HISTOIRE ET CIVILISATIONS

LES CAHIERS SCIENCE&VIE

ARCHÉOPOP

NETFLIX, CINÉMA, EXPOSITION

CLÉOPÂTRE SUPERSTAR

Massinissa, roi numide

BERBÈRES, PHÉNICIENS, ROMAINS, VANDALES, ARABES, OTTOMANS...

L'ALGÉRIE AVANT LES FRANÇAIS

L'ACTU FACE AU PASSÉ



GROENLAND

L'objet de toutes les convoitises



REWORLD MEDIA

N° 222 MAI-JUIN 2025
BEL : 8,70 € - ESP : 8,70 € - GR : 8,80 € - DOM S : 8,80 €
ITA : 8,80 € LUX : 8,70 € - PORT CONT : 8,70 €
CAN : 12,95$CAN - MAR : 94 DH TOM S : 1030 CFP
TOM A : 1750 CFP - CH : 11,50 FS - TUN : 25 DTU

L 15516 - 222 - F: 7,90 € - RD

fête de la nature

Partenariat

GRATUIT

10 000 ANIMATIONS
DANS TOUTE LA FRANCE.
IL Y EN A FORCÉMENT UNE
PRÈS DE CHEZ VOUS !

fetedelanature.com



FÊTE DE LA NATURE

21-25 MAI 2025

© Studio Nom commun

Financé par
RÉPUBLIQUE FRANÇAISE
Liberté
Égalité
Fraternité

OFB
OFFICE FRANÇAIS DE LA BIODIVERSITÉ

Stratégie nationale BIODIVERSITÉ 2030

Avec le soutien de
EDF
SCIENCE & VIE JUNIOR
Rte Le réseau de transport d'électricité
VINCI
107.7

ÉDITO

DELENDA EST CARTHAGO!



Le mur de la colonisation ! Il obscurcit tout. Au point parfois d'oublier que cette partie du monde a existé bien avant celle-ci et subi les avanies des conquêtes, guerres et autres massacres inhérents à la « bonne marche » du monde. C'est cette autre histoire que nous avons choisi de vous raconter aujourd'hui, celle d'une région aux multiples visages, qui évoque l'Algérie antique, marquée par la domination romaine et la chute de Carthage, l'ère chrétienne, avec saint Augustin, figure emblématique du christianisme berbère, jusqu'aux bouleversements apportés par l'Islam avant la colonisation européenne. Depuis les trésors du pariétal jusqu'aux Barbaresques qui feront régner la terreur sur les pourtours de la méditerranée, c'est une grande histoire qui s'offre à nous, et peut-être aussi l'occasion de mieux appréhender le monde tel qu'il est aujourd'hui, plus complexe que binaire comme parfois on aimerait nous le faire croire.

Et si l'on abordait la question coloniale sous un autre angle ? Le Groenland, terres glacées et pourtant convoitées, d'un côté par les États-Unis et leur président tonitruant, de l'autre par la Russie et la Chine. Pendant ce temps, le Danemark, ancien colonisateur, garde la main sur une terre où les Inuits luttent pour s'affirmer… malgré tout.

Philippe Bourbeillon

CRÉDIT COUVERTURE : VALENTIN FAIVRE ET STÉPHANE MOSSOT AVEC DALL-E ET FLUX.1 - EPA / EMIL STACH / MAXPPP - ANNABELLE MATTER & ALEXIS GERARD / AKG-IMAGES
CRÉDIT ÉDITO : CC-BY-4.0 FRÉDÉRIC GADMER / MUSÉE ALBERT KAHN

SOMMAIRE//N°222

AVRIL - MAI 2025

L'ACTU FACE AU PASSÉ

// PAGES 06 À 21

GROENLAND

06 Le Groenland sous pression

08 Des terres d'Inuits et de vikings

10 De la colonisation à une semi-indépendance

16 Coup de chaud sur la banquise

21 Un eldorado minier



HERITAGE IMAGES / HERITAGE ART / AKG-IMAGES

LE DOSSIER

// PAGES 22 À 79

ALGÉRIE

22 L'Algérie avant les Français

24 Tassili n'Ajjer, musée à ciel ouvert

28 L'origine des Berbères

32 Un carrefour commercial et culturel

34 Et l'Africain Massinissa unifia le royaume de Numidie

38 Les premiers royaumes berbères

40 L'Algérie à l'heure romaine

46 Saint Augustin, vitrine de l'influente Église d'Afrique

50 Maghreb : la difficile conquête arabe

53 Une brumeuse période byzantine

55 Kharidjisme et dissidence berbère

56 Sahara, commerce et trafic au-delà des dunes

60 L'ère des dynasties berbères

64 La revanche éclair de l'Espagne

66 Alger, la barbaresque

74 L'éventail qui fit tomber Alger

76 Entretien avec l'historien Mehdi Ghouirgate



CULTURE

82 UN ŒIL DANS LE RÉTRO
Phnom Penh tombe aux mains des Khmers rouges

84 ARCHÉOPOP
Cléopâtre, l'icône énigmatique

88 AU CŒUR DES EXPOS
Suzanne Valadon, follement libre

90 Promenade stylée au Louvre

94 Et aussi…
Immersion à Pompéi
Dans les pas de Pagnol

95 Bande dessinée

96 Les bonnes lectures

Ce numéro comporte sur tout ou partie de sa diffusion : Tout-en-un Abonnement TOUT EN UN JEUNESSE NOEL Posé en C4

RECEVEZ LES CAHIERS DE SCIENCE & VIE CHEZ VOUS.
Votre bulletin d'abonnement se trouve en page 95.
Vous pouvez aussi vous abonner par téléphone au 01 46 48 47 87 ou par Internet sur www.kiosquemag.com.

INFORMATIONS AUX ABONNÉSEN PRÉLÈVEMENT AUTOMATIQUE
Le prélèvement automatique de votre abonnement aux *Cahiers de Science & Vie*, auparavant effectué par Mondadori Magazines France, sera désormais directement prélevé par Reworld Media Magazines, nouveau nom de la société éditrice des *Cahiers de Science & Vie*.
En cas de question sur votre abonnement, notre service client est à votre disposition au 01 46 48 47 87 du lundi au samedi de 8 h à 20 h, ou par mail sur : www.serviceabomag.fr

CC-BY-4.0 FRÉDÉRIC GADMER / MUSÉE ALBERT KAHN

L'ACTU FACE AU PASSÉ

LE GROENLAND SOUS



COLOMBE DE VALLAVIELLE

PRESSION



Depuis son élection à la tête des États-Unis, fin 2024, Donald Trump ne cesse d'afficher ses ambitions expansionnistes et notamment sa volonté d'« acheter » le Groenland au Danemark, voire de l'acquérir par la force. Nouvelle lubie mégalomane ou véritable stratégie géopolitique de celui qui a fait sien le slogan de Ronald Reagan, *« Make America Great Again »* (Rendre sa grandeur à l'Amérique) ? Seule certitude : l'île arctique, au carrefour de l'Europe et de l'Amérique du Nord, amorce un tournant de son histoire.

Ce territoire de 2,1 millions de km², attaché à la Couronne danoise depuis trois siècles, bénéficie depuis 2009 d'un régime d'autonomie élargie donnant aux 57 000 Groenlandais le statut de peuple à part entière et, surtout, le droit de disposer comme bon leur semble de leurs ressources naturelles. La défense ou les relations diplomatiques restent néanmoins du ressort du Danemark. Et longtemps malmené par Copenhague, le Groenland aspire désormais à l'indépendance, même si la question de sa viabilité financière demeure, puisqu'encore assujettie aux subventions métropolitaines. Or cette perspective exacerbe les rivalités entre les grandes puissances, en particulier entre les États-Unis et la Chine qui se livrent sur l'île à une guerre d'influence. Le pays s'avère en effet hautement stratégique. Outre ses énormes besoins en matière de développement, la fonte massive des glaces, due au réchauffement climatique, facilite l'accès aux richesses minérales dont regorge son sous-sol. Une opportunité pour la Chine qui cherche depuis plusieurs années à consolider sa présence en Arctique au travers d'investissements en tous genres, et une possible manne financière pour le Groenland. Mais les États-Unis, qui sont présents militairement sur l'île depuis la Seconde Guerre mondiale et ont toujours un accord de défense avec les Danois, ne tolèrent aucune ingérence extérieure dans ce qu'ils considèrent comme leur pré-carré. En menaçant d'annexer le Groenland, Trump veut avant tout s'assurer que son pays, plutôt que la Chine, contrôle l'île arctique. Et ce, au nom de la doctrine nationaliste de l'*« America First »*. Le président américain soigne de fait ses seuls intérêts, sans la moindre considération pour la souveraineté du Danemark et encore moins du Groenland. Or, s'ils ne sont guère satisfaits de leur lien avec le Danemark, les Groenlandais ne veulent pas pour autant d'une tutelle américaine. Selon un sondage réalisé fin janvier, ils sont 85 % à la refuser. Mais pourront-ils résister à Trump ? Telle est la question…

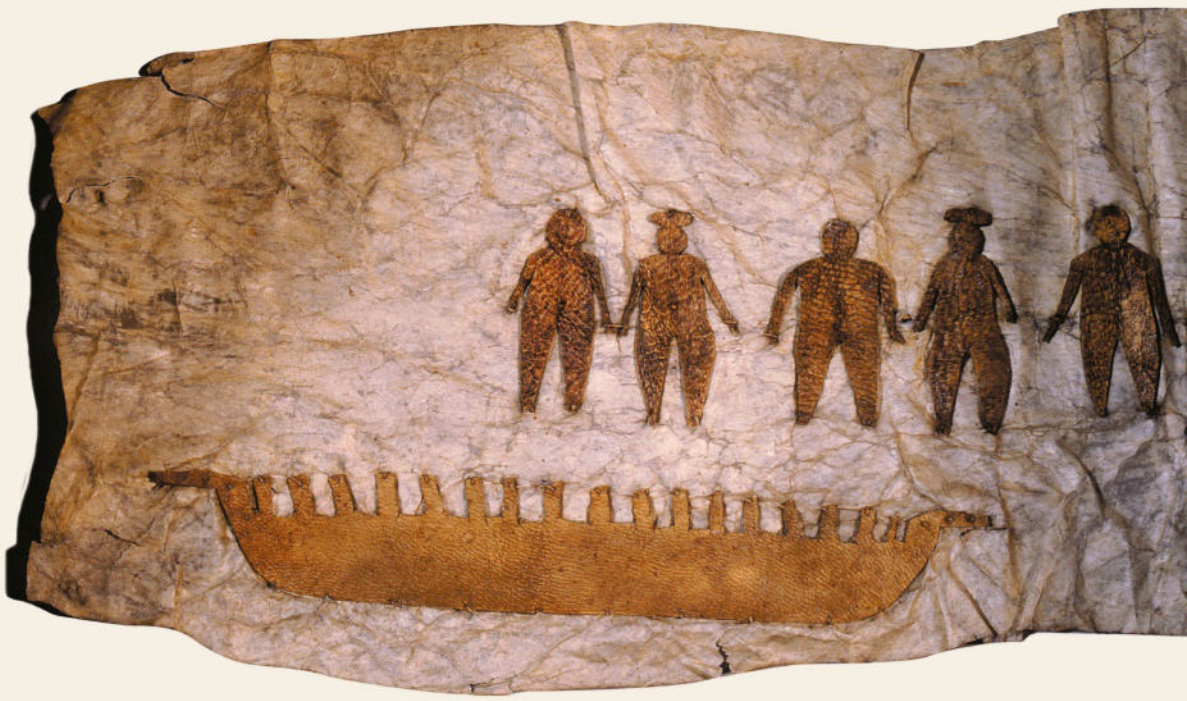
A. L-B et F.L.

4500 ANS AP - XVIIE SIÈCLE

DES TERRES D'INUITS ET DE VIKINGS

Ce territoire glacé a vu se succéder des vagues de peuplement : des Inuits venus du nord du Canada, puis des navigateurs vikings d'Islande et de Norvège, jetant un premier pont entre le Groenland et le Danemark.





Au-dessus, un Inuit avec son arc et sa rame ; ci-contre, des figures masculines et féminines avec un *umiaq* (bateau de femmes) réalisées sur peau d'intestin de phoque (pièce collectée lors de l'expédition Gustav Holt à Ammassalik, Est du Groenland, 1883-1885).

BRITISH LIBRARY / AURIMAGES - AKG-IMAGES / WERNER FORMAN

Il avait dû fuir la Norvège *« pour cause de meurtres »*, racontent les sagas du Vinland. Viking légendaire à la barbe flamboyante, Erik le Rouge fut ensuite banni d'Islande pendant trois ans pour les mêmes raisons, et partit *« à la recherche du pays qu'avait vu Gunnbjörn, fils d'Úlfr la Corneille, quand il avait dérivé vers l'ouest par la mer »*. Explorant les « rochers de Gunnbjörn », il découvre de vastes fjords inhabités qui s'enfoncent dans des terres inconnues. Et sitôt de retour en Islande vers 984 ou 985, nous disent les textes, il leur donne le nom de « Groenland », ou « Pays vert », supposant *« que les gens auraient fort envie d'y aller si ce pays portait un beau nom »*. Pourtant, il n'est pas le premier à poser son regard sur ces étendues au demeurant moins vertes que glacées.

PALÉO-INUITS

Bien avant lui, des hommes avaient voyagé depuis la Sibérie et traversé l'Alaska et l'Arctique cana-

dien. Leur périple les mena à franchir le détroit de Narès qui sépare l'île Ellesmere du Groenland il y a environ 4500 ans, à un moment où le climat s'était un peu réchauffé. Certains firent route vers la Terre de Peary, au nord, avant de se disperser au nord-est. Ces paléo-Inuits de culture Indépendance I – nom du fjord où furent trouvés leurs vestiges – campaient dans des tentes en peaux de bêtes et chassaient principalement le bœuf musqué, utilisant du bois flotté pour se chauffer. Ils disparaissent des archives archéologiques il y a 3800 ans. À l'inverse du peuple de Saqqaq (un village de la baie de Disko), qui est également arrivé au Groenland il y a 4500 ans, a longé la côte ouest et s'est répandu vers le sud, d'où il est remonté vers le nord-est. Se nourrissant de phoques, d'oiseaux de mer ou de caribous, les Saqqaq persistent jusque vers 800 à 700 ans avant notre ère, quand le climat tend à devenir froid et humide.

À ce moment-là, empruntant toujours le même chemin que leurs prédécesseurs, d'autres paléo-Inuits investissent le Groenland. D'abord connus par des artefacts découverts à Cape Dorset dans l'Arctique canadien (d'où leur nom de Dorsétiens), ils traversent eux aussi le détroit de Narès, puis peuplent toute l'île par le nord et par l'ouest. Ils innovent en ajoutant aux tentes, réservées à l'été, non seulement des igloos, mais surtout des maisons semi-enterrées au toit fait de bois flotté, de peaux, de tourbe et de pierre. Leurs traces s'effacent au Groenland au début de notre ère pour ne subsister qu'au Canada, quand le thermomètre recommence à grimper. Mais environ 700 ans plus tard, à l'occasion d'une nouvelle période froide et humide, une autre vague de Dorsétiens débarque. Dépeints comme des géants dans les légendes des Inuits, et réputés pour leur production artistique, ils peuplent encore l'île lors du débarquement des vikings vers 984. Reste que, cantonnés dans le nord-ouest, ils ne les ont sans doute pas croisés. Contrairement aux Inuits de Thulé.

VIKINGS

Originaires de l'Alaska, ces derniers arrivants ont progressé le long des rivages arctiques du Grand Nord canadien pour atteindre les fjords peuplés de Dorsétiens au XII[e] siècle, lors d'un nouveau réchauffement climatique. Ces nomades et chasseurs suivent le cycle des saisons pour traquer la baleine, le phoque, le caribou ou l'ours polaire. Or, au fil des générations, ils s'installent au nord et au sud de l'île… où s'étaient implantées depuis deux siècles des colonies nordiques, sous l'impulsion d'Erik le Rouge. Venus d'Islande et de Norvège, ces vikings vivent d'élevage, de chasse et de commerce, alimentant les marchés d'Europe du Nord en peaux d'ours et de phoque, défenses de morse et de narval. Mais leur situation se complique quand le thermomètre est à la baisse au milieu du XIII[e] siècle. En 1261, ils acceptent de se soumettre au roi de Norvège, *« peut-être une tentative des vikings groenlandais pour trouver un refuge sûr, dans une époque de bouleversements imprévisibles et inévitables »*, notent les archéologues danois Jette Arneborg et Christian Koch Madsen.

À mesure que les glaces s'étendent, elles empêchent en effet les navires d'accoster et affectent le ravitaillement et le commerce avec la Norvège, dont le roi du Danemark hérite en 1380. Alors au tournant du XV[e] siècle, les colonies se vident. En 1408, un mariage est encore célébré à Hvalsey, dans la pointe sud de l'île. Mais les invités de la cérémonie embarquent bientôt à bord d'un navire pour la Norvège en 1420 — le dernier à rejoindre le continent avant plusieurs décennies. Pour autant, le Groenland ne reste pas inhabité. Les Inuits y demeurent. Et lorsqu'ils voient revenir des explorateurs et des baleiniers européens à partir du XVI[e] siècle, ils échangent avec eux des peaux et défenses de morse et de narval contre des couteaux en fer, des perles de verre, du sucre et du tabac. Non sans méfiance : au XVII[e] siècle, la couronne dano-norvégienne encourage les armateurs à kidnapper de jeunes Inuits pour les exhiber à Copenhague !

Anne Lefèvre-Balleydier

À LIRE

Le Groenland. Climat, écologie, société, dir. par V. Masson-Delmotte, E. Gauthier, D. Grémillet, J.-M. Huctin, D. Swingedouw, CNRS, 2016.

Les vikings, Jean Maillefer, Gisserot, 2014.

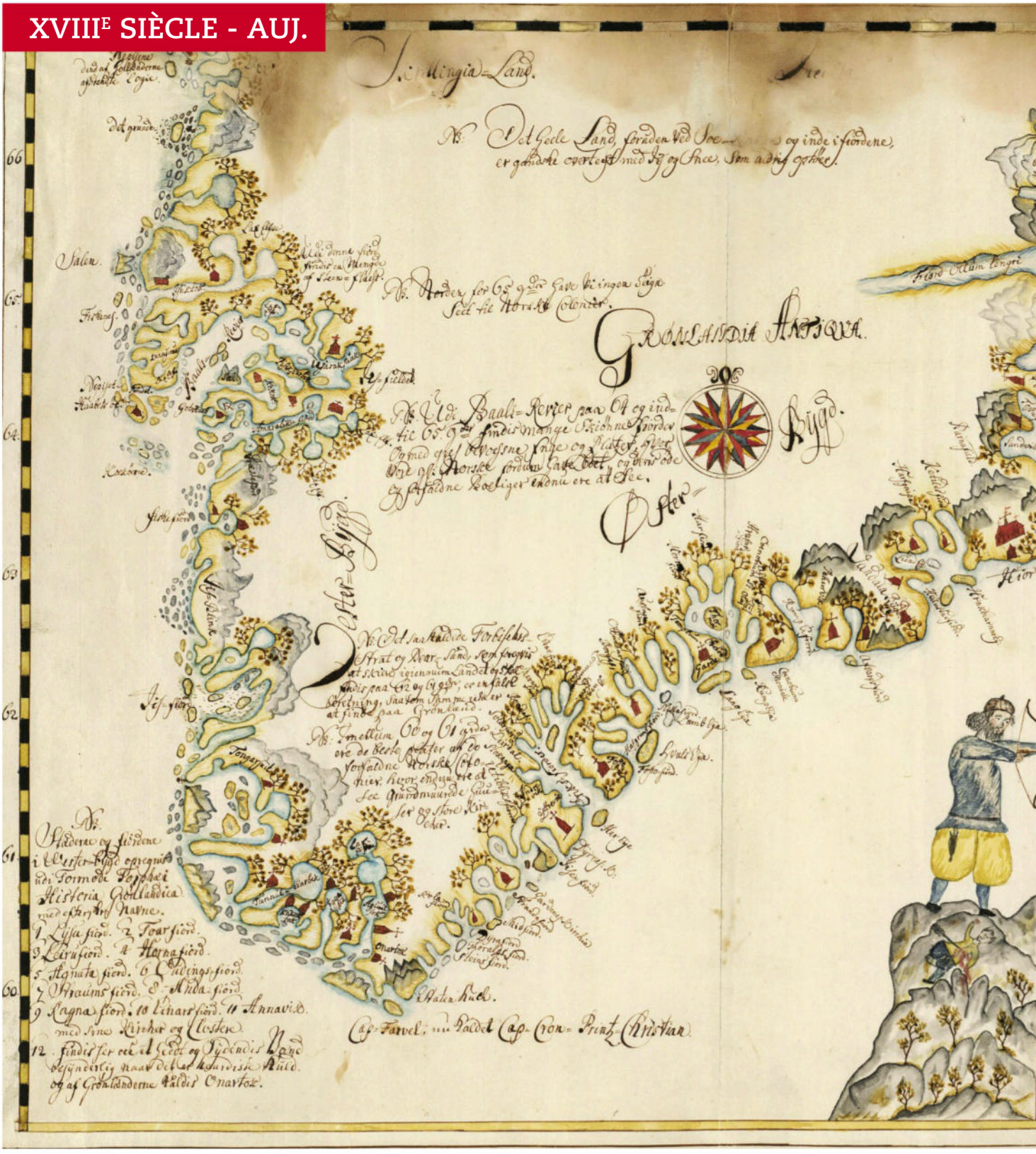


Été sur la côte du Groenland vers l'an 1000, par Carl Rasmussen en 1875.

AURIMAGES

DE LA COLONISATION À

XVIIIE SIÈCLE - AUJ.



DET KGL. BIBLIOTEK / DANISH ROYAL LIBRARY - THE GRANGER COLL NY / AURIMAGES

UNE SEMI-INDÉPENDANCE

L'évangélisation des Inuits marque le début d'une colonisation où se mêlent religion et commerce, ancrant ainsi la domination danoise et façonnant durablement l'identité groenlandaise.





Hans Egede (1686-1758), missionnaire dano-norvégien, dit l'apôtre du Groenland.

En 1737, Hans Egede cartographie les côtes et les fjords profonds du Groenland dans l'espoir de retrouver des descendants des colons nordiques chrétiens. Il ne découvre que des ruines d'églises. La calotte glaciaire, elle, est esquissée sans relevé précis.

« *En 1708, un peu plus d'un an après que j'ai été appelé au saint ministère en qualité de pasteur* », raconte dans sa *Description et histoire naturelle du Groenland*, Hans Egede, missionnaire dano-norvégien, « *je me rappelai avoir lu, dans une* Description de la Norvège, *que le Groenland avait autrefois été peuplé de colonies norvégiennes, et qu'on y avait établi des églises et des monastères. En vain je consultai des navigateurs qui allaient à la pêche de la baleine, ils ne purent me donner aucune lumière là-dessus. Ce qui fit naître le désir de savoir s'il restait quelques vestiges de ces anciens chrétiens…* » Avec le temps, sa curiosité se mue en obsession. Mais la plus grande île du monde et ses eaux nordiques sont à l'époque délaissées par la Couronne dano-norvégienne, et elles sont surtout fréquentées par des Néerlandais. Treize années de négociations seront ainsi nécessaires au pasteur pour prendre la mer avec femme et enfants, puis accoster avec son équipage dans un îlot faisant face à l'actuelle capitale du Groenland.

« *La royauté comme l'Église refusant au départ de le financer, il a fait appel à un consortium de marchands qui investit les fonds nécessaires au voyage et à son installation, lui demandant en échange de développer des comptoirs* », rappelle l'anthropologue Pia Bailleul (Fonds Bruno Latour, Sciences Po, Paris). Les débuts sont difficiles. La population inuite, qui compte quelque 8000 habitants et s'était montrée un temps accueillante, réclame le départ des colons quand elle comprend leurs intentions. De plus, la concurrence des Néerlandais rend le commerce ardu. Mais Hans Egede ne lâche pas. Il tente, sans succès, d'imposer un impôt aux Inuits, estimant que « *ces sauvages* » doivent être soumis et dominés s'il le faut par « *la correction et la discipline* ». Le roi



Aquarelle d'Aron, artiste inuit de Kangeq, illustrant le mythe de Kiviuq, héros légendaire de la culture inuite (v. 1860).

tergiverse, envoie des renforts, puis ordonne des rapatriements, pour finalement autoriser en 1733 des missionnaires protestants originaires de Moravie (dans l'actuelle République tchèque) à gagner eux aussi le Groenland.

L'HUSORDEN OU LA HIÉRARCHIE SOCIALE

Leur arrivée à Godthåb (aujourd'hui Nuuk), où a déménagé la colonie, s'accompagne d'une funeste tragédie. Avec eux, débarque en effet un Inuit porteur de la variole. L'épidémie tue de nombreux habitants et emporte en 1735 Gertrud Rask, l'épouse de Hans Egede. Brisé, le pasteur s'en retourne à Copenhague. Mais son fils Poul prend le relais. Et sous l'impulsion du riche danois Jacob Severin, qui a reçu les droits exclusifs de commerce et de navigation avec l'île, la concurrence avec les Néerlandais prend fin. Sur la côte ouest, la plus accessible, les colonies se multiplient, augmentant les potentielles liaisons de Scandinaves avec des Inuits. Problème, si les missionnaires ont à cœur d'alphabétiser (voir l'encadré *Du kalaallisut au danois, et inversement*, page suivante) et d'évangéliser les autochtones – en réprimant chez eux toute pratique jugée subversive – les marchands veulent les maintenir sous cloche, pour obtenir d'eux un maximum de peaux et de graisses animales. D'où un colonialisme paternaliste, qui s'accentue lorsque la royauté attribue la gestion des colonies à une entreprise d'État.

*« En 1774, la Kongelige Grønlandske Handel (KGH), ou Compagnie royale du commerce du Groenland, devient chargée de l'administration d'un territoire alors perçu comme une réserve de ressources. Pour les exploiter, il ne s'agit pas d'éliminer la population, mais de la contrôler. C'est ainsi qu'en 1782, la KGH publie l'*Husorden, ou Instruction, *qui hiérarchise les relations sociales »*, explique la géographe Marine Duc (Université de Reims Champagne-Ardenne). Excluant les hommes inuits de tout système de droits, ce texte (voir l'encadré *L'Instruction, un classement de la population*, p. 14) réglemente selon leur position hiérarchique au sein de la KGH les unions maritales entre ses employés et les femmes inuites, métisses ou européennes. Mais il se penche aussi sur l'éducation des enfants. Avec une attention particulière pour les « *blandinger* », autrement dit la progéniture d'Européens et de « vraies femmes groenlandaises ».

Jusque-là, les missionnaires prenaient en charge de jeunes Inuits orphelins ou confiés à leurs soins par des familles converties. Désormais, pour être initiés aux us et coutumes des Scandinaves, les « *blandinger* » sont comme ces « garçons d'église » envoyés au Collège de la Mission à Copenhague, voire, dès 1844, dans deux collèges groenlandais de la Mis-

NUNATTA KATERSUGAASIVIA ALLAGAATEQARFIALU (GRØNLANDS NATIONALMUSEUM & ARKIV)

sion installés à Nuuk et Ilulissat. *« Ils y suivent des cours de botanique, de mathématiques, de langues et de catéchisme, tout en apprenant les techniques de la chasse au phoque »*, indique Pia Bailleul, *« et parlant à la fois le danois et le groenlandais utilisé par les missionnaires, ils vont jouer un rôle clé dans le devenir de l'île. »*

DANISATION

Depuis 1814, le Groenland est devenu exclusivement danois, le Danemark ayant dû céder la Norvège à la Suède. Or, entre 1850 et 1900, *« ses populations autochtones traversent une crise sociale qui conduit à une baisse de la production de peaux et de graisses animales et amène les autorités coloniales à réagir »*, poursuit l'anthropologue. La KGH proclame ainsi la chasse « activité nationale ». Et au tournant des années 1860, elle met en place des conseils de gardiens dans les treize villes de l'île. Des autochtones pieux et instruits y sont chargés de distribuer aides et récompenses aux chasseurs les plus méritants, tout en faisant appliquer la justice décidée par les Danois. En bons alliés du Danemark, ils n'ont donc aucune difficulté à obtenir plus de pouvoirs sur leur territoire.

Un Bureau du Groenland voit ainsi le jour à Nuuk en 1912 pour gérer l'Église, l'éducation, la santé, les affaires civiles et le commerce intérieur, tandis que la KGH conserve la mainmise sur les relations marchandes internationales. Dans le même temps, des conseils municipaux se substituent aux conseils de gardiens, en étant chapeautés par deux conseils provinciaux, dont le budget provient de taxes prélevées sur les salaires groenlandais et les exportations. *« Leurs élus, qui se qualifient de Nouveaux Groenlandais, aspirent à vivre sur le modèle danois et sont favorables à l'industrialisation de leur île »*, note Pia Bailleul. Un virage que la Seconde Guerre mondiale va accélérer.



Harponnage d'une baleine du Groenland, qui a renversé l'une des embarcations de chasseurs (*The Naturalist's Library: On the Ordinary Cetacea* de William Jardine, 1837).

« Le Groenland se trouve alors isolé du Danemark, et temporairement gouverné par les Américains. Mais ce pouvoir politique et militaire étant installé dans le sud, les habitants font ailleurs l'expérience d'une quasi-autogestion, et l'idée d'autonomie fait son chemin », poursuit l'anthropologue. Or, la guerre terminée, les Danois reprennent pleine possession de l'île et espèrent y ouvrir de nouveaux marchés. L'Assemblée générale des Nations unies proclame cependant le droit des territoires sous tutelle à disposer d'eux-mêmes. *« Le Danemark craint alors de se voir repro-*

Du kalaallisut au danois, et inversement

Au XVIII[e] siècle, le kalaallisut est la langue parlée par les Inuits de l'ouest du Groenland, sensiblement différente des dialectes du nord et de l'est, que les missionnaires apprennent puis couchent par écrit. Ils l'utilisent pour évangéliser la population à partir d'un premier dictionnaire compilé par Poul Egede. Les règles de sa grammaire et de son orthographe sont standardisées en 1851, mais dans les collèges de la Mission, les jeunes catéchistes apprennent aussi le danois – qui dès lors sera jugé plus utile pour mener des études et obtenir des emplois qualifiés. Cent ans plus tard, par suite des politiques coloniales et faute d'enseignants groenlandais, c'est le danois qui s'impose : il devient obligatoire dès l'école primaire en 1967. Les lois d'autonomie de 1979 puis de 2009 feront ensuite du kalaallisut la langue principale à l'école primaire et la langue officielle du Groenland. Mais l'enseignement au lycée reste principalement dispensé en danois – d'où un fort taux d'abandon scolaire – qui est aussi la langue de l'enseignement supérieur. Et aujourd'hui, la majorité des rapports du Parlement et du gouvernement sont disponibles dans les deux langues.

HERITAGE IMAGES / AURIMAGES

À LIRE

Description et histoire naturelle du Groenland, Hans Egede, Hachette/Bnf, 2023.

Deux îles aux confins du monde, Islande et Groenland, Sumarliði R. Ísleifsson, Presses de l'Université du Québec, 2018.

Colonialism in Greenland: Tradition, Governance and Legacy, Søren Rud, Springer International Publishing AG, 2017.

Denmark-Greenland in the twentieth century, Axel Kjær Sørensen, Museum Tusculanum Press, 2009.

Site : https://trap.gl/en/historie/

cher sa gestion du Groenland », commente Marine Duc. *« Une nouvelle constitution est ainsi adoptée en 1953, qui fait de l'île une partie intégrante du royaume du Danemark et justifie qu'on s'attache à la "moderniser", pour donner à ses habitants le même niveau de vie que celui des autres Danois. »*

Pour faciliter et rendre moins coûteux l'accès des Groenlandais aux services publics – et disposer en parallèle de main-d'œuvre pour l'industrie halieutique – il est ainsi décidé de concentrer la population dans quelques grandes villes. L'île manque néanmoins de personnel formé. Et les autorités envoient donc sur place des enseignants, des médecins et autres professionnels qui ne parlent pas groenlandais, mais danois. *« Cette politique de "danisation" (voir l'encadré* Vers une réconciliation ?, *page suivante) va accentuer la fracture sociale entre une classe moyenne qui comprend le danois et une autre qui n'en a pas la capacité et vit dans un microcosme de souffrances et de pauvreté »*, souligne Pia Bailleul. D'autant que, dans les années 1960, les salaires des Danois vivant au Groenland ne relèvent pas du même budget que ceux des Groenlandais, et à poste égal, les premiers sont donc mieux payés que les seconds. Résultat, la jeunesse étudiante proteste, donnant naissance aux premiers partis politiques. Or l'État danois attise les tensions.



AKG-IMAGES / ULLSTEIN BILD - HAECKEL ARCHIV

Institutrice d'une école groenlandaise pour jeunes enfants à Alluitsoq (Lichtenau), probablement dans les années 1910.

En 1965, une loi lui attribue la propriété et l'exploitation de toutes les ressources minières du Groenland, sans concertation avec ses habitants. Puis, en 1973, il fait son entrée dans la Communauté économique européenne, contre l'avis des Groenlandais ayant manifesté leur crainte des quotas de pêche lors d'un référendum. Enfin, en 1974, il décide seul de lancer des projets d'exploration de l'uranium dans l'île (Kuannersuit) et du pétrole au large des côtes. Alors, au sein du Conseil national, créé vingt ans plus tôt par la fusion des deux conseils provinciaux, la demande d'autonomie fait l'unanimité. *« Les uns la réclament dans une logique de partenariat étroit avec le Danemark : ils formeront les partis Siumut (qui signifie "En avant") et Atassut ("Solidaire"). Les autres veulent l'indépendance totale et les pleins droits sur le sous-sol : c'est le futur parti Inuit Ataqatigiit ("Les Inuits rassemblés") »* détaille Pia Bailleul.

NUUK VS COPENHAGUE

La loi d'autonomie interne est finalement validée par référendum en 1979. Le Conseil national est ainsi transformé en Parlement (Inatsisartut), dont les membres doivent nommer le gouvernement (Naalakkersuisut). Nuuk se voit déléguer une grosse quinzaine de compétences (santé, éducation, tourisme, pêche, transports, etc.). Mais Copenhague conserve l'essentiel. *« Le Groenland devient souverain sur son sol, et le Danemark a autorité sur son sous-sol, car le comité de gestion mixte qui est mis en place a un rôle purement consultatif »*, résume Pia Bailleul. À l'époque, seules deux mines groenlandaises sont en activité : l'une de cryolithe dans le sud (Ivittuut) depuis 1850, l'autre de plomb et de zinc à l'ouest (Maarmorilik) depuis les années 1960. La première ferme en 1987, la seconde en 1990. L'Administration des ressources minérales cherche donc à re-

L'Instruction, un classement de la population

Promulguée par la Compagnie royale de commerce du Groenland, l'Instruction de 1782 définit trois catégories d'employés qui excluent d'emblée les hommes inuits. *« Les officiers de commerce scandinaves peuvent après autorisation épouser des femmes immigrées ou nées d'unions mixtes, mais pas de "vraies femmes groenlandaises". Ils doivent constituer un trésor de veuvage, plus important s'il se destine à une Scandinave »*, indique Marine Duc (Université de Reims Champagne-Ardenne). Les autres employés (tonneliers, charpentiers, ouvriers…) n'ont le droit de s'unir ni avec des immigrées, ni avec des Inuits. Mais après avis de l'inspection coloniale, il leur est permis d'épouser des femmes dites « mixtes ». *« Quant aux hommes mixtes, ils sont libres de se marier avec des Inuits, s'engageant alors à demeurer au Groenland, ou avec des femmes mixtes »*, poursuit la géographe. Leurs enfants apprennent à manier le kayak, chasser le phoque et la baleine. Et si leur père est scandinave, leur éducation est plus poussée. D'où plus tard un accès privilégié à l'emploi salarié et un meilleur niveau de revenus.



Des habitants du Groenland rentrent de la chasse au phoque – les proies attachées à leurs kayaks – probablement dans les années 1910.

lancer l'industrie minière et lance un programme de recensement et de cartographie des gisements. Or, en 1998, ses bureaux déménagent de Copenhague à Nuuk. Et dès l'année suivante, les Groenlandais, désormais mieux formés et aptes à occuper des postes à responsabilité, exigent de gérer seuls leurs affaires, en récupérant le contrôle de leur sous-sol. Approuvée par référendum en 2008 après des années de négociations, une loi d'autonomie renforcée est ainsi adoptée en 2009 par les parlements danois et groenlandais. Son article 20 fait du groenlandais la langue officielle de l'île, quand son article 21 prévoit qu'un référendum sur l'indépendance puisse se tenir, avec le consentement des Danois. La monnaie, la défense ou les affaires étrangères restent du ressort du Danemark. Mais une trentaine de compétences doivent être graduellement transférées au gouvernement du Groenland. La gestion des ressources minérales est la première d'entre elles. Et l'on espère ni plus ni moins en tirer des revenus qui puissent se substituer à la dotation annuelle du Danemark (un demi-milliard d'euros), et permettre à l'île de s'émanciper. Mais peut-elle couper les liens plus tôt ?

« On en parle souvent, c'était même un gros sujet en 2021 pour les trois-cents ans de la colonisation, et dans son discours du Nouvel An, le Premier ministre Múte Egede a évoqué la possibilité d'un référendum sur l'indépendance, lequel donnerait à l'île une légitimité pour ouvrir les négociations. Mais il faut se méfier des effets d'annonce », répond Marine Duc. *« Le Groenland est gouverné par des coalitions, et cela fait plus de dix ans que les deux partis majoritaires Siumut et Inuit Ataqatigiit travaillent ensemble »* précise de son côté Pia Bailleul. *« Le premier, un parti socialiste de la vieille garde, a parmi ses militants deux tendances – l'une pro-indépendance, l'autre pro-intégration – avec lesquelles il doit composer, d'où une politique de compromis sans véritable boussole. Le second, un parti écologiste attirant la jeunesse urbaine et éduquée, a dirigé le Groenland depuis 2021 et s'il est pour l'indépendance, il ne la veut plus dans l'immédiat et met en œuvre une politique économique pensée sur le long terme. »* Pour l'heure, les revenus du gouvernement groenlandais proviennent à plus de 40 % de la dotation danoise et de fonds européens. Et les Groenlandais ne semblent pas prêts à sacrifier leur niveau de vie et leur sécurité pour ne plus en dépendre. Du reste, le parti centre-droit des Démocrates, pour qui l'économie prime sur l'indépendance, a emporté les élections législatives du 11 mars. Même si comme toujours, il devra constituer un gouvernement de coalition.

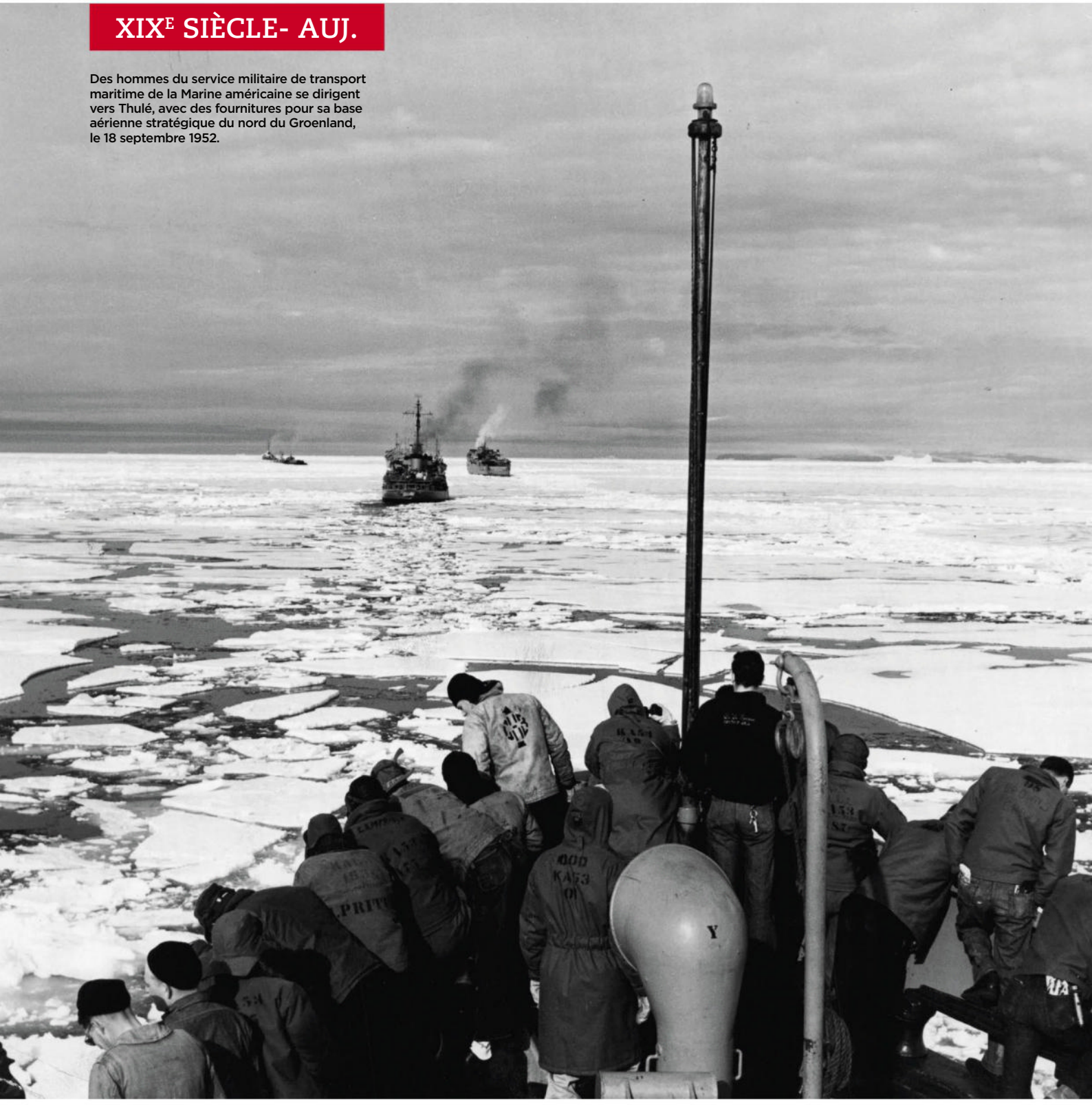
Anne Lefèvre-Balleydier

Vers une réconciliation ?

Dans les années 1950, la « modernisation » du Groenland fait du Danemark le modèle à suivre. C'est dans ce contexte qu'en 1951, un projet baptisé l'« expérience du Groenland » envoie de force 22 enfants de 5 à 8 ans au Danemark, avant de les ramener non pas chez eux, mais dans des institutions de Godthåb (Nuuk). Plusieurs ne reverront jamais leurs familles. Or il faut attendre le début des années 2000 pour qu'on se penche sur leur cas. « *S'inspirant des exemples canadien et sud-africain, le gouvernement du Groenland met alors en place une Commission de réconciliation* », rappelle Marine Duc (Université de Reims Champagne-Ardenne). « *Le gouvernement danois refuse d'y participer, mais la commission pointe de nombreuses entorses aux droits humains durant toute la période coloniale.* » En 1999, le Danemark avait déjà présenté ses excuses pour le déplacement forcé des habitants de Thulé en 1953 (lors de l'installation d'une base américaine). En 2022, il a finalement adressé d'autres excuses aux Groenlandais pour l'« expérience ». Mais aussi donné son aval pour une enquête sur une campagne de contraception forcée, menée entre 1966 et 1970 pour faire chuter la natalité au Groenland. Ses conclusions devraient être rendues en 2025. En attendant, 143 femmes ont porté plainte contre l'État danois.

COUP DE CHAUD

XIXE SIÈCLE- AUJ.



Des hommes du service militaire de transport maritime de la Marine américaine se dirigent vers Thulé, avec des fournitures pour sa base aérienne stratégique du nord du Groenland, le 18 septembre 1952.

SUR LA BANQUISE



Convoitée depuis le XIXe siècle, l'île est désormais dans le viseur d'un Trump fraîchement élu, attiré par des ressources minières et une position stratégique qui mettent cette partie du globe au centre d'enjeux stratégiques majeurs sur lesquels la Russie et la Chine veulent elles aussi peser…

Donald Trump n'en démord pas. Il souhaite prendre le contrôle du Groenland, réitérant une déclaration faite en 2019 lors de son premier mandat. Faisant fi du statut d'autonomie élargie dont jouit l'île depuis 2009 comme du droit international, le président américain en fait même *« une nécessité absolue »* afin de garantir *« la sécurité nationale et la liberté à travers le monde »*. Si besoin, il n'exclut pas un recours à la force, menaçant d'ores et déjà le Danemark de droits de douane « très élevés » s'il ne renonçait pas à ce territoire. Loin d'être seulement cet univers glacé et hostile propice aux imaginaires, le Groenland ne manque en effet pas d'atouts qui aiguisent l'appétit des grandes puissances. Si bien que ce pays en quête d'indépendance se retrouve aujourd'hui au centre d'un grand jeu géostratégique.

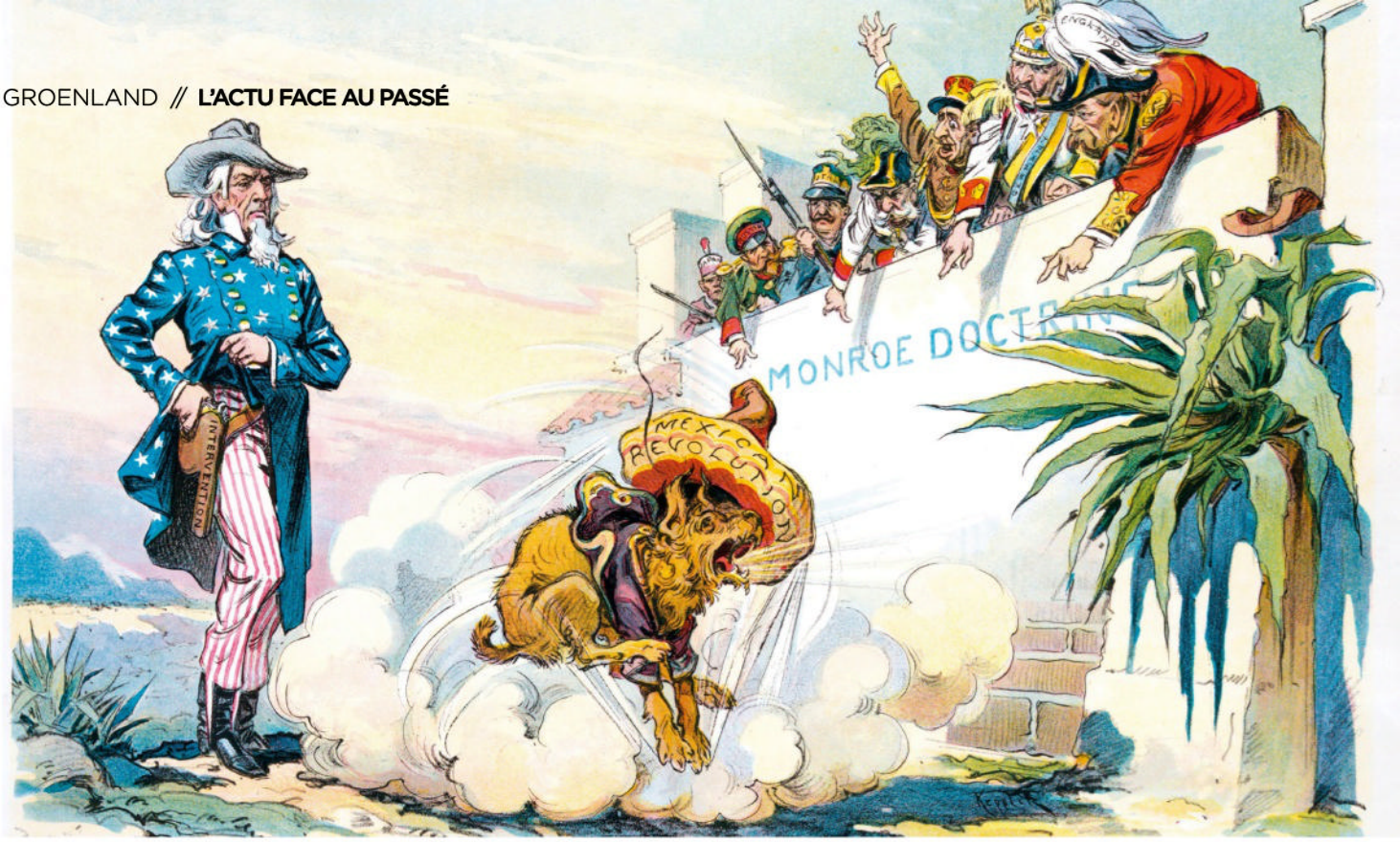
Trump n'est pas le premier Américain à lorgner l'île, l'expansionnisme territorial étant aux fondements mêmes de la construction nationale des États-Unis. Au XIXe siècle, après avoir acheté la Louisiane aux Français (1803), la Floride aux Espagnols (1819) et l'Alaska aux Russes (1867), la jeune nation envisage aussi d'acquérir l'Islande et le Groenland. Un rapport commandé cette année-là par le secrétaire d'État William Seward met en avant les vastes pêcheries, la faune sauvage et les richesses minérales de ce dernier. Surtout, conclut-il, son acquisition pourrait contraindre le Canada, alors britannique, à rejoindre les États-Unis. *« Les relations avec la Grande-Bretagne sont alors assez mauvaises. Son soutien aux États confédérés lors de la guerre de Sécession (1861-1865) est encore dans tous les esprits. Or avec le Groenland, les États-Unis pouvaient encercler totalement les possessions de la couronne britannique en Amérique du Nord »*, explique Frédéric Lasserre, professeur au département de géographie de l'Université Laval. *« Les négociations avec le Danemark – pour un montant de 5,5 millions de dollars – n'aboutissent pourtant pas, sans que l'on sache vraiment pourquoi. »*

THULÉ

Nouvelle offensive en 1910, lorsque l'ambassadeur des États-Unis au Danemark, Maurice F. Egan, envisage d'échanger les îles philippines Mindanao et Palawan, alors possessions américaines, contre l'archipel des Indes occidentales danoises (Caraïbes) et le Groenland. Là encore, le projet reste lettre morte. L'intérêt pour l'île va s'amplifier à partir de la Seconde Guerre mondiale. Dès l'occupation du Danemark par l'Allemagne nazie en 1940, les États-Unis veulent en effet sécuriser l'île en vertu de la doctrine dite « Monroe » qui, depuis 1823, condamne toute tentative d'intervention des puissances européennes sur le continent américain. En 1941, un accord de défense est signé avec l'ambassadeur danois à Washington qui autorise dans la foulée l'installation de radars et de bases aériennes au Groenland, dont celle de Thulé, à son extrémité nord-ouest. En 1946, conscient de l'importance de disposer de points d'appui dans l'Atlantique Nord pour protéger les États-Unis, le président Harry Truman offre 100 millions de dollars or aux Danois pour l'achat de l'île arctique. Comme ses prédécesseurs, il essuie un refus.

La guerre froide qui s'installe entre l'Union soviétique et les États-Unis au sortir du conflit mondial donne une nouvelle importance stratégique au Groenland. Dans une logique de confrontation

U.S. NAVY PHOTO / AURIMAGES



Cette illustration de 1913 met en scène l'Oncle Sam, revolver en main, prêt à tirer sur un chien enragé symbolisant la révolution mexicaine. Derrière un mur marqué de la doctrine Monroe, les monarques du Royaume-Uni, d'Allemagne, d'Espagne, d'Autriche, d'Italie, de Russie et du Japon observent la scène. Cette doctrine, proclamée en 1823, affirmait que les puissances européennes ne devaient pas s'immiscer dans les affaires du continent américain, légitimant ainsi l'hégémonie des États-Unis sur la région.

AKG-IMAGES / BILWISSEDITION

avec l'URSS, les Américains vont transformer Thulé en un poste avancé d'observation et de défense contre les missiles balistiques intercontinentaux. Aux dépens de la population inuite locale, déplacée de force. Véritable enclave de l'armée américaine, la base accueillera jusqu'à 10 000 personnes ainsi que des bombardiers nucléaires B-52. En 1968, l'un d'eux s'écrasera avec ses quatre bombes. La charge conventionnelle de trois d'entre elles explosera lors de l'impact, répandant l'uranium et le plutonium radioactifs aux alentours. La dernière ne sera jamais retrouvée. C'est également non loin de là que le projet *Iceworm* (« Ver de glace ») verra le jour dans les années 1950. Ce vaste complexe de tunnels creusés dans la calotte glaciaire pour abriter des missiles nucléaires sera toutefois abandonné en 1965 à cause des mouvements rapides de la glace, avec ses résidus et déchets polluants…

Après la fin de la guerre froide et l'éclatement du bloc soviétique, en 1991, Washington se désintéresse du Groenland. Jusqu'à ce que la fonte rapide des glaces, conséquence du réchauffement climatique particulièrement intense en Arctique, ravive les rivalités entre les grandes puissances, et singulièrement entre les États-Unis, la Chine et son allié russe.

LA ROUTE DU NORD-EST

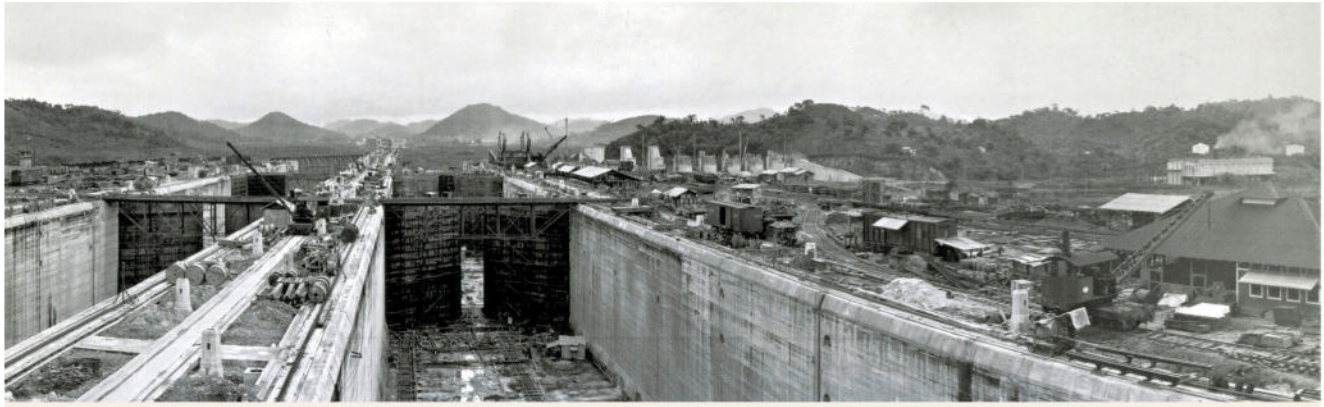
La Russie dispose historiquement d'un chapelet de bases militaires sur son littoral arctique qu'elle a entrepris ces dix dernières années de réhabiliter et de moderniser. « *Vladimir Poutine entend continuer à exploiter les ressources dans l'Arctique russe (gaz, pétrole…), protéger les abords de la Sibérie, et conserver le contrôle sur la route maritime du Nord-Est* », pointe Frédéric Lasserre. Cette voie, qui longe la côte nord de la Russie et de la Scandinavie, est en effet un atout majeur puisqu'elle réduit le trajet entre l'Asie et l'Europe d'une trentaine de jours par rapport à la voie classique, via le détroit de Malacca et le canal de Suez. D'autant plus qu'elle est désormais libre de glaces durant les mois d'été et le sera un peu plus longuement à mesure que les effets du changement climatique se feront plus prégnants. Ce qui intéresse évidemment les pays d'Asie : Japon, Corée du Sud, Taïwan et plus encore Chine. Car, bien que n'ayant aucune fenêtre sur l'océan Arctique, cette dernière ambitionne de devenir un acteur incontournable dans la région. Elle est désormais le premier investisseur étranger dans l'Arctique russe, a obtenu une place comme observateur au Conseil de l'Arctique, ce forum de discussions intergouvernemental composé des huit États arctiques et des associations représentant les populations autochtones, ainsi que de membres observateurs. L'Arctique fait aussi partie du projet phare de la politique étrangère de Xi Jinping des « Nouvelles Routes de la soie » destiné à rapprocher son pays de l'Europe, de l'Afrique et de l'Asie centrale à coûts d'investissements dans les infrastructures maritimes et terrestres comme dans l'énergie. Une initiative visant avant tout à sécuriser ses approvisionnements en matières premières essentielles et à ouvrir des marchés pour ses propres entreprises… De fait, Pékin conduit une

diplomatie très active depuis des années dans toute la région, multipliant les partenariats bilatéraux de coopération dans les domaines économiques, scientifiques, énergétiques. Y compris au Groenland. *« Comme partout ailleurs dans le monde, les compagnies chinoises y sont à l'affût de nouvelles opportunités. Or depuis quelques années, le gouvernement groenlandais cherche tous azimuts des partenaires commerciaux pour développer ses infrastructures et son économie afin de s'émanciper du Danemark »*, souligne le chercheur.

Mais cette présence chinoise ne cesse d'inquiéter les États-Unis qui souhaitent à tout prix empêcher Pékin d'étendre sa mainmise sur l'île. À la fin des années 2010, le gouvernement groenlandais, qui s'était rapproché d'entreprises chinoises pour assurer l'agrandissement de plusieurs aéroports, a ainsi dû rétropédaler à la suite des pressions américaines sur le Danemark. Idem lorsque l'une d'elles a voulu acheter l'ancienne base navale de Grønnedal (Kangilinnguit) fondée pendant la guerre pour protéger les vieilles mines de cryolite. *« Cela a servi de signal d'alarme pour Washington qui y a vu la possibilité que des compagnies chinoises prennent un ascendant sur le marché domestique du Groenland et qu'éventuellement les installations portuaires servent aussi à la marine chinoise »*, poursuit le chercheur. Cette question chinoise est ainsi devenue un enjeu majeur pour Trump. Et c'est toujours au nom d'impératifs de sécurité nationale que le président, comme Theodore Roosevelt en 1904, justifie ses velléités impérialistes actuelles. La base de Thulé, rebaptisée en 2023 Pituffik, revêt dans ce cadre une nouvelle importance stratégique que le Pentagone veut préserver et sécuriser contre toute menace, pour l'heure théorique, émanant des gouvernements de Xi Jinping et de Vladimir Poutine.

UN GROENLAND INDÉPENDANT ?

À ces préoccupations sécuritaires s'ajoute la crainte d'une mainmise chinoise sur les ressources minières de l'île, de plus en plus accessibles avec la fonte des glaces, et dont les Américains eux-mêmes ont crucialement besoin (voir *Un eldorado minier*, p. 21). Car le sous-sol groenlandais regorge de fer, de plomb, de zinc, de nickel, d'or, de platine ou encore de terres rares. Indispensables pour l'arme-



La construction du canal de Panama, en 1910. Commencé par la France en 1881, le projet est interrompu en raison de difficultés techniques et d'une forte mortalité liée aux maladies. Les États-Unis achèvent le canal de Panama en 1914, ouvrant une route maritime plus courte et plus sûre entre l'Atlantique et le Pacifique.

AKG-IMAGES / SCIENCE SOURCE

Le canal du Panama

Autre cible de Donald Trump : le canal du Panama, cette voie stratégique longue d'environ 80 km qui relie les océans Pacifique et Atlantique. Achevé en 1914 par les États-Unis, il a été rétrocédé au Panama en 1999 en vertu de l'accord passé vingt-deux ans auparavant par le président d'alors, Jimmy Carter. Une *« très grosse erreur »* clame aujourd'hui Trump, un *« cadeau insensé »* et *« une arnaque totale »* qui fait que les navires américains sont aujourd'hui *« gravement surtaxés »*. Un traitement dû selon lui à la pression de la Chine, laquelle *« exploite »* la voie d'eau. Si une société chinoise (la *Panama Ports Company*) exploite effectivement depuis 1997 les deux terminaux portuaires de Balboa et Cristobal, situés à ses extrémités, le canal est, lui, géré par un organisme autonome panaméen. Les droits de passage sont fixés par le gouvernement en fonction de la capacité de chargement des navires et non de leur pays d'origine. Principal utilisateur (74 % des cargaisons sont américaines), les États-Unis paient de facto le plus, mais ne sont en aucun cas surtaxés… Reste que depuis plusieurs années, les entreprises chinoises multiplient les prises de participation et partenariats au Panama. De quoi irriter Trump qui englobe l'Amérique latine dans la sphère d'influence nord-américaine et justifie son ambition de reprendre le contrôle du canal. Provocation tactique ou vraie menace ? L'avenir le dira. Mais début février, le Panama a annoncé se retirer du projet chinois de coopération des « Nouvelles routes de la soie » qu'il avait intégré en 2018. Un mois plus tard, on apprenait qu'une entreprise américaine allait reprendre l'exploitation des deux ports. Une victoire pour Trump.

ment et les technologies de la transition énergétique, ces dernières sont produites essentiellement en Chine. Les réserves groenlandaises sont donc un enjeu à la fois pour celle-ci, pour conserver son quasi-monopole, et pour les États-Unis qui pourraient sécuriser leur propre approvisionnement. Mais d'autres pays sont aussi sur les rangs. L'Union européenne a par exemple signé en 2024 un accord de coopération pour l'obtention de matières premières essentielles en échange d'investissements dans l'éducation et les technologies de l'information sur l'île.

C'est sans doute cette vision d'un Groenland indépendant passant des accords avec les uns et les autres qui inquiète Donald Trump. *« Mais est-il besoin d'annexer l'île pour cela ? »* s'interroge Frédéric Lasserre. *« Pour contrer la Chine, les États-Unis n'ont pas obligation de prendre possession du territoire. Ils sont déjà militairement présents et peuvent multiplier les projets de développement économique. Encore faut-il que les compagnies américaines aient envie d'y aller »*. Les motivations profondes de Trump restent finalement assez floues. *« Il n'a pour l'heure aucune intention d'annexer le Groenland militairement*, estime Romuald Sciora, directeur de l'Observatoire politique et géostratégique des États-Unis (IRIS). *Néanmoins, même s'il bluffe, il tue littéralement par ses propos l'esprit même de l'OTAN. Pour la première fois dans l'histoire de l'Alliance Atlantique Nord, un membre – qui plus est son membre fondateur principal – menace un autre membre d'annexer une partie de son territoire par la force. S'il poussait ses menaces jusqu'au bout, l'entièreté des autres pays seraient obligés d'entrer en guerre contre les États-Unis. Cela ne se produira pas évidemment, mais c'est une nouvelle rhétorique qui nous fait passer dans une autre dimension. »* Pour lui, la politique impériale de Trump vise à compenser la perte d'influence des États-Unis sur la scène internationale. *« Mais elle est contre-productive à moyen et long terme. Les modèles chinois et russes séduisent de plus en plus, les BRICS gagnent en importance, et l'alliance sino-russe en puissance. »* Et Frédéric Lasserre de conclure, agacé : *« Dans tous ces débats, jamais les Américains ne font état de ce que les Groenlandais veulent. Accessoirement, il y a une population qui, elle, aspire à l'indépendance. »*

Fabienne Lemarchand



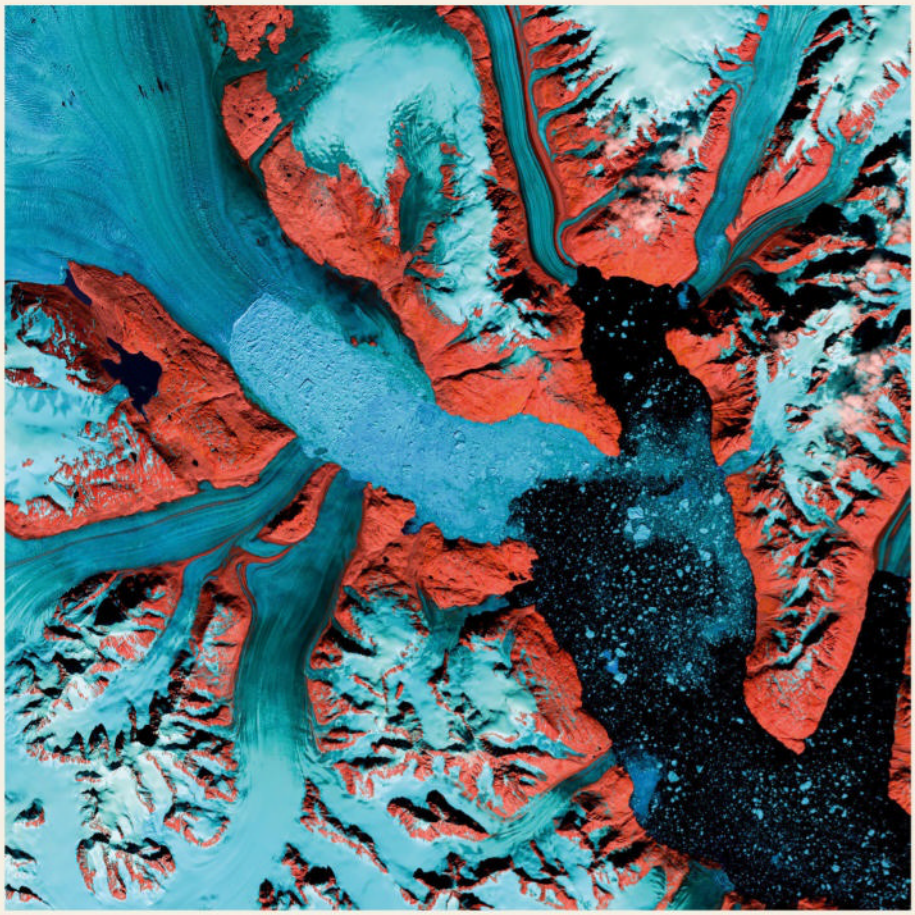
Carte coloniale de l'Amérique du Nord (réalisée par John Senex, Charles Price et John Maxwell, 1710).

AKG-IMAGES / SCIENCE SOURCE

Un Canada américain ?

Faire du Canada le 51e État américain. C'est le vœu exprimé à plusieurs reprises depuis janvier 2025 par Donald Trump. La longue frontière qui sépare les deux pays n'est pour lui qu'une ligne artificiellement tracée entravant la coopération, notamment en matière de sécurité, pour le contrôle de l'immigration illégale ou du trafic de fentanyl par exemple. Le gouvernement américain considère aussi que l'accès aux ressources naturelles du Canada (pétrole, eau douce, minerais…) est vital pour son économie. Enfin, en intégrant son voisin, Washington renforcerait sa position en Arctique, contrebalançant ainsi l'influence croissante de la Russie et de la Chine, tout en assurant le contrôle du passage du Nord-Ouest. Ces différentes voies maritimes qui passent entre les îles de l'Arctique canadien et la côte occidentale du Groenland sont au centre d'un vieux différend. « *Si la souveraineté d'Ottawa sur l'archipel canadien ne fait aucun doute, il en va autrement du statut juridique des eaux* » explique Frédéric Lasserre (Université Laval). « *Le Canada estime qu'il s'agit d'eaux intérieures et qui sont donc sous son entière souveraineté, selon la Convention des Nations unies sur le droit de la mer. Leur accès est de ce fait soumis à la permission des autorités canadiennes. Ce que conteste Washington.* » Les deux voisins restaient toutefois dans un statu quo, entériné par un traité en 1988. Jusqu'à ce qu'en 2019, le secrétaire d'État d'alors, Mike Pompeo, déclare à l'occasion d'une réunion du Conseil de l'Arctique que la souveraineté canadienne sur le passage du Nord-Ouest était « illégitime ». « *Le passage ne constitue pas, à ce jour, une alternative au canal de Panama pour la navigation commerciale. Les conditions y sont encore trop difficiles du fait de la présence de glace une grande partie de l'année. Mais la perspective d'une possible ouverture dans les décennies à venir pourrait encourager Trump à vouloir régler ce différend ne serait-ce que pour garantir la liberté de transit à ses navires de guerre* », résume le chercheur.

UN ELDORADO MINIER



Le glacier de Kangerdlugssuaq est un paysage emblématique du Groenland, où les changements climatiques affectent la fonte des glaciers, et où les ressources minérales encore inexploitées suscitent l'intérêt des grandes puissances.

Si le sous-sol du Groenland attise les convoitises, c'est parce qu'il renferme de nombreuses richesses minérales dont la plupart sont encore inexploitées. Pas moins de 25 des 34 matières premières considérées comme stratégiques par la Commission européenne sont présentes sur l'île et 43 des 50 jugées « critiques » par le gouvernement américain, les plus rares et les plus indispensables à leur économie. Parmi elles, les fameuses terres rares, essentielles pour les technologies de la transition énergétique. Mais il y a aussi du fer, du graphite, du plomb, du zinc, du nickel, du cuivre, de l'or, du platine, du cobalt, ou encore de l'uranium. Toutefois, le chemin est encore long pour que le pays devienne un eldorado minier. Les richesses sont avérées. Mais sont-elles pour autant exploitables et à des coûts acceptables ? Difficile à dire en l'état actuel des connaissances. L'exemple du pétrole et du gaz invite à la prudence. En 2010, le gouvernement groenlandais, motivé par les estimations faramineuses du Service géologique des États-Unis (USGS) – plus de 50 milliards de barils de pétrole dans les eaux groenlandaises –, avait accordé des licences à diverses grandes entreprises pétrolières pour la prospection. Mais la rentabilité des réservoirs s'était avérée très faible in fine. En juillet 2021, au terme de plusieurs campagnes d'exploration, le gouvernement groenlandais jugea que ce type d'activité était aussi peu rentable que nuisible pour l'environnement. Et décida d'interdire tout bonnement l'exploration et l'exploitation pétrolière. Même si le nombre de licences d'exploration accordées a crû ces dernières années (autour de 200 aujourd'hui), seules deux mines sont actuellement en exploitation qui fournissent l'une des rubis et des saphirs roses, l'autre de l'anorthosite, une roche riche en ilménite, un minéral duquel on extrait le titane. Plusieurs projets devraient se concrétiser à court terme, notamment pour les terres rares, le titane, le zinc et le plomb. Mais le manque d'infrastructures et les conditions climatiques hostiles tant pour l'homme que les machines entraînent d'importants surcoûts de production. Et c'est sans compter les risques de pollution. Or, dans le pays, les défenseurs de l'environnement ont un poids que les compagnies minières ne peuvent ignorer.

F.L.

À LIRE

Géopolitique des pôles : vers une appropriation des espaces polaires ?, Frédéric Lasserre, Anne Choquet, Camille Escudé-Joffres, Le Cavalier Bleu, 2021.

Les mondes polaires, Mikaa Mered, PUF, 2019.

L'Amérique éclatée. Plongée au cœur d'une nation en déliquescence, Romuald Sciora, Armand Colin, 2025.

MICHELLE BOUCHARD / USGS

L'ALGÉRIE



Caravane près de Biskra, Algérie
(huile sur toile de Paul Lazerges, 1892).

NANTES, MUSÉE DES BEAUX ARTS / SYLVAIN COLLET / AURIMAGES

AVANT LES FRANÇAIS



TASSILI N'AJJER, MUSÉE À CIEL OUVERT

Dans le sud-est de l'Algérie, au cœur du Sahara central, la Tassili n'Ajjer, immense plateau gréseux culminant à près de 2000 mètres d'altitude, émerge du désert telle une vieille forteresse rocheuse. Canyons monumentaux rongés et sculptés par l'érosion depuis des dizaines et des dizaines de millions d'années, colonnes rocheuses ciselées, vallées asséchées, reliefs déchiquetés… C'est dans ce monde minéral d'une infinie beauté que d'anciens peuples nomades ont, durant près de six millénaires, gravé et peint leur quotidien, leurs mythes, leurs croyances. Des milliers d'images rupestres qui racontent un monde aujourd'hui disparu, avant que le Sahara ne se désertifie.

D'ANCIENS PEUPLES NOMADES Y ONT, DURANT PRÈS DE SIX MILLÉNAIRES, GRAVÉ ET PEINT LEUR QUOTIDIEN

Même s'il n'en est pas le découvreur, l'officier méhariste Charles Brenans, guidé par le Touareg Jebrine Ag Mohamed Machar, est le premier, à partir de 1933, à dessiner systématiquement les œuvres rupestres qu'il voit. C'est lui aussi qui signale leur existence à l'abbé Breuil. Trop âgé pour voyager, celui-ci envoie son jeune disciple, Henri Lhote, effectuer des relevés. Mission après mission, il révèlera toute la richesse de cet art rupestre algérien. Non sans polémiques… Car ses méthodes s'avèrent très dommageables. Il n'hésite pas à lessiver les parois rocheuses pour faire ressortir les couleurs des figures et même à retracer leurs contours au fusain pour ensuite les relever sur calque ! Des pratiques qui annihileront toute possibilité de dater directement ces œuvres.

BESTIAIRE RUPESTRE

Les études menées depuis lors fournissent tout de même un cadre chronologique général pour comprendre l'évolution de cet art rupestre saharien. Les plus anciennes peintures connues sont celles de style dit des « Têtes rondes ». Nombre d'entre elles montrent des personnages énigmatiques, généralement de grande taille, à tête circulaire dépourvue des traits constituant le visage. Elles se répandent dans le courant du Ve millénaire avant notre ère, tout comme les gravures autrefois classées dans le « style Bubalin » en référence au Grand Buffle antique (« *Synceryus caffer antiquus* »), un bovidé sauvage aujourd'hui disparu. Le pastoralisme se généralise autour de 4200 - 4000 avant notre ère. Et l'art s'enrichit alors en scènes de la vie quotidienne. Avec l'aridification progressive du climat, les moutons et les chèvres, mieux adaptés aux environnements plus arides, remplacent peu à peu les bovins domestiques. Le cheval monté ou attelé à un char apparaît plus tardivement, au cours du dernier millénaire avant notre ère. À cette époque, la grande faune sauvage n'est quasiment plus représentée, mais le bétail domestique reste parfois visible. Le cheval disparaît dès la fin du premier millénaire. Dernier à figurer parmi les figures rupestres, aux environs du Ve siècle de notre ère, et pas avant, le dromadaire marque la dernière grande période de l'art rupestre saharien.

Fabienne Lemarchand

À LIRE

Arts rupestres et mythologies en Afrique, Jean-Loïc Le Quellec, Flammarion, 2004.

À la découverte des fresques du Tassili, Henri Lhote, Arthaud, 1958.

Les images rupestres du Sahara, Alfred Muzzolini, Toulouse, 1995

Site de l'Association des Amis de l'Art Rupestre Saharien : www.aars.fr



Gravures animales

Elles commencent à se répandre au Ve millénaire avant notre ère, en un temps où le Sahara était encore une immense savane arborée. Elles représentent le plus souvent la faune sauvage – éléphants, hippopotames, grands buffles, ou encore girafes – ou domestique, comme ci-dessus, « la vache qui pleure » (site de Tegharghart).

L'ASSOCIATION DES AMIS DE L'ART RUPESTRE SAHARIEN (AARS)



Le « Grand Dieu » de Sefar

Ce personnage haut de 3,40 m dénommé ainsi par l'explorateur Henri Lhote est le personnage central d'une immense fresque de quelque 30 m² s'étalant sur les parois d'un abri sous-roche. Ce personnage énigmatique doté de protubérances sur la tête et les bras est accompagné de plus de 200 figures, plus ou moins visibles, certaines humaines, d'autres animales (antilopinés, félins, mouflons et bouquetins…). Cette composition typique du style des « Têtes rondes », le plus ancien, a donné lieu à de nombreuses interprétations. Certains y virent même des Martiens !



Scènes pastorales

Autour de 4200-4000 avant notre ère, l'amélioration des conditions climatiques permit la généralisation du pastoralisme, en particulier bovin. De nombreuses peintures évoquent ces relations hommes-bétail, souvent avec force détails (site de Tiyagharnin).

© L'ASSOCIATION DES AMIS DE L'ART RUPESTRE SAHARIEN (AARS)



Les « Galops volants »

Même si aucun reste n'a été retrouvé à ce jour au Sahara, les peintures rupestres attestent de la présence, au cours du dernier millénaire avant notre ère, de chars attelés à des chevaux. Beaucoup sont figurés comme sur cette scène issue du site de Tamadjert « au galop volant », avec les pattes à l'horizontale afin de traduire l'impression de vitesse. Sans ces peintures, les archéologues n'auraient jamais imaginé l'utilisation de tels véhicules.



Les dromadaires

Aux environs du Ve siècle de notre ère, l'aridification du Sahara entraîne de profonds changements dans le mode de vie des sociétés pastorales. Les chevaux laissent progressivement la place aux dromadaires, mieux adaptés aux nouvelles conditions climatiques (site de Wa-n-Bender). Ces animaux permettront l'essor du commerce caravanier transsaharien.

ALAMY / HEMIS

L'ORIGINE DES BERBÈRES



FLORILEGIUS / AURIMAGES - MUSÉE DES ARTS AFRICAINS ET OCÉANIENS / AURIMAGES

D'où viennent les Berbères ? Une question disputée, qui mêle l'histoire aux revendications identitaires. À la linguistique, l'archéologie et la génétique de lever le voile.

Au carrefour du Sahara et du monde méditerranéen, les pays d'Afrique du Nord ont vu passer de nombreuses civilisations. En Algérie, l'État moderne s'est construit autour de l'identité arabe et la population, issue de multiples brassages, est désormais très majoritairement arabophone. Pourtant, l'histoire de ce territoire se confond largement avec celle des Berbères, qui ont su maintenir leur langue et leur culture vivante, mais dont les origines font l'objet de multiples débats…

La reconnaissance de l'identité berbère est un long combat en Afrique du Nord, l'appellation « Amazigh » (Imazighen au pluriel) – « homme libre » en langue berbère (tamazight) – étant d'ailleurs souvent préférée à celle de « Berbère ». Tout un symbole… *« Le terme Amazigh a été réadopté dans le contexte des mouvements identitaires comme un terme général qui englobe tous ceux qu'on appelle Berbères, du Maroc jusqu'en Égypte. Pourtant, s'il correspond bien à un terme traditionnel dans certaines régions du Maghreb, il était pratiquement inconnu des Kabyles ou des Chaouis d'Algérie déjà au début du XIXe siècle »*,

Guerrier touareg (illustration extraite de *Narrative of Travels in North Africa* de George Francis Lyon, 1821).

commente Lameen Souag (CNRS, LACITO), spécialiste de la linguistique historique autour du Sahara.

Les dépliants touristiques évoquent l'héritage berbère ancestral des populations autochtones, qui s'illustre notamment par une riche tradition artisanale… Sur la carte postale, les robes ou les bijoux d'argent finement ciselés des Kabyles côtoient les épées des guerriers touareg et les chèches qui entourent leurs visages. *« Ces éléments sont devenus iconiques*, ajoute Lameen Souag. *La musique kabyle a aussi eu un rôle important dans les mouvements identitaires. »*

Fonds commun de peuples déployés sur un vaste territoire, le berbère a été reconnu comme langue nationale en Algérie par la constitution de 2002, le tamazight avec ses variantes (chaoui, kabyle, mozabite, touareg…) étant devenu langue officielle lors de la révision constitutionnelle de 2016. *« Le processus de reconnaissance a commencé dans les années 90 avec l'introduction du berbère à l'école »*, précise Lameen Souag. Il considère comme évident qu'une très large majorité des arabophones ont des ancêtres berbères, mais estime que les berbérophones représentent désormais sans doute moins d'un quart des Algériens. *« Depuis l'indépendance, beaucoup de ruraux ont migré dans les grandes villes, qui sont essentiellement arabophones »*, remarque-t-il.

Le berbère comporte plusieurs dialectes, voire plusieurs langues distinctes – le touareg serait ainsi une langue différente du kabyle, leurs locuteurs ne se comprenant pas. Il appartient à la famille des langues afro-asiatiques (ou chamito-sémitiques), dont il forme l'une des cinq branches avec le sémitique, l'égyptien, le couchitique et le tchadique – l'omotique parlé en Éthiopie lui étant parfois rattaché. Le berceau de l'afro-asiatique, en Afrique ou au Proche-Orient, reste débattu. *« Son expansion est certainement due à la fois à celle de populations qui ont migré et à la conversion linguistique de celles qui étaient déjà là. Quant à la distribution actuelle des langues berbères, elle correspond probablement à des expansions qui ont eu lieu dans le premier millénaire avant Jésus-Christ »*, indique Lameen Souag.

ENTRE MYTHE ET RÉALITÉ

Les mécanismes historiques de divergence des idiomes actuels à partir d'un protoberbère originel et d'évolution de l'écriture berbère (voir *Le tifinagh ancien*, p. 31) restent discutés. Les Berbères ont



Homme des États barbaresques (illustration de Jacques Grasset de Saint-Sauveur, extraite de *L'Encyclopédie des Voyages*, 1796).



À Barcelone, le 25 juillet 2020, lors d'un rassemblement en hommage aux prisonniers politiques du Rif, une jeune sympathisante du Hirak déploie le drapeau amazigh, adopté par le Congrès mondial amazigh en 1997 comme symbole culturel et identitaire des Berbères. Il porte le signe *yaz* (signifiant homme libre), issu de l'alphabet tifinagh.

traversé la domination romaine, la christianisation, la conquête arabe, la régence ottomane, la colonisation ; ils ont été en contact avec des langues multiples, du punique au latin et de l'arabe au songhay ; toutes ces influences ne sont pas faciles à démêler !

Des inscriptions grecques, latines, puniques et libyco-berbères et des textes antiques attestent néanmoins de leur ancienneté. Les auteurs grecs et romains rapportent aussi divers mythes sur leur origine. Imprégnés de références à la Bible et au Coran, ceux formulés par les sources juives ou paléochrétiennes, puis arabes, leur prêtent des ascendants parmi les Phéniciens ou les Cananéens. *« Implicitement sous-entendue ou explicitement exprimée, l'idée d'une migration depuis le Proche-Orient est également présente dans les récits judéo-chrétiens et dans les légendes arabo-berbères »*, remarquait en 2010 l'historien Yves Modéran. Par la suite, ces récits légendaires ont aussi incorporé des constructions généalogiques et des traditions locales. *« Même si les historiens ont réservé le nom de Berbères à ceux qui ont conservé, non sans diversités, l'un des éléments d'une culture qu'est la langue, les connaissances actuelles voient l'histoire des Berbères et l'histoire du nord de l'Afrique se confondre en une très longue histoire, plongeant ses racines à l'aube de l'humanité »*, écrivait la préhistorienne Ginette Aumassip, disparue en 2023, dans un texte consacré à *L'Algérie des premiers hommes*. Des découvertes archéologiques récentes confirment l'importance de ce pays dans la préhistoire mondiale. Le préhistorien et anthropologue Mohamed Sahnouni, coordinateur du Programme Archéologie au Centre de recherche sur l'évolution humaine (Cenieh, Espagne), met toutefois en garde contre la tentation d'établir des liens entre la plus vieille occupation humaine en Afrique du Nord, quasiment contemporaine de celle d'Afrique de l'Est, et la mise en place du peuplement amazigh.

« Nous travaillons depuis près de 35 ans dans la zone d'Aïn Hanech, à environ 7-8 km de la ville d'El Eulma, qui comporte un complexe de sites s'étalant sur au moins 3 km², mais aussi verticalement, à travers la stratigraphie et le temps », rapporte-t-il. Ainsi, la séquence du gisement d'Aïn Boucherit, qui débute il y a environ 4 millions d'années, a livré des informations jusqu'à la fin de la préhistoire, datées grâce à des études du paléomagnétisme, des isotopes du carbone 13 et des fossiles d'animaux éteints. Les archéologues y ont notamment identifié en 2018 les plus anciennes traces d'occupation humaine du pourtour méditerranéen.

« Cette occupation est datée à 2,44 millions d'années, un niveau



Moulage en plâtre d'une mâchoire inférieure découverte dans l'ancienne Ternifine (aujourd'hui Tighennif), en Algérie. Attribué à Homo mauritanicus, aussi appelé l'homme de Ternifine, cet exemplaire en gypse témoigne de la présence ancienne de l'espèce en Afrique du Nord. Elle a été datée à 700 000 ans,

PACO FREIRE / SOPA IMAGES / SIPA - AURIMAGES

supérieur étant daté de 1,92 million d'années, précise l'archéologue. *Les fouilles ont livré des outils lithiques associés à des restes fossiles d'animaux. Quelques spécimens ont été modifiés par des traces de découpe, qui prouvent que ces premiers* Homo *ont utilisé l'industrie manufacturée pour consommer ces animaux. Des fractures ont aussi été portées à certains ossements, vraisemblablement pour obtenir de la moelle.* » De type oldowayen, les galets taillés ressemblent à ceux datés de 2,6 millions d'années découverts en Afrique de l'Est, dans une région considérée comme le berceau de l'humanité. Quant aux occupants du site, ils ont pu appartenir à l'espèce *Homo rudolfensis*, *Homo habilis* ou *Homo ergaster*. « *Vers 1,8 million d'années, on constate une ouverture du milieu corrélée avec une aridification croissante*, ajoute Mohamed Sahnouni. *Ce changement climatique a dû causer une raréfaction des ressources qui avaient attiré les animaux, et donc les hominidés consommant leur viande, car la densité des activités des premiers hommes diminue drastiquement.* »

ENTRE GÉNÉTIQUE ET CULTURE

L'équipe de Mohamed Sahnouni a aussi entrepris depuis une dizaine d'années de nouvelles investigations sur le site de Tighennif (ex-Ternifine), près de Mascara. Entre 1954 et 1956, le paléontologue Camille Arambourg y avait mis au jour des outils lithiques issus de la culture acheuléenne ainsi que trois mandibules et un os pariétal attribués à une variété d'*Homo erectus* baptisée d'abord *Atlanthropus mauritanicus* puis *Homo mauritanicus*. « *Nous avons fait beaucoup de nouvelles découvertes qui devraient faire prochainement l'objet d'une publication* », précise Mohamed Sahnouni. Initialement estimé à 700 000 ans, l'âge de l'homme de Tighennif serait en réalité d'au moins 1 million d'années.

Grâce à des ossements découverts sur le site marocain de Djebel Irhoud, on sait depuis 2017 que les premiers *Homo sapiens* sont apparus en Afrique du Nord il y a plus de 300 000 ans. Des gisements d'outils représentatifs des cultures moustérienne puis atérienne (Paléolithique moyen), attribuées à ces *Homo sapiens* archaïques, ont été retrouvés en Algérie. À l'Atérien succède l'Ibéromaurusien, qui émerge au Paléolithique supérieur il y a 25 000 ans. Le célèbre homme de Mechta-Afalou, proche de l'homme de Cro-Magnon par sa morphologie, se rattacherait à cette culture. De type méditerranéen, les populations capsiennes, qui ont vécu en Tunisie et en Algérie entre -10 000 ans et -6000 ans, représentent les derniers chasseurs-cueilleurs du Maghreb. Friandes d'escargots, elles ont laissé de nombreuses escargotières (dépôts riches en coquilles).

Les Ibéromaurusiens ou les Capsiens sont-ils les ancêtres des Berbères ? Ceux-ci ont-ils émergé au Proche-Orient, en Afrique ou localement ? Quoiqu'il en soit, les études génétiques confirment que le Maghreb a constitué un véritable creuset ethnique. En 2018, la première analyse d'un ADN fossile paléolithique a ainsi révélé la parenté des Ibéromaurusiens à la fois avec les hommes de culture natoufienne, au Proche-Orient, et avec des populations d'Afrique de l'Ouest. Les génomes des populations actuelles d'Afrique du Nord, Berbères comme arabophones, portent aussi la trace des migrations plus récentes. Du point de vue de la génétique comme de l'anthropologie physique, les populations berbères sont très hétérogènes et ne se différencient guère des populations arabes du même pays. Leur identité est avant tout une construction culturelle, dont la langue constitue le ciment…

Marielle Mayo



Inscription rupestre sur un rocher près de Djanet, dans le massif du Tassili n'Ajjer, en Algérie, dans le désert du Sahara. Pour certains, elle marquerait l'émergence du tifinagh ancien.

PHILIPPE ROY / AURIMAGES

Le tifinagh ancien

Le tifinagh ancien du Sahara dérive de la première écriture utilisée pour noter le berbère, le libyque, qui elle-même aurait été inspirée par l'écriture phénicienne ou punique. « *Le libyque apparaît vers le milieu du premier millénaire av. J.-C.*, indique Lameen Souag. *Trouvées surtout dans l'ancienne Numidie, la grande majorité des premières inscriptions sont des inscriptions funéraires, qui fournissent peu d'informations pour l'analyse linguistique.* » D'aucuns spéculent que les signes de cet alphabet dériveraient de symboles capsiens ou employés dans l'art rupestre du Tassili. Cette écriture a traversé les siècles surtout grâce aux Touaregs. Elle a connu un regain d'intérêt avec les mouvements identitaires berbères. Un alphabet tifinagh modernisé, le néo-tifinagh, est employé depuis les années 1970. Bien implanté au Maroc, il progresse en Algérie, mais reste concurrencé par l'alphabet latin ou arabe.

UN CARREFOUR COMMERCIAL ET CULTUREL



MUSÉE ARCHÉOLOGIQUE D'HIPPONE, ALGÉRIE / AURIMAGES

Mosaïque de la pêche, IIIe siècle, au musée archéologique d'Hippone.

Dès le VIIIe siècle av. J.-C., les Phéniciens établissent des comptoirs le long des côtes d'Afrique du Nord, amorçant une influence renforcée par l'ascension de Carthage. Plongée archéologique dans les racines de ce commerce antique.

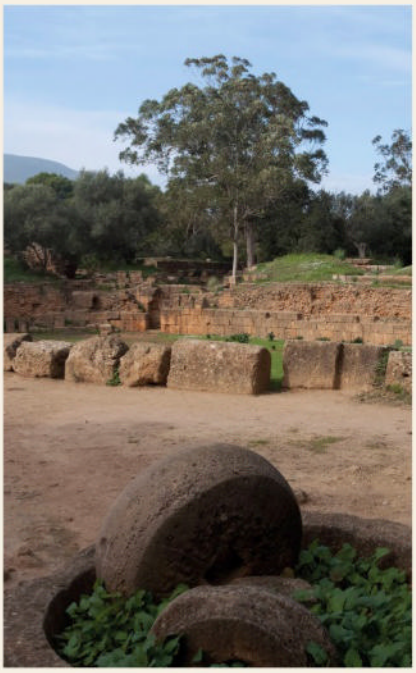
Objectif : repérer des lieux d'escale sur le long chemin vers l'eldorado espagnol. Lorsque les commerçants phéniciens commencent à explorer les rivages de la Méditerranée occidentale, au cours du Ier millénaire av. J.-C., ils s'intéressent de près à l'actuelle Algérie. À première vue, sa géographie n'est pourtant pas des plus hospitalières… *« Cette côte souvent magnifique manque d'échancrures accueillantes : beaucoup plus de falaises accores que d'atterrages en pente douce*, décrit l'archéologue Serge Lancel. *On peut imaginer que des reconnaissances, avant tout cabotage commercial, ont permis aux navigateurs d'élire les emplacements les plus propices : à l'abri d'un cap faisant rempart contre les vents dominants les plus redoutés, à la faveur d'une île ou d'un îlot proche du rivage, à la fois refuge et brise-lames. »* C'est ainsi que les équipages partis de Tyr et de Sidon (actuel Liban), embarqués dans une épopée dont le but n'est pas la conquête,

mais le commerce de biens de prestige et de matières premières, choisissent soigneusement l'emplacement de chacun de leurs comptoirs.
Entre la fin du IIe millénaire av. J.-C. et le VIe siècle av. J.-C. fleurissent sur les rives d'Afrique du Nord une poignée de ports comme Tipaza (anc. Tipasa), Annaba (anc. Hippone/Hippo Regius) ou encore Rusicade (anc. Skikda). Dès le VIIe siècle av. J.-C., l'île de Rachgoun sert de point d'ancrage commercial, où les Phéniciens érigent des infrastructures rudimentaires pour faciliter l'accès aux marchands et autres voyageurs. Vers l'est, au-delà de l'embouchure du Chélif, ces établissements côtiers s'égrènent régulièrement, tous les 40 ou 50 km – soit la distance moyenne que l'on peut parcourir en bateau en un jour. « *Ces cités littorales ne sont pas pour autant de simples créations exogènes*, précise l'historien Michel Pierre. *Certaines ont des origines locales, comme le prouve le mobilier de nombreuses sépultures.* » Mais sous l'influence des colons, ces villages deviennent de véritables plaques tournantes du commerce méditerranéen, reliant l'Orient à l'Occident ; des fouilles archéologiques ont révélé sur leur territoire la présence d'objets en bronze et d'amphores attestant d'échanges anciens avec la péninsule ibérique et les îles Baléares.

À LIRE

L'Algérie antique. De Massinissa à Saint Augustin, Serge Lancel, Mengès, 2003.

Histoire de l'Algérie. Des origines à nos jours, Michel Pierre, Tallandier, 2023.



Une ancienne presse à huile située à l'entrée de l'amphithéâtre de la cité romaine de Tipasa, en Algérie, photographiée en 2007.

BERBÈRES ET CARTHAGINOIS

Avec la montée en puissance de Carthage (actuelle Tunisie), colonie phénicienne fondée en 814 av. J.-C., ces simples lieux d'escale se muent progressivement en avant-postes de la cité punique. Celle-ci impose son hégémonie sur les comptoirs phéniciens et les dote d'infrastructures portuaires et agricoles afin de renforcer l'exploitation des ressources locales. C'est alors que Tipaza, située à une soixantaine de kilomètres d'Alger, renaît sous forme de cité fortifiée. De nombreuses traces archéologiques témoignent encore de sa splendeur passée, en particulier cette grosse boîte en pierre cubique qui semble échouée dans le port – un caveau datant du Ve siècle av. J.-C. Si ce tombeau a été vidé de son contenu dès l'Antiquité, à un kilomètre de là, « *un autre ensemble funéraire préromain a permis de dater des céramiques puniques et des stèles votives remontant du IVe au IIe siècle, preuve de l'expansion de la culture carthaginoise dans la région*, détaille Serge Lancel. *Sa prépondérance culturelle dans un territoire également sensible aux apports ibériques demeurera après la chute de Carthage* ». Comme l'ont montré les travaux de Gabriel Camps, spécialiste de l'histoire de la région, princes et chefs berbères considèrent alors Carthage comme leur capitale et le punique devient la langue – écrite et parlée – majoritaire dans toute l'Afrique du Nord. Son empreinte s'inscrit également dans le paysage urbain, que les Carthaginois structurent en bâtissant des entrepôts, des temples et des sanctuaires. Hippone, notamment, prend une importance considérable. Situé à l'embouchure de la Seybouse, ce comptoir devient un centre politique et commercial crucial. Comme le rapporte Michel Pierre, « *le roi numide Syphax y noue des alliances avec les Carthaginois, favorisant la création d'un axe d'échange entre les tribus berbères et le monde méditerranéen* ». Enfin, Rusicade se spécialise dans le commerce maritime et la transformation des produits de la mer. L'industrie de la pourpre y prospère, exploitant le murex, un coquillage servant à produire une teinture violette très prisée, ce qui confère à la ville un rôle clé dans le réseau commercial carthaginois.
Les échanges vont plus loin que cette intégration économique. « *Les Phéniciens n'ont pas imposé leur mode de vie, mais se sont insérés dans un réseau d'alliances avec les populations locales, à travers le commerce et des alliances matrimoniales* », décrit Michel Pierre. La vie dans ces comptoirs était en effet marquée par une mixité culturelle et religieuse entre Berbères et colons. Les cultes locaux se mêlaient aux divinités orientales, comme en témoignent les stèles votives dédiées à Ba'al Hammon ou à Tanit, tandis que les poteries retrouvées sur les sites de Tipaza, Annaba et Rusicade montrent une grande variété de styles, reflétant les influences multiples à l'œuvre dans la région. Toutefois, la cohabitation n'est pas un long fleuve tranquille. Si certains rois numides, comme Massinissa (env. 238-148 av. J.-C.) (voir *Et l'Africain Massinissa unifia le royaume de Numidie*, p. 34), collaborent un temps avec la cité punique, d'autres s'y opposent fermement. « *L'alliance fragile entre les Carthaginois et les rois berbères, basée sur des intérêts économiques mutuels, est marquée par des trahisons et des conflits* », explique Michel Pierre. Ainsi, Jugurtha, petit-fils de Massinissa, entre en guerre contre Carthage avant de se heurter à Rome, qui finit par annexer la Numidie. « *Les tensions étaient inévitables, Carthage cherchant à contrôler l'ensemble du commerce nord-africain, tandis que les Numides revendiquaient leur souveraineté sur ces terres* », assène Michel Pierre. Avec la chute de Carthage, en 146 av. J.-C., les comptoirs passent définitivement sous la domination de Rome.

Cécile Gérardin

HERITAGE IMAGES / AURIMAGES

ET L'AFRICAIN MASSINISSA UNIFIA LE ROYAUME DE NUMIDIE



MUSÉE DES BEAUX-ARTS POUCHKINE / AURIMAGES

À l'aube du IIe siècle av. J.-C., deux grands royaumes berbères se partagent l'actuelle Algérie : celui des Massæsyles à l'ouest et celui des Massyles à l'est. À la faveur des guerres entre Rome et Carthage, émerge la figure du roi numide Massinissa, dont la légende a traversé les siècles.



Lors de la bataille de Zama, pendant la Deuxième guerre punique, en 202 av. J.-C., l'armée romaine triomphe de l'armée carthaginoise (peinture anonyme de l'école italienne, XVIe siècle).

« *Les fatigues des courses à cheval, qu'il endurait nuit et jour sans interruption, il n'en souffrait aucunement (…). Peu avant sa mort, après qu'il eut remporté* une grande bataille sur les Carthaginois, on le vit le lendemain manger du pain noir devant sa tente. » En 148 av. J.-C., alors que débute l'ultime siège de Carthage par les armées romaines, Massinissa, roi de Numidie depuis plus d'un demi-siècle, s'éteint à l'âge de 90 ans. Une endurance saluée dans l'éloge funèbre que lui consacre son contemporain grec Polybe dans ses Histoires. Reprise par les auteurs classiques, perpétuée du Moyen Âge à nos jours, la légende a cristallisé le souvenir de ce souverain africain allié de Rome contre Carthage, qui dirigea le plus vaste royaume de l'antique Afrique du Nord, dans l'actuelle Algérie. Mais qui était vraiment Massinissa ? Comment ce jeune prince berbère, éduqué à la cour de Carthage, dépossédé de son royaume à la mort de son père et devenu fugitif, a-t-il pu agrandir par la suite son territoire ? Et pourquoi a-t-il autant marqué son époque et la tradition littéraire ?

Pour les Romains du IIe siècle av. J.-C., la Numidie était un territoire peuplé de tribus mal connues, aux contours géographiques incertains ; elle recouvrait alors toute l'Afrique du Nord, à l'exception du royaume de Maurétanie, dans l'actuel Maroc, et des territoires carthaginois, autour de la Tunis d'aujourd'hui. Pour simplifier à l'extrême : la Numidie de l'époque, c'est l'Algérie d'aujourd'hui, bordée au nord par la Méditerranée et au sud par les massifs de l'Atlas et des Aurès, puis les immenses étendues du Sahara.

RETOURNEMENT STRATÉGIQUE

Retour un siècle en arrière, en 206 av. J.-C. Les légions romaines sont en train de prendre un avantage décisif dans l'affrontement qui les oppose depuis près de 60 ans à la puissante Carthage. Vainqueur de la bataille d'Ilipa, près de l'actuelle Séville, le général romain Cornélius Scipion, dit Scipion l'Africain, a chassé les troupes carthaginoises de la péninsule ibérique. Le général Hannibal s'est replié en Italie, son frère Hasdrubal sur les côtes d'Afrique du Nord. Aux frontières de Carthage, la Numidie est alors divisée en deux royaumes berbères, celui des Massyles à l'est et celui des Massæsyles à l'ouest (voir *Les premiers royaumes berbères*, p. 38). Réputés pour leurs cavaliers intrépides, ceux-ci fournissent traditionnellement des contingents à la cité punique. Mais le roi massaessyle Syphax, le plus puissant, est tenté de se tourner vers Rome. Gaïa, roi des Massyles, a quant à lui envoyé son fils Massinissa combattre en Espagne avec ses cavaliers au sein des armées carthaginoises. C'est le moment



Carte de l'Afrique du Nord antique, de l'Hispanie à l'Égypte. Elle mentionne la Maurétanie, la Numidie, la province romaine d'Afrique, la Tripolitaine, le territoire des Lotophages, la Syrtique, la Cyrénaïque et la Marmarique (*An Atlas of Ancient Geography*, Henry Schenck Tanner, 1826).

que choisit Massinissa pour s'allier aux Romains… Les auteurs antiques Appien et Dion Cassius, qui écrivent plus de 300 ans après ces faits, nous ont laissé une vision romanesque de ce revirement : le général carthaginois Hasdrubal aurait outragé le jeune prince Massinissa en rompant sa promesse de lui donner pour épouse sa fille, la belle Sophonisbe, pour la marier à son rival numide le vieux roi Syphax. Par cette union, les Carthaginois espèrent détourner Syphax des Romains et se servir des ports qu'il contrôle sur les rives méditerranéennes d'Afrique du Nord. L'historien du Ier siècle Tite-Live apporte un éclairage plus politique. Gaïa, le père de Massinissa, est mort au début de l'année 206 av. J.-C., laissant son royaume aux mains de l'usurpateur Mazaetulle, qui s'est rapproché de Syphax. Pour faire valoir ses droits, son héritier légitime n'a d'autre solution que de s'engager aux côtés des Romains. *« Massinissa eut une entrevue secrète avec [le lieutenant romain] Silanus et, avec un petit nombre de ses compatriotes, passa en Afrique pour amener son peuple à obéir à ses nouveaux projets »* (XXVIII, 16,11). Le récit de ses errances en Afrique, rapporté par Tite-Live, est un roman d'aventures aux multiples rebondissements. On y retrouve le héros qui réclame justice, l'adversaire prétentieux et un décor de western : le défilé dans la montagne, le fleuve impétueux, la caverne refuge, les poursuites…



Massinissa vers 238 - 148 av. J.-C., fut le premier roi de Numidie unifiée.

Trois ans plus tard, en 203 av. J.-C., Massinissa se bat aux côtés de l'armée romaine du général Scipion l'Africain contre les Carthaginois à la bataille des Grandes Plaines, dans la vallée de la Medjerda, dans l'actuelle Tunisie. À la tête de ses cavaliers numides, il fait prisonnier le roi Syphax, qui a finalement rallié l'ennemi. Désormais considérée comme une « propriété » de Rome, Sophonisbe, son ex-promise, se donne la mort en s'empoisonnant. Massinissa en personne lui aurait offert la coupe, prétendent certains… Grâce au général Scipion, appuyé par le Sénat, le jeune prince numide reconquiert le royaume des Massyles, augmenté des anciens territoires de Syphax à l'ouest. Mais la bataille décisive contre Carthage se joue à Zama (aujourd'hui Siliana, en Tunisie), en 202 av. J.-C. Face aux légions romaines de Scipion, Hannibal, rappelé d'Italie par les Carthaginois, dispose d'une armée de 50 000 hommes incluant les Africains de Vermina, fils de Syphax et 80 éléphants de guerre. Dans un épisode passé à la postérité, les pachydermes, effrayés par les trompettes et les clairons romains, paniquent et finissent par piétiner leur propre armée. Cette fois, Carthage a bel

AKG-IMAGES / LIBRARY OF CONGRESS, GEOGRAPHY AND MAP DIVISION / SCIENCE PHOTO LIBRARY - AKG-IMAGES / UIG / UNIVERSAL HISTORY ARCHIVE

et bien perdu la guerre contre Rome.
Auréolé de ses qualités d'allié et de guerrier, qui lui valent les faveurs de Rome, Massinissa va consacrer les cinquante prochaines années de son règne à unifier et agrandir son royaume de Numidie. Il développe l'agriculture, à travers un système de grands domaines royaux capables de produire à grande échelle le blé et la vigne. Vaste et fertile, son pays s'affirme alors comme le « grenier à blé » de Rome, de la Grèce et de ses îles. Les cités numides se fortifient, à commencer par Cirta, au cœur de l'actuelle Constantine, qui accueille une importante colonie grecque, mais également Madauros (aujourd'hui M'daourouch), Thubursicu (Khemissa), Thibilis (Selaoua Anouna) ou encore Thagaste (Souk Ahras). La langue administrative du royaume reste le punique, dérivé du phénicien. Les monnaies de bronze que Massinissa fait frapper à son effigie nous fournissent les seuls portraits du roi : un visage anguleux, la barbe en pointe, les cheveux bouclés et la tête ceinte de la couronne de lauriers, à la manière des souverains hellénistiques.

DELENDA EST CARTHAGO

Depuis le traité de paix de Zama, signé en -202 entre les Romains et les Carthaginois, le roi numide n'a cessé de revendiquer les terres de ses ancêtres, qu'il assure avoir été « volées » par les Carthaginois. L'arbitrage romain tranche souvent en sa faveur. Il s'empare peu à peu des anciens territoires carthaginois de l'actuelle Tunisie : d'abord Sicca, près de l'actuel Kef et Théveste, à la frontière algéro-tunisienne, puis la région des Emporia, dans le golfe de Gabès, celle des Grandes Plaines, autour de Sfax et, à l'intérieur des terres, la Thusca, autour de Makhtar. Rome laisse ainsi Massinissa bâtir un royaume colossal, *« depuis la frontière de la Cyrénaïque, au fond de la grande Syrte, jusqu'à la Maurétanie »*. Mais il devient gênant. Pour arracher Carthage à ses convoitises, une idée machiavélique sort de l'esprit du député romain Caton, envoyé sur place en -150 pour servir d'arbitre entre Massinissa et les Carthaginois : « *Delenda est Carthago* », « Carthage doit être détruite ». En -149, le Capitole romain décrète la troisième guerre punique, qui va s'achever par la destruction totale de la cité punique. Le vieux Massinissa, lui, se meurt. Contre toute attente, le souverain confie l'avenir de son royaume à Rome dans son testament. Dans les cinquante années qui suivent, ses fils et surtout son petit-fils Jugurtha le Berbère (160-104 av. J.-C.) vont tenir tête aux légions romaines. Mais à l'orée du Ier siècle av. J.-C., la Numidie devient un État vassal de l'Empire romain.
Lot de consolation ? C'est précisément à cette époque que commence à se construire la légende de Massinissa. *« Entre le Ier siècle av. J.-C. et le Ier siècle apr. J.-C., les auteurs antiques Cicéron, Plutarque, Valère Maxime, Frontin mettent en scène le souverain numide dans des* exempla*, de courts récits à visée morale tirés des événements passés »*, note la spécialiste de l'historiographie grecque et latine Mathilde Cazeaux dans sa thèse sur les figures de Massinissa. Tous louent sa discipline, son endurance, sa loyauté vis à vis de Rome. On découvre ainsi un Massinissa faisant don de céréales aux habitants de l'île sacrée de Délos, frappés par la famine, qui érigent plusieurs statues en son hommage près d'un temple dédié à Apollon ; ou le roi numide restituant au temple de Junon, sur l'île de Malte, d'*« extraordinaires défenses d'éléphant »* que Verrès, ex-gouverneur de Sicile avait emportées comme butin et lui avait offertes. *« Cette représentation positive permet aux Romains de légitimer a posteriori l'alliance avec le royaume de Numidie,* reprend Mathilde Cazeaux. *Mais elle contribue surtout à justifier la destruction de Carthage, motivée par des conflits territoriaux entre Massinissa et la cité punique. »*
Semé d'images fortes, ces récits vont marquer pour longtemps l'imaginaire collectif. Du IVe siècle au Moyen Âge, le souverain africain reste le sujet de nombreuses *exempla* en grec ou en latin, comme celle rédigée au XIIe siècle par Jean de Salisbury, un Anglais contemporain et ami de Thomas Becket. Puis il devient source d'inspiration pour les poètes et les artistes. À la conquête de l'Algérie, en 1830, les Français font de Massinissa l'allié de Rome et de l'Occident, une figure de référence légitimant la conquête coloniale. À l'indépendance, en 1962, les mouvements nationalistes algériens s'emparent à leur tour du personnage pour le sacrer héros national : berbère polythéiste, à rebours des idéaux arabo-islamistes, Massinissa ne fut-il pas le premier habitant de l'Algérie dont le nom a retenti au-delà des mers et par-delà les siècles ? Et qu'importe si les fouilles n'ont jamais retrouvé sa sépulture au mausolée royal du Khroub, dans l'antique Cirta. Pour les Algériens, il demeure le tombeau de Massinissa, celui auquel on attribue la formule « l'Afrique aux Africains ».

Pascale Desclos

À LIRE

Les Berbères, mémoire et identité, Gabriel Camps, 1980, rééd. Actes Sud, 2007.

Numides, Numidie, un article de Mansour Ghaki, Jean-Pierre Laporte et Xavier Dupuis, Encyclopédie Berbère, 2012.

Les actes du colloque international ***Massinissa, au cœur de la consécration du premier État Numide,*** éd. Haut-commissariat à l'Amazighité, 2015.



Réalité historique ou légende forgée par des auteurs antiques ? En 203 av. J.-C, après la défaite de son rival Syphax, Massinissa épouse précipitamment la reine numide Sophonisbe. Mais le général Scipion ordonne qu'elle lui soit livrée. Pour échapper à la captivité, elle se serait empoisonnée le soir même.

FOTOTECA GILARDI / AURIMAGES

LES PREMIERS ROYAUMES BERBÈRES



Mausolée royal de Medracen, temple funéraire des rois berbères numides, sur le territoire de la commune de Boumia, dans la wilaya de Batna, vers la fin du IVe siècle av. J.-C.

PHOTO12 / ALAMY / ROB NAW / AURIMAGES

L'Histoire a longtemps réduit les Berbères à des tribus nomades éparses. Depuis les années 1950, les travaux des archéologues de l'école d'Alger révèlent pourtant l'existence de royaumes berbères contemporains de Carthage dans l'antique Numidie.

« Une poignée de navigateurs orientaux, véritables démiurges, auraient apporté à une masse sauvage d'autochtones, dépourvus de toute culture, une "véritable" civilisation mûrie sur les côtes de l'actuel Liban. » Jusque dans les années 1950, c'est ainsi qu'on envisageait le passé antique de l'Afrique du Nord, forgé par la civilisation punique (de *phoînix*, phénicien en grec) à partir du IXe siècle av. J.-C. dans la colonie de Carthage, autour de l'actuelle Tunis. Une vision colonialiste qui faisait peu de cas des peuples berbères nord-africains, de leur organisation politique et de la langue qu'ils partageaient, dont descendent le tamazight et plusieurs dialectes berbères.

« À l'arrivée des premiers navigateurs phéniciens sur les côtes d'Afrique du Nord, les Berbères n'étaient pas de pauvres hères, encore enfoncés dans la primitivité préhistorique. Depuis des siècles, les échanges avec les péninsules européennes, les îles méditerranéennes ou les régions orientales de l'Afrique avaient introduit les principes d'une civilisation méditerranéenne », s'insurgeait dans les années 1980 l'archéologue français Gabriel Camps, décédé en 2002, qui fut le pionnier de la protohistoire des

Berbères et le fondateur de l'Encyclopédie berbère, réunissant les travaux de scientifiques internationaux. D'après ses recherches, ces peuples n'auraient pas attendu les Carthaginois pour mettre en culture leurs plaines fertiles, devenir de redoutables cavaliers, bâtir des villes et des nécropoles ou développer la métallurgie du fer. Le nom même des « Numides », adopté par les Grecs et les Romains pour désigner les Berbères de l'Algérie et la Tunisie antiques, reposerait d'ailleurs sur une erreur d'interprétation : d'origine africaine, comme le suggèrent les noms de plusieurs tribus protoberbères, les auteurs grecs le transcrivirent par « nomades », ceux qui font paître. Ce qui fit d'eux des nomades, populations errantes sans agriculture, ni villes, ni lois.

MÉMOIRE NUMIDE

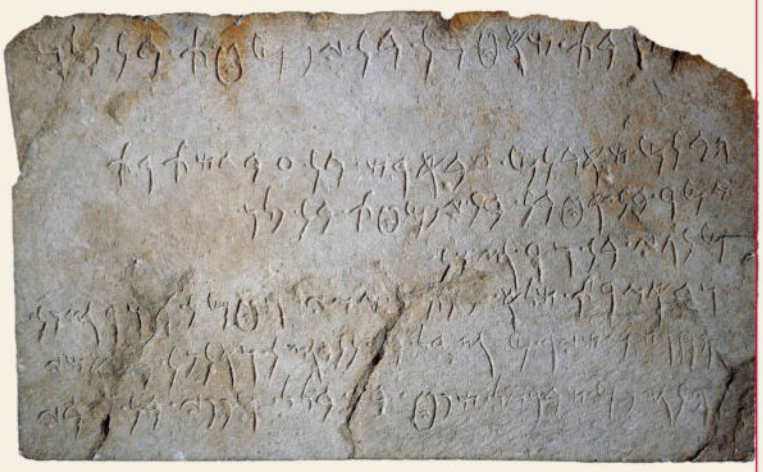
Une approche parfois taxée de berbéro-centriste qui propose des arguments qui font mouche. Les origines légendaires de Carthage elles-mêmes montrent que cette cité n'a pas grandi au milieu de nulle part. *« Dès sa fondation et pendant des siècles, la colonie dut payer un tribut aux autorités locales : un loyer du sol couvert par la légendaire peau de bœuf,* relevait Gabriel Camps. *Mieux, lorsque la reine Elissa (Didon) se sacrifia sur le bûcher, ce fut pour échapper aux exigences du roi des Maxitani, qui pourraient avoir été les habitants du territoire voisin (…). Du IXe au début du IIe siècle av. J.-C., de multiples alliances matrimoniales furent également nouées entre chefs africains et aristocratie carthaginoise. »* Loin d'être apparue ex nihilo avec les Phéniciens, la civilisation punique serait donc plutôt le fruit de la rencontre entre deux entités, orientale/carthaginoise et africaine/numide.

« Bien qu'inconnus des sources gréco-romaines classiques, les anciens rois numides devaient régner sur de larges territoires, renchérit l'historien et épigraphiste français Jean-Pierre Laporte. *L'un d'eux, resté anonyme, se manifeste dès la fin du IVe siècle av. J.-C. avec la construction du Medracen, le plus ancien mausolée royal d'Afrique du Nord. »* Situé à Boumia, dans le massif algérien des Aurès, ce monumental bâtiment circulaire coiffé de gradins de pierre, haut de 19 mètres et large de 59 mètres, présente certes des éléments d'architecture gréco-orientale tels qu'on en retrouve à Carthage, comme les colonnes à chapiteaux doriques ou les plafonds en cèdre. Mais il est bel et bien une *bazina* à degrés, la tombe paléoberbère la plus répandue. *« C'est l'œuvre d'un roi numide puissant, capable de mobiliser une main-d'œuvre abondante autour d'un projet élaboré, profondément libyque, avec des références architecturales méditerranéennes »*, reprend Jean-Pierre Laporte.

Outre les sépultures isolées (*bazina*, dolmens, *tumili*) retrouvées dans les zones rurales de la Numidie antique, l'archéologie dévoile de vastes nécropoles contenant des céramiques, des armes de style protoberbère, avoisinant des cités plus tard romanisées. C'est le cas par exemple de celle retrouvée sous une place d'époque romaine dans les années 1990 et datée du IVe siècle av. J.-C. à Chemtou, près de la frontière algéro-tunisienne. Dès cette époque précoce, des villes comme Béjaïa en Algérie, Bulla Regia ou Makhtar en Tunisie se seraient ainsi formées sur les côtes ou dans les terres de Numidie, indépendamment de Carthage. Sur le site archéologique de Dougga, dans l'actuelle Tunisie, des inscriptions bilingues libyco-berbères et phéniciennes mentionnent une organisation municipale. Le débat persiste, mais ces découvertes militent pour une présence d'institutions numides singulières se distinguant des héritages carthaginois et romain.

« Il faut attendre le début des guerres puniques qui vont opposer Carthage et Rome pendant un siècle, de 264 à 146 av. J.-C., pour que Rome commence à s'intéresser aux affaires africaines, rappelle Jean-Pierre Laporte. Sous la plume des auteurs antiques, se dessinent alors deux grands royaumes numides, dirigés par des *aguellid* (rois en berbère tamazight). Les Massæsyles de Syphax contrôlent la partie nord-ouest de l'Algérie actuelle jusqu'au détroit de Gibraltar. Les Massyles de Gaïa occupent la partie nord-est de l'Algérie et la Tunisie, jusqu'aux limites du territoire carthaginois. Sur la carte, près de 800 km, soit 20 jours à cheval, séparent les vestiges de leurs capitales royales de Siga, à 100 km à l'ouest d'Oran et de Cirta, au cœur de la Constantine historique. Avec le prince Massinissa, fils de Gaïa (201-148 av. J.-C.), la Numidie va véritablement entrer dans l'histoire.

Pascale Desclos



Couverte d'inscriptions bilingues en punique et libyque, cette frise en calcaire datée du IIe siècle et dédiée à un prince numide retrouvée au mausolée d'Atban de Dougga (Tunisie) a fait progresser le déchiffrement de l'écriture libyco-berbère.

TRUSTEE BRITISH MUSEUM

L'ALGÉRIE À L'HEURE



La destruction de Carthage en 146 av. J.-C., lors de la troisième guerre punique, laisse la voie libre à aux Romains pour établir leur province d'Afrique. Mais en Numidie, alors qu'ils avaient trouvé des alliés en la personne du roi berbère Massinissa, puis de son fils Micipsa, l'accession au trône de



Jugurtha (160 av. J.-C.-104 av. J.-C.), petit-fils de Massinissa, marque le début d'un long conflit, qui s'étend entre 111 et 105 av. J.-C. – la « guerre de Jugurtha ». Malgré son habileté militaire, le souverain numide sera finalement trahi par son beau-père, le roi Bocchus de Maurétanie, qui le livre aux Romains, puis exécuté en 104 av. J.-C. Dès lors, plus rien ne s'oppose à l'intégration de la Numidie à l'Empire. Selon l'historien spécialiste de l'Algérie Gilbert Meynier, *« la guerre*

ROMAINE



Après la chute de Carthage, la région est conquise par Rome. Une période d'urbanisation florissante et d'expansion économique s'ouvre alors. Mais cette dynamique d'intégration à l'Empire se heurte à de multiples résistances.

Capture de Jugurtha par Sylla et ses soldats, 104 av. J.-C.
Le roi numide, après avoir défié Rome, est capturé et conduit à Rome pour son exécution.

Jugurtha, roi de Numidie, petit-fils de Massinissa (vers 160 – 104 av. J.-C., exécuté à Rome), effigie monétaire d'époque.

de Jugurtha révèle les tensions profondes entre les élites numides, partagées entre ceux qui acceptaient la domination romaine et ceux qui cherchaient à préserver leur indépendance. Jugurtha lui-même incarne cette ambivalence : il connaissait les tactiques romaines, ayant servi dans leurs armées, mais il refusait de se soumettre à leur autorité. Sa révolte, bien que finalement écrasée, montre que la romanisation ne fut jamais un processus linéaire ou pacifique ». De fait, tout le long de l'Antiquité, les élites numides oscilleront entre la collaboration avec Rome et la défense de leur autonomie.

À l'ouest de la Numidie s'étend le royaume de Maurétanie, gouverné par la dynastie des Juba. C'est avec l'appui de Juba II (48 av. J.-C.-23 apr. J.-C.) que les Romains commencent à s'implanter dans la région et intègrent peu à peu l'agriculture de l'Afrique du Nord à des flux économiques au profit de leur Empire. *« Tout au long de son règne, le roi demeure un allié fidèle de Rome, obtenant même le*

ARTOKOLORO / QUINT LOX / AURIMAGES - AKG-IMAGES

privilège de la frappe de pièces d'or, monopole de la capitale de l'Empire », souligne Michel Pierre. Mais son fils Ptolémée de Maurétanie, qui lui succède à sa mort, n'aura pas droit à un sort aussi favorable. Son aide militaire lui avait pourtant valu de recevoir le titre de *« roi, ami et allié du peuple romain »* assorti d'un bâton d'ivoire et la toge picta, violette avec des broderies dorées, réservée aux consuls. Mais cela n'empêchera pas l'empereur Caligula d'ordonner son exécution en 40 apr. J.-C.… Rome décide alors d'annexer la Maurétanie et de la diviser en deux provinces : la Maurétanie Césarienne, avec pour capitale Césarée (Cherchell), et la Maurétanie Tingitane, centrée sur Tingis (Tanger). Cette annexion complète l'intégration de l'Afrique du Nord à l'Empire romain, de la côte méditerranéenne jusqu'aux confins du Sahara. *« L'annexion de la Maurétanie par Rome ne fut pas un simple acte administratif*, note toutefois Gilbert Meynier. *Elle s'accompagna de résistances locales, notamment de la part des tribus berbères qui refusaient de se soumettre à l'autorité romaine. Les révoltes sporadiques qui éclatèrent dans les décennies suivantes montrent que la romanisation était loin d'être acceptée par tous. Les populations rurales, en particulier, conservaient leurs structures tribales et leurs traditions, résistant à l'imposition du modèle romain. »*

ROMANISATION

Pour consolider sa domination dans la région, l'Empire entreprend de promouvoir l'urbanisation « à la romaine ». Les villes créées à cette époque sont d'une incroyable diversité. Timgad, fondée en 100 apr. J.-C. sous le règne de Trajan, est conçue comme une colonie pour les vétérans de la légion. Située sur le versant nord des Aurès, la ville est bâtie ex nihilo selon un plan orthogonal, avec un *cardo* (axe nord-sud) et un *decumanus* (axe est-ouest) se croisant au centre, formant un quadrillage typique de l'urbanisme romain. Ses vestiges exceptionnellement conservés lui ont valu le surnom de « Pompéi de l'Afrique du Nord ». À quelque 150 km de là, Djemila (« la belle »), connue à l'époque romaine sous le nom de Cuicul, a pour sa part été fondée au début du IIe siècle apr. J.-C. Située dans une région montagneuse, elle s'étend magnifiquement entre deux oueds et s'adapte au relief en adoptant un plan moins régulier que Timgad. Toutes ces villes comportent des bâtiments civils, religieux et de plaisirs caractéristiques de la

POUR CONSOLIDER SA DOMINATION, L'EMPIRE ENTREPREND DE PROMOUVOIR L'URBANISATION « À LA ROMAINE »



MUSÉE ARCHÉOLOGIQUE DJEMILA ALGERIE / AURIMAGES

Mosaïque de la toilette de Vénus, au musée archéologique de Djemila en Algérie.

civilisation romaine : le forum est bordé de la curie, du temple capitolin et de la basilique judiciaire, selon les règles urbanistiques d'alors. S'y ajoutent souvent un théâtre, où se produisent des mimes et des ballets, un amphithéâtre, un odéon et des thermes. Les cités les plus riches et les plus peuplées s'offrent en sus un cirque ou un hippodrome. Autant d'équipements qui permettent l'épanouissement d'une riche vie culturelle et artistique. Attirées par ces plaisirs, les élites locales adoptent rapidement le mode de vie romain, tout en conservant certaines traditions berbères. Dans les grandes cités comme Cirta, Timgad ou Cuicul, les notables berbères accèdent même à la citoyenneté romaine, participent aux conseils municipaux et financent la construction d'édifices publics. Des inscriptions en latin retrouvées à Timgad témoignent de l'intégration croissante des Numides dans l'administration impériale, à l'instar de Lucius Apuleius (II[e] siècle apr. J.-C.), né en Numidie et auteur des *Métamorphoses*, roman satirique en latin. L'intégration politique passe aussi par le recrutement de soldats berbères dans l'armée romaine. Certains atteignent des postes prestigieux, comme Lucius Quietus, général d'origine maure qui joue un rôle crucial sous l'empereur Trajan lors des campagnes en Dacie (101-106 apr. J.-C.). La pensée des intellectuels locaux se nourrit de la littérature et de l'art gréco-romains ; plusieurs écoles philosophiques, de droit et de recherche métaphysique se développent. Toutefois, si les élites urbaines parlent le latin, le punique reste très répandu en Numidie, notamment dans les campagnes. À la fin du IV[e] siècle, la *lingua punica* est ainsi mentionnée par saint Augustin dans ses lettres et sermons, signe qu'elle ne faiblit pas après des siècles de présence romaine. Car *« la romanisation des élites locales était un phénomène de surface*, insiste Gilbert Meynier. *Si les notables adoptaient les coutumes romaines, les masses rurales restaient largement fidèles à leurs traditions. Cette dualité entre une élite romanisée et une population rurale conservant ses coutumes est un thème central de l'histoire de l'Afrique romaine »*.



Jugurtha dans la prison de Tullianum, à Rome, en 104 av. J.-C. (huile sur toile d'Augusto Muller, v. 1842).

La ruralité est pourtant essentielle aux yeux de l'Empire, car la région constitue pour lui un immense grenier à blé. *« La trilogie méditerranéenne – le blé, l'olivier et la vigne –, qui assure la base de l'alimentation à Rome, trouve en Afrique du Nord une terre favorable. Une terre mythique de richesse agricole que Salluste qualifie d'*ager frugum fertilis, *terre riche en productions »*, raconte Michel Pierre. Les plaines fertiles de Numidie et de Maurétanie pro-



Ruines romaines de Timgad en Algérie. Fondée sous le nom de Thamugas par l'empereur Trajan, cette colonie romaine d'Afrique du Nord remonte au début du II[e] siècle.

AURIMAGES - MEMENTO IMAGES / AURIMAGES



Des femmes chouïa à une fontaine romaine en activité à Timgad. Fondée en 100 apr. J.-C. par l'empereur Trajan comme bastion contre les Berbères, la ville, ici photographiée en 1910, suit le plan classique romain et est remarquablement préservée.



Stèles de la Ghorfa (région de Dougga), site de l'antique Macota, IIe siècle av. J.-C. – Ier siècle apr. J.-C. Influences berbères, puniques (Tanit) et gréco-romaines (Dionysos, Aphrodite, Zeus, Hermès).

duisaient en effet d'énormes quantités de céréales, d'huile d'olive et de vin, exportées vers Rome et d'autres provinces. Le blé africain, en particulier, est indispensable pour nourrir la population de la capitale impériale et l'armée romaine. Ces denrées sont produites en abondance dans de vastes domaines agricoles appelés *latifundia*. *« Ils produisaient du blé, de l'huile d'olive et du vin pour l'exportation, mais ils reposaient sur une main-d'œuvre locale souvent exploitée,* explique Gilbert Meynier. *Les paysans berbères, réduits au statut de colons ou de métayers, travaillaient dans des conditions difficiles, ce qui a contribué à des tensions sociales persistantes. »* D'autres marchandises alimentent le commerce florissant de cette partie de l'Empire : ivoire, animaux sauvages pour les jeux du cirque, marbre d'Hippone – blanc à veine bleutée –, céramique de luxe, bois de charpente ou de chauffage utile notamment pour les thermes… *« Le document lapidaire connu sous le nom de tarif de Zaraï illustre ces échanges économiques et se présente comme une liste de produits avec mention d'une tarification liée à un péage, un octroi, une douane,* détaille Michel Pierre. *À l'entrée des hautes plaines du Constantinois, au carrefour de plusieurs routes romaines et en lien avec les oasis du sud, le site est idéal pour y installer un point de contrôle au tout début du IIIe siècle. Chacun des produits est soumis à une taxe, au demeurant assez faible, sur le garum [un condiment à base de poisson prisé à Rome], les dattes et les figues, les étoffes, les peaux et éponges, les esclaves. Sur 38 articles, 20 sont en rapport avec l'élevage : chevaux, bovins, mules et mulets, ânes, ovins et caprins et surtout le porc qui semble avoir joué un grand rôle chez les éleveurs des confins sahéliens. »*

GRANDS TRAVAUX

L'intégration de l'Afrique du Nord à l'Empire romain s'accompagne d'un développement sans précédent des infrastructures routières. Un vaste réseau de routes permet de relier les villes et d'acheminer les marchandises vers les grands ports méditerranéens. Celle reliant Cirta (Constantine) à Carthage, via Hippone (Annaba), devient un axe commercial crucial, facilitant l'exportation des produits agricoles et manufacturés. À l'intérieur des terres, la construction de routes pavées et de ponts permet la circulation rapide des légions et des administrateurs impériaux. La Via Numidia, reliant Timgad à Djemila et poursuivant jusqu'à Lambèse, au pied des Aurès – une base pour les légions romaines –, assure le contrôle militaire et l'intégration des territoires conquis. Peu à peu, la zone de peuplement s'étend vers le sud. Pour mieux la surveiller, la IIIe légion « Augusta » s'installe à Lambèse à partir des années 80. Mais les insurrections ne cessent de renaître ; sans compter les incursions de nomades venus du sud qui menacent elles aussi la *pax romana*. *« Pour y faire face et surtout les prévenir, les Romains conçoivent un limes, une forme de frontière fortifiée à base de fossés, de postes de garde, de camps militaires échelonnés, de patrouilles et de système de communication facilité par le tracé de pistes et de routes, le* Fossatum Africæ », décrit Michel Pierre. Ces travaux de sécurisation s'accompagnent d'une colonisation agricole, avec travaux hydrauliques et une mise en valeur de terres arides. En effet, entre des étés secs et des précipitations parfois violentes en automne et au printemps, la gestion de l'eau est un vrai casse-tête.

MEMENTO IMAGES / AURIMAGES - COLLECTION DAGLI ORTI / BARDO MUSEUM TUNIS / GIANNI DAGLI ORTI / AURIMAGES

Celle-ci est stockée dans des citernes, retenue par des barrages d'irrigation, captée à partir de sources, transportée par des aqueducs ou des conduites souterraines. Pour éviter les inondations lors des pluies diluviennes, des fossés de captage et des infrastructures de drainage sont créés.

Grâce à ces aménagements, *« l'essor démographique des campagnes et des villes sous l'Empire romain, prouvé par les découvertes archéologiques, est réel, et il n'est pas déraisonnable de penser que la population de l'Afrique romaine sur l'ensemble du Maghreb ait pu atteindre près de 8 millions d'habitants »*, estime Michel Pierre. Mais malgré tout, la domination romaine se heurte régulièrement à des mouvements d'opposition, comme l'illustre la révolte menée par Tacfarinas au Ier siècle apr. J.-C. Cet ancien auxiliaire de l'armée romaine organise une insurrection des tribus berbères contre l'occupant. L'historien Tacite le décrit comme *« un Numide, déserteur des armées romaines où il avait servi comme auxiliaire. Il réunit d'abord, pour le vol et le butin, des bandes vagabondes, accoutumées au brigandage »*. Pendant plus de dix ans, il mène une guérilla, harcelant les garnisons romaines et attaquant les villages romanisés. Malgré plusieurs victoires, Tacfarinas est finalement vaincu et tué en 24 apr. J.-C., ce qui met fin à sa rébellion. D'autres soulèvements éclatent au IIIe siècle, notamment la révolte de Firmus contre l'empereur Valentinien Ier, vers 370 apr. J.-C. À cette époque, l'Empire romain, affaibli par les crises internes et les invasions barbares en Europe, peine à maintenir son contrôle sur l'Afrique du Nord. Finalement, en 430 apr. J.-C., les Vandales, menés par Genséric, traversent le détroit de Gibraltar et s'emparent rapidement des provinces africaines. En 435, Rome est contrainte de reconnaître le royaume vandale, mettant ainsi fin à près de quatre siècles de domination sur l'Algérie. *« Les révoltes comme celle de Tacfarinas révèlent une résistance persistante à la domination romaine. Ces soulèvements, bien que souvent écrasés, montrent que les populations locales n'ont jamais totalement accepté la romanisation. Les structures tribales et les traditions berbères ont survécu, malgré les efforts de Rome pour imposer son modèle »*, souligne Gilbert Meynier. Aujourd'hui, nombre de vestiges antiques – forums, théâtres, thermes et mosaïques – racontent cette histoire complexe, où se mêlent influences romaines et traditions berbères. Les ruines de Timgad, Djemila et Tipasa, en particulier, témoignent du raffinement architectural et urbanistique de Rome. L'héritage linguistique et culturel est également notable : certains mots d'origine latine subsistent dans les dialectes berbères, tandis que l'empreinte de la civilisation romaine se retrouve dans les traditions agricoles et les pratiques juridiques qui ont perduré au fil des siècles.

Cécile Gérardin

À LIRE

L'Algérie des origines, Gilbert Meynier, La Découverte, 2007.

Histoire de l'Algérie. Des origines à nos jours, Michel Pierre, Tallandier, 2023.



Camées en sardonyx représentant deux membres de la famille impériale romaine sous les traits de Jupiter Ammon et de Junon ou Isis, vers 37-50 apr. J.-C. La femme évoque les princesses des dynasties de Caligula (37-41) ou de Claude (41-54).

WORLD HISTORY ARCHIVE / AURIMAGES

Un complexe métissage religieux

L'Algérie romaine se situe au carrefour de multiples croyances et pratiques religieuses. Tous les ingrédients sont donc réunis pour voir émerger une religiosité syncrétique mêlant traditions locales, romaines et orientales. Avant l'arrivée des Romains, les populations berbères pratiquaient des cultes animistes et polythéistes, centrés sur des divinités liées à la nature, comme Ammon, dieu bélier, ou Tanit, déesse de la fertilité d'origine punique. Ces divinités étaient souvent associées à des lieux sacrés, tels que des sources, des montagnes ou des grottes. Comme le note Gilbert Meynier, *« les Berbères avaient une religiosité profondément ancrée dans leur environnement naturel, avec des rites et des sanctuaires locaux qui résistèrent longtemps à l'influence romaine »*. Avec la conquête par l'Empire, les divinités du panthéon romain, comme Jupiter, Junon et Minerve, furent introduites en Afrique du Nord. Les villes romaines, telles que Timgad et Djemila, abritaient des temples dédiés à ces dieux, souvent associés à des cultes locaux. Par exemple, Jupiter fut parfois assimilé à Baal Hammon, une divinité punico-berbère. Le culte impérial, qui honorait l'empereur comme un dieu, a également joué un rôle central dans la romanisation. Gilbert Meynier souligne toutefois que *« c'était un outil de légitimation du pouvoir romain, mais il fut souvent adopté de manière superficielle par les élites locales, tandis que les masses rurales restaient fidèles à leurs traditions »*. À partir du IIe siècle apr. J.-C., des cultes orientaux, comme ceux de Mithra, Isis ou Cybèle, gagnent en popularité, notamment dans les villes. Puis le christianisme, introduit au IIIe siècle, se développe rapidement, malgré les persécutions.



Le baptême de saint Augustin adulte, agenouillé sur le sol en marbre rose et vert d'une église, par saint Ambroise. Sa mère, sainte Monica, assiste à la scène à droite (lettrine L de l'enluminure d'un livre de chœur, vers 1430).

HERITAGE IMAGES / HERITAGE ART / AURIMAGES

SAINT AUGUSTIN, VITRINE DE L'INFLUENTE ÉGLISE D'AFRIQUE

Penseur chrétien parmi les plus influents, saint Augustin (354-430) est né et a vécu en Afrique romaine. Sa vie et ses écrits soulignent le dynamisme chrétien de la province, où la nouvelle religion reste surtout associée aux populations urbaines et romanisées.

Fin août 430, en Afrique proconsulaire, à Hippone – actuelle Annaba, ville côtière du Constantinois. Sous l'écrasant soleil africain, les Vandales assiègent la ville depuis déjà deux mois en espérant la reddition de Boniface, le comte réfugié dans la ville épiscopale. Malgré la panique générale causée par ces barbares venus de Germanie, il en est un dans les murs de la cité qui ne se soucie plus de ces querelles terrestres : c'est le vieil évêque de la ville, Aurelius Augustinus. Mourant, il a décidé de passer ses derniers jours à lire les Psaumes de David et à se recueillir dans son austère cellule. C'est dans ce dépouillement volontaire que le futur saint Augustin rend l'âme le 28 août, à 75 ans. Laissant derrière lui une œuvre monumentale, ce Romano-Africain natif de Thagaste (actuelle Souk Ahras) a rédigé ses ouvrages les plus fameux à Hippone, dont il dirige le diocèse de 395 à sa mort. *Les Confessions*, *De la Trinité* ou encore *La Cité de Dieu* ont joué un rôle majeur dans l'élaboration de la théologie chrétienne occidentale. Entre autres, on doit à l'évêque d'Hippone la notion de péché originel, une réflexion poussée sur les liens entre foi et raison, les prémices du monachisme occidental ou encore une mise en avant de la notion de grâce divine.

S'il est le plus influent des Pères de l'Église africains, Augustin est loin d'être le seul. Tertullien (v. 160 - v. 220), Minucius Felix (mort v. 250), Cyprien (200-258), Victorinus (290-364)… *« Beaucoup de Pères de l'Église sont africains, car l'Afrique est une des premières régions très christianisées dans l'Occident romain »*, explique Aurélien Ros, doctorant travaillant sur l'Afrique vandale à l'École pratique des hautes études (EPHE). *« Le christianisme nord-africain est très lié à la cité, et l'Afrique est l'une des provinces les plus urbanisées »*, précise Mohamed Arbi Nsiri, historien à l'université Paris-Nanterre et spécialiste de l'Antiquité tardive en Afrique du Nord. *« C'est [en Afrique romanisée], et non pas à Rome, que les lettres chrétiennes ont trouvé leurs premiers représentants, avec ces grands classiques de la latinité que sont Tertullien, Cyprien et Augustin »*, affirme même l'historien François Decret dans *Le christianisme en Afrique du Nord ancienne* (Le Seuil, 1996).

SCHISME ET UNITÉ

À l'époque d'Augustin, le christianisme africain, de langue latine, dispose ainsi de profondes racines pluriséculaires. Les premières traces du monothéisme y remontent aux actes des martyrs scillitains. Il s'agit de la condamnation en 180 de douze chrétiens de Scillium (centre ouest de la Tunisie d'aujourd'hui), jugés puis décapités à Carthage pour avoir refusé de renier leur foi. Le christianisme se répand dès le IIe siècle en Proconsulaire (qui comprend les actuels Tunisie du Nord et est algérien), et un peu plus tardivement à l'ouest. Dans le reste de la future Algérie, en Numidie et en Maurétanie Césarienne, les premières traces de chrétiens datent du IIIe siècle. Peu après son apparition dans les sources, la religion est





À gauche, représentation murale intitulée *Saint Augustin, De Civitate Dei*, datée du XIe siècle. À droite, enluminure du XIVe siècle représentant le Paradis et l'Enfer (extrait de *Traduction et Exposition de la Cité de Dieu de Saint Augustin* par Raoul de Praelles, 1371–75).

déjà très dynamique : *« Dès la fin du IIIe siècle, le territoire africain est quadrillé d'évêchés dont les représentants, déjà nombreux, se réunissent en conciles »*, observe Stéphanie Guédon, professeure d'histoire à Nantes Université et spécialiste de l'Afrique du Nord romaine. Pour autant, les chrétiens sont loin d'être majoritaires, même si leur proportion reste difficile à évaluer. La religion prend surtout dans les cités et colonies romaines en Proconsulaire et en Numidie, tandis que la Maurétanie reste loin derrière en nombre d'évêques et en dynamisme intellectuel. Alors que progresse le catholicisme, Rome ne sait sur quel pied danser. Dans l'Afrique des IIIe et IVe siècles, comme dans tout l'Empire, les chrétiens subissent une alternance de tolérance et de persécutions, reflet de l'inconstance romaine sur la conduite à suivre face à une foi monothéiste évangéliste. Comme les croyants refusent de se soumettre au culte impérial, leur religion est illicite. Pour autant, les persécutions ciblées sont peu fréquentes. L'Afrique en subit deux majeures, la persécution de l'empereur Trajan Dèce (249-250), puis celle de Dioclétien (303-305). Sous Trajan Dèce, un édit impose à chaque citoyen romain de déclamer sa foi à l'empereur devant une commission de magistrats. Nombre de chrétiens africains acceptent de se soumettre sous la menace, les récalcitrants risquant la prison voire la torture. Mais – ô miracle ? – Trajan Dèce meurt avec sa persécution dès 251. La communauté chrétienne reste toutefois divisée quelques années sur le sort de ceux qui ont renoncé sous la menace. Le théologien Novat soutient qu'il ne faut pas les réintégrer dans la chrétienté, en opposition à Cyprien, alors évêque de Carthage. Les « Novatiens » décident alors de faire bande à part du catholicisme. Ce court schisme « puriste » préfigure le donatisme, autrement plus vivace. Ce deuxième schisme catholique naît en Afrique en 307 d'une question similaire : faut-il rebaptiser les catholiques qui ont abjuré leur foi sous la persécution de Dioclétien ? Pour Donat (v. 273 - v. 355), évêque de *Casae Nigrae* en Numidie (actuelle Négrine, en Algérie), la réponse est oui. Surfant sur une situation politique troublée et des dissensions cléricales, Donat s'oppose à l'élection du nouvel évêque catholique de Carthage en 307, et revendique le titre. Influent, il est largement suivi en Numidie. C'est l'origine d'une profonde division entre catholiques et donatistes, qui structure encore le christianisme africain cent ans plus tard à l'époque augustinienne.

Le fondateur de la pensée chrétienne occidentale consacre ainsi nombre de ses écrits à expliquer les dissensions entre catholiques et donatistes, et à opposer des contre-arguments à ces derniers. Face à ce schisme indéboulonnable, Augustin finit par en appeler au pouvoir temporel dans une missive envoyée en 408 à Vincent, évêque donatiste de Cartennae (actuelle Ténès) : *« Mon premier sentiment était de ne contraindre personne à l'unité du christianisme, mais d'agir par la parole, de combattre par la discussion, de vaincre par la raison […] Des exemples de démonstration ont triomphé de cette pre-*

WORLD HISTORY ARCHIVE / AURIMAGES - AKG-IMAGES / COLLECTION MAGNARD



Pillage et sac de Rome par les Vandales en 455 après J.-C. (gravure de 1872).

mière opinion. Ma propre ville, qui appartenait tout entière au parti de Donat, s'est convertie à l'unité catholique par la crainte des lois impériales. »

RIVALITÉS ÉPISCOPALES

Derrière cette discorde intrachrétienne transparaît la solidité du christianisme local, renforcé par le revirement de l'Empire. Tout au long du IVe siècle, Rome donne de plus en plus de crédit au christianisme. En 381, l'Empire fait du catholicisme le seul christianisme autorisé, puis cesse de financer les cultes païens en 382, avant de les interdire par une série de lois entre 391 et 395. Résultat : donatistes et catholiques ont tellement progressé que chaque camp dispose au début du Ve siècle d'un clergé pléthorique. Pendant un temps, Hippone a même deux évêques : Augustin le catholique, et Proculéien le donatiste – avec lequel saint Augustin essaie sans relâche de débattre. Pour autant, la religion du Christ ne sera jamais hégémonique, notamment dans l'arrière-pays.

De fait, la province africaine compte toujours une proportion significative, voire une majorité de païens, et ce à tous les niveaux de la société. Sur une population globale de six millions de personnes au début du Ve siècle, *« les Églises chrétiennes, catholique et donatiste, ne devaient guère en réunir que le tiers »*, estime François Decret dans son ouvrage. *« À l'époque d'Augustin, certaines zones rurales apparaissent davantage comme des régions à convertir que comme des foyers bien établis du christianisme »*, souligne Stéphanie Guédon. Augustin exprime à plusieurs reprises dans sa correspondance sa difficulté à trouver un homme d'Église apte à prêcher la bonne parole en néo-punique. *« Il me fallait quelqu'un de convenable pour ce pays et qui de plus sût la langue punique »*, précise-t-il ainsi dans sa correspondance au sujet du diocèse qu'il crée à Fussala, bourgade située à environ 60 km d'Hippone. C'est le signe concomitant de la vivacité de la culture libyco-punique, et d'un clergé qui tend à être de culture exclusivement romaine – à commencer par saint Augustin lui-même.

Il n'empêche : le nombre d'évêques africains donne le tournis. En 411, pas moins de 214 évêques donatistes et 222 évêques catholiques africains se réunissent pour débattre lors de la Conférence de Carthage. Preuve de la structuration impressionnante des deux Églises, chaque clergé revendique donc environ autant d'évêques que toute la province d'Italie ! Cela s'explique aussi par une particularité qui dépasse la religion : *« Aux IVe et Ve siècles, l'évêque s'impose de plus en plus comme une figure importante de la vie politique des cités nord-africaines »*, explique Aurélien Ros. Organisée sur l'ordre de l'empereur romain Honorius pour mettre un terme à la question donatiste, la conférence de Carthage se conclut par la condamnation du donatisme comme hérésie. C'est le début de la fin pour le camp donatiste, dont les évêques rentrent progressivement dans le giron catholique.

Vingt ans plus tard, c'est un clergé catholique nombreux et uni qui fait face à l'invasion des Vandales. Ce peuple homéen (une forme de christianisme non catholique), qui compte près de 80 000 personnes, règne depuis Carthage sur une portion limitée de l'Afrique romaine de 439 à 533. Malgré quelques persécutions marquantes des « barbares » contre le haut clergé de Proconsulaire pour le mettre au pas, la nouvelle dénomination chrétienne échoue à prendre pied en Afrique du Nord. Le christianisme romain résiste et continue même à s'étendre pendant cette période, comme en témoigne le décompte en 484 de 453 évêques catholiques africains. Parmi eux, 54 viennent de Proconsulaire (un effondrement par rapport à 411, lié aux persécutions), 123 viennent de Numidie (nombre stable par rapport à 411), et 164 viennent de Maurétanie Césarienne et Sitifienne (en progression par rapport à 411). À la suite de près de cent ans de domination vandale, l'Empire romain d'Orient reprend possession de l'Afrique romaine en 533, et réinstaure le clergé dans ses prérogatives. Si l'Église catholique reste solide, sa période byzantine est moins connue. Quoi qu'il en soit, c'est une terre profondément christianisée – mais de manière très inégale – que rencontrent les guerriers de l'islam en 647.

François Mallordy

À LIRE

Le christianisme en Afrique du Nord ancienne, François Décret, Éditions du Seuil, 1996.

HERITAGE IMAGES / AURIMAGES

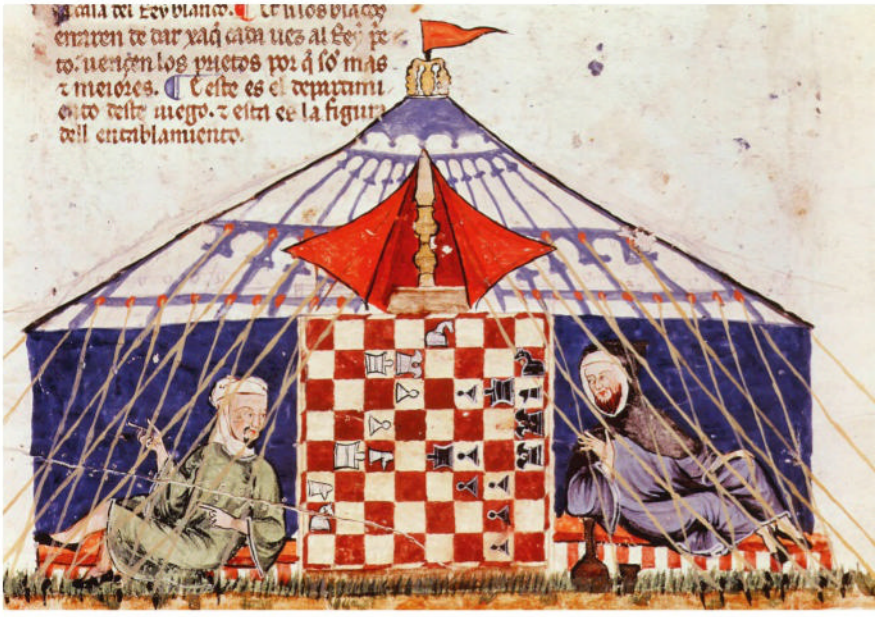
MAGHREB : LA DIFFICILE CONQUÊTE ARABE

Au VIIe siècle, les cavaliers arabes lancent la conquête du Maghreb, mais butent sur une farouche résistance berbère. De Kusayla à la Kahina, les tribus luttent contre les califes omeyyades avant de fonder leurs propres dynasties musulmanes.

Au début du VIIe siècle, l'ouest de la péninsule arabique voit émerger une nouvelle religion monothéiste : l'islam. À la mort de son fondateur Mahomet, les musulmans dominent les villes de Médine et de la Mecque. Les quatre califes qui prennent sa succession en 632, les « bien guidés », se lancent alors, depuis le Hedjaz, dans une politique de conquête « suivant la voie de Dieu » : elle donnera lieu, moins d'un siècle plus tard, à la création d'un puissant empire. Depuis l'Arabie, les cavaliers quittent leurs terres pour celles du Croissant fertile, et s'emparent en une poignée d'années de la Syrie et de la Mésopotamie, avant de continuer leur chemin vers l'Afrique du Nord.

« Le couchant », c'est ainsi que les géographes arabes baptisent la région. Mais on raconte aussi que l'appellation Maghreb serait dérivée d'un mot forgé par les conquérants, dérivé de la racine *gharaba* « aller vers l'étranger, l'inconnu ». Terre lointaine, elle est de cocagne pour les musulmans. Si leur volonté de diffuser l'islam les y conduit – *« leur guerre de conquête est constitutive du message de Dieu, et ils ont une volonté de domination universelle »*, assure l'historien Dominique Valérian – la région les attire aussi pour ses richesses, que le géographe al-Muqaddasi décrira au Xe siècle : *« Les villes disparaissent sous les oliviers, tandis que le sol est entièrement couvert de figuiers et de vignes ; des rivières sillonnent la campagne, le fond des vallées est peuplé d'arbres. »* Réputée pour ses exportations de blé et d'huile d'olive, *« elle est convoitée par les califes qui y voient l'occasion de taxer les populations et de transférer ces denrées convoitées vers les centres de l'empire, Damas, puis Bagdad »*, précise l'historien. C'est aussi une région-clé, de par les liens qu'elle entretient avec l'Afrique de l'Ouest, d'où proviennent l'or – *« qui transite via des caravanes qui traversent le Sahara et sera utilisé pour la frappe monétaire en étant acheminé vers l'Orient »*, ajoute l'historien – et les esclaves, *« des sources disent que les conquérants sont à la recherche d'hommes »*. Autant de raisons pour les califes d'imposer là leur pouvoir.

Les débuts de leur conquête sont couronnés de



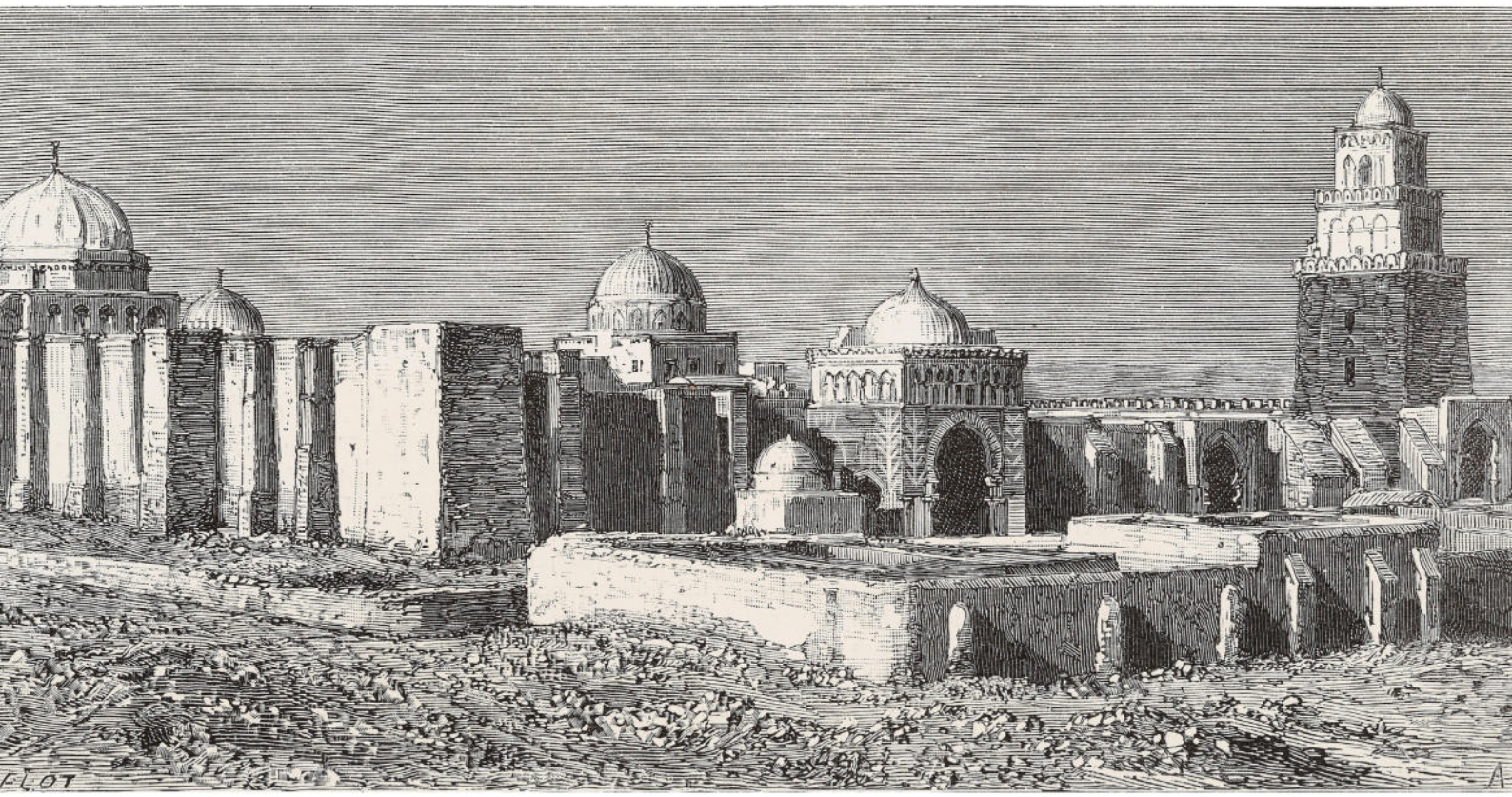
Partie d'échecs sous une tente entre deux Arabes (*Livre des Jeux* d'Alphonse le Sage, folio 62v, manuscrit de 1282).

REAL BIBLIOTECA DE LO ESCORIAL / AURIMAGES



Le minaret de la mosquée Sidi El-Halaoui, près de Tlemcen, en Algérie.

CC-BY-4.0 FRÉDÉRIC GADMER / MUSÉE ALBERT KAHN



Grande Mosquée de Kairouan, en Tunisie, dédiée à Uqba Ibn Nafi (aussi transcrit Oqba Ibn Nafi), général arabe du VIIe siècle, fondateur de Kairouan en 670 et acteur majeur de la conquête musulmane du Maghreb (*L'Illustration, Journal Universel*, n° 2014, vol. LXXVIII, 1er octobre 1881).

AKG-IMAGES / DE AGOSTINI / BIBLIOTECA AMBROSIANA

succès : ils bénéficient des dissensions politiques et religieuses qui marquent la région, à la veille des premiers raids. Les Arabes portent d'abord un coup fatal à l'Empire byzantin et aux Sassanides, qui bien que régnant sur un vaste territoire, sont très affaiblis au VIIe siècle – *« l'Empire perse disparaîtra en vingt ans et la résistance byzantine s'effondre »*, souligne l'historien Mehdi Ghouirgate. Leur conquête du Maghreb aura, en revanche, lieu en plusieurs vagues, racontent les chroniqueurs arabes. Les califes établissent des pouvoirs musulmans le long de la route des conquêtes, jusqu'à Fès. Des premiers raids sont menés en Ifriqiya (l'actuelle Tunisie) contre les troupes byzantines de Carthage, défaites lors de la bataille de Sufetula, en 647. En 670, le célèbre gouverneur Uqba Ibn Nafi, nommé par le premier calife omeyyade, bâtit Kairouan – « le campement », en arabe. La ville est destinée à devenir une base pour gagner l'Occident : les sources disent qu'il aurait été un puissant conquérant à la tête d'une armée de 10 000 hommes et aurait soumis le Maghreb central jusqu'à Tanger. *« Une tradition raconte même que Uqba Ibn Nafi aurait conduit son cheval dans les flots de l'Atlantique, pour montrer qu'il ne pouvait aller plus loin »*, rapportent Patrice Cressier et Philippe Sénac dans leur ouvrage *Histoire du Maghreb médiéval*.

Mais la conquête n'a pas été aussi aisée que le laissent croire les récits du périple d'Uqba : *« Plus on s'éloigne de la péninsule arabique, moins il y a de guerriers disponibles »*, fait d'abord remarquer le médiéviste Mehdi Ghouirgate. Terre de contraste entre plaines au nord et paysages de montagnes et déserts au sud, elle est difficile et contraignante. D'autre part, celle-ci est principalement peuplée par les Berbères – *« un terme forgé par les Arabes pour désigner les populations autochtones qu'ils rencontrent »*, évoque Dominique Valérian – qui, pourtant moins structurés que les musulmans, résistent aux conquérants. Organisés en tribus, elles-mêmes divisées en clans – les auteurs arabes tenteront d'en dresser des listes, souvent partielles et contradictoires –, ils ont par le passé résisté à l'Empire romain et byzantin, obtenu leur indépendance au IIIe siècle et s'opposent à une nouvelle tentative de domination : *« Le Maghreb se différencie du Proche et du Moyen-Orient dans la mesure où on n'y retrouve pas de peuples soumis à un Empire, sinon dans la partie la plus orientale »*, rappelle Mehdi Ghouirgate.

RÉSISTANCE BERBÈRE

Ainsi, Uqba Ibn Nafi mourra dans une embuscade à Tahuda, près de Biskra (dans l'actuelle Algérie), à la suite d'une révolte berbère, commandée par le chef Kusayla, héros de l'opposition qui *« avait d'abord combattu les Arabes avant de se convertir à l'Islam. Mais humilié, Kusayla décida de se dresser contre Uqba Ibn Nafi et prit la tête d'un mouvement*

UNE BRUMEUSE PÉRIODE BYZANTINE

De la prise de Carthage par les Vandales en 533 à sa chute en 698, l'Afrique du Nord connaît un siècle et demi de domination byzantine. Mal connue, cette période se caractérise par un pouvoir central faible et dess conflits récurrents entre Constantinople et les chefs maures.



L'empereur Justinien et sa cour, avec l'évêque Maximien, offrant la patène. À droite de l'empereur, figure sans doute le général Bélisaire (mosaïque de l'abside, art byzantin du VIe siècle).

L'Afrique byzantine ne signe aucunement le retour à la *Pax romana* d'avant la domination vandale. Au contraire, les divisions ne font qu'empirer dès la prise de Carthage, en 533. L'année suivante, une grande révolte maure éclate dans les anciennes frontières de l'Afrique vandale. Il semblerait que les nouvelles lois impériales soient en cause, puisqu'elles appellent au rétablissement des anciennes frontières de provinces et à l'expulsion des Maures. Un véritable affront pour les « rois » indigènes, dont la légitimité reposait, à l'instar des chefs barbares en Europe, sur la reconnaissance romaine.

Depuis la domination vandale, les Maurétanies et une part importante de la Numidie formaient des royaumes maures romanisés et autonomes aux frontières floues. Si les historiens manquent d'un point de vue africain sur l'imbroglio de 534, il ressort des écrits byzantins que les chefs insurgés reprochent à Constantinople sa duplicité : « *Bélisaire* [général byzantin en chef en Afrique, *NDLR*] *nous a trompés avec de grandes promesses, et par ce moyen nous a persuadés de devenir sujets de l'empereur Justinien* », affirment-ils.

La situation n'ira pas en s'arrangeant. En 544-548, une vaste coalition rebelle manque de renverser le pouvoir byzantin. Elle est menée par Antalas, chef de Byzacène (centre de la Tunisie actuelle) qui se fait nommer prince des Maures et de leurs royaumes. La victoire finale des Byzantins remportée lors de la bataille des champs de Caton en 548, doit beaucoup… à Cusina, un chef local allié de Constantinople dans la région de Capsa (actuelle Gafsa, Tunisie). Ce succès marque aussi un tournant diplomatique : Jean Troglita, général romain, inaugure une nouvelle politique impériale fondée sur des concessions et une autonomie accrue accordées aux chefs maures indépendants et fidèles à Constantinople.

Pourtant, les soulèvements reprennent de plus belle sous le règne de Justin II (565-578). Garmul est le chef d'une insurrection mal localisée, probablement au cœur de la Numidie, de la Byzacène et de la Proconsulaire. La situation est si critique qu'il faut créer la fonction de *Magister militum Africae*, une charge regroupant les pouvoirs civils et militaires en Afrique. « *De toute évidence, c'est la survie même de l'Afrique byzantine qui fut en jeu à cette époque* », souligne Yves Modéran dans son ouvrage *Les Maures et l'Afrique romaine (IVe-VIIe siècle)*. À partir des années 580, les sources, déjà rares, se tarissent encore plus. Cette période byzantine tardive, notamment jusqu'au premier raid arabe de 647, nous est très peu connue. Ensuite, les nouveaux conquérants progressent, jusqu'à la disparition finale de l'autorité byzantine en 698.

F.M.

À LIRE

Les Maures et l'Afrique romaine (IVe-VIIe siècle), Yves Modéran, Publications de l'École française de Rome, 2003, https://doi.org/10.4000/books.efr.1395.

WORLD HISTORY ARCHIVE / AURIMAGES

d'opposition. De nombreux combattants arabes furent tués dans la bataille de Tahuda (…). Kusayla marcha ensuite sur Kairouan dont il s'empara pour en faire sa capitale pendant cinq ans, de 683 à 688 », racontent Patrice Cressier et Philippe Sénac. La résistance berbère se manifestera à nouveau quelques années plus tard, à travers la figure d'une reine guerrière, que les sources nomment la Kahina. Personnage à l'identité floue, elle aurait été une prophétesse juive ou chrétienne, selon les auteurs arabes, et peut-être même l'alliée des Byzantins. Les légendes sont nombreuses, mais les textes historiques qui la mentionnent restent laconiques. On raconte que cette chef de guerre pratiqua la méthode de la terre brûlée, empêchant les conquérants d'accéder à tout butin, et aurait réussi à les faire reculer vers l'est, en direction de Kairouan.

PÉRIODE MAL CONNUE

Mais les sources arabes, dominantes, reflètent surtout la vision du vainqueur et insistent sur la mise en déroute de la reine berbère : *« Sa mort est mise en scène dans les chroniques, elle aurait demandé à ses fils de se convertir, mais, là aussi, les sources manquent »*, souligne Dominique Valérian. Les textes qui racontent la conquête du Maghreb sont tardifs et peu nombreux. *« L'essentiel de l'histoire de cette période est rédigé par des chroniqueurs tardifs, comme Ibn Khaldun, et leurs récits sont élaborés à partir de traditions orales »*, précise Mehdi Ghouirgate, tandis que les sources latines et grecques sont peu bavardes sur la période.

Si, en 708, le Maghreb est finalement soumis et les conquérants poursuivent leur route, *« avec une armée largement constituée de Berbères qui seront associés aux troupes califales et se rendront sur la péninsule ibérique, motivés par l'appât du butin qu'on leur promet »*, souligne Mehdi Ghouirgate, ces derniers embrassent un islam… berbérisé. *« La religion islamique est largement transformée par les Berbères, ils créent un Coran berbère, intègrent des prophètes locaux et le berbère reste la langue majoritaire »*, explique l'historien. À la différence de l'Égypte ou d'al-Andalus, les Berbères sont islamisés, mais gardent une forme d'indépendance culturelle, ainsi que politico-militaire, car ils adoptent le courant kharidjite de l'Islam (voir *Kharidjisme et dissidence berbère*, p. 55), *« c'est celui qui correspond le mieux à l'esprit des tribus, qui refusent d'être dominées par une élite arabe »*, estime Mehdi Ghouirgate. Reste que cet islam local est mal connu, tout comme l'implantation des premières mosquées, par manque de fouilles archéologiques menées dans la région, et en particulier en Algérie, déplore le spécialiste. Islamisé en grande partie – bien que de petites communautés chrétiennes et juives survivent – le Maghreb passe, au début du VIII[e] siècle, sous le contrôle des califes de Damas et devient une province de l'Empire omeyyade, avec Kairouan pour capitale. Mais les abus des conquérants sur le territoire, et les humiliations qu'ils feront subir aux Berbères mèneront en 740 au soulèvement du peuple.

Aimie Eliot



Vue, à Kairouan, du cimetière de la tribu des Awlad Farhan, dont la particularité réside dans l'aménagement de leurs tombes, insolite dans un cimetière musulman.

AKG-IMAGES / BRUNO BARBIER

KHARIDJISME ET DISSIDENCE BERBÈRE



Vue de *Ghardaïa*, Algérie (*L'Illustration, Journal Universel*, n° 1932, vol. LXXV, 6 mars 1880. La ville de Ghardaïa, à 600 km au sud d'Alger, est l'un des rares lieux où la population suit une branche kharidjite, et plus précisément l'ibadisme, depuis sa fondation au XI[e] siècle.

À la mort du prophète Mahomet, ses successeurs potentiels s'affrontent et l'islam se scinde en plusieurs courants : des conflits ébranlent la communauté musulmane autour de la nomination des premiers califes. La reconnaissance du quatrième « bien guidé », Ali, divise : à ceux qui le soutiennent s'opposent ceux qui lui préfèrent Moayiwa, le gouverneur de Syrie. Les kharidjites, eux, refuseront d'arbitrer, considérant que n'importe quel croyant à la conduite irréprochable peut devenir chef d'une communauté musulmane ou imam. Naît alors ce courant rigoriste, qui prône en même temps une égalité des hommes devant la religion : selon le kharidjisme, il n'est pas nécessaire de faire partie de la famille du prophète ni d'être d'origine arabe, pour occuper une fonction religieuse.

Les circonstances de la pénétration au Maghreb de cette branche de l'islam, parfois comparée au protestantisme chrétien, restent floues aux yeux des historiens. Pour certains, cette doctrine aurait probablement été diffusée via des missionnaires venus d'Orient et installés à Kairouan, *« le Maghreb étant largement autonome, voire indépendant des pouvoirs orientaux, les tendances schismatiques trouvent là un terreau favorable »*, estime le spécialiste Mehdi Ghouirgate. On sait, en revanche, qu'elle rencontre un vif succès auprès des Berbères qui l'adoptent *« car elle proclame l'égalité devant la religion, quelle que soit son origine ethnique »*, explique-t-il : la doctrine devient de fait une force d'opposition à l'islam prôné par les califes du Proche et du Moyen-Orient. Le peuple berbère ne se contentera pas de se rallier au kharidjisme : il la fait sienne, en y incorporant d'anciens cultes païens, *« notamment le culte des grottes qui est l'un des plus anciens cultes berbères, tout comme celui des rochers ou des pierres. Les grottes sont considérées comme la demeure des divinités (…) et apparaissent comme des voies de pénétration vers le monde souterrain des génies ; elles introduisent à la vie infraterrestre, en relation notamment avec les morts »*, précise l'historienne Virginie Prévost.

Les révoltes organisées par les partisans du mouvement kharidjite à la fin du VII[e] siècle, qui furent violemment réprimées, trouvent par ailleurs écho chez ces populations autochtones. Parce qu'elles accusent les Omeyyades de ségrégation ethnique, ces dernières se soulèvent à leur tour en 739-740 et chassent le pouvoir arabe. Le mouvement d'opposition, alors initié, perdure : *« Les années suivantes virent l'émergence de principautés kharidjites qui allaient profondément marquer l'histoire de l'Afrique du Nord, même si certaines ne se maintinrent que quelques décennies »*, soulignent dans leur ouvrage *Histoire du Maghreb médiéval* Philippe Sénac et Patrice Cressier.

Dans l'actuelle Algérie, deux florissants pouvoirs kharidjites voient le jour : l'émirat de Tlemcen (742-789) et l'émirat rustémide de Tahert (777-909). Si ces principautés sont mal documentées, *« elles marquèrent profondément l'histoire de l'Afrique du Nord et (…) certains auteurs n'hésitent pas à voir parmi plusieurs d'entre eux les ancêtres des États maghrébins actuels »*, estiment les auteurs. La cité de Tahert, fondée par un chef kharidjite, deviendra l'une des villes les plus prospères de la région, grâce aux liens entretenus avec l'Afrique sahélienne d'où proviennent l'or et les esclaves ainsi que la présence de marchands juifs qui commercent avec la Chine et l'Inde. Quant à l'émirat de Tlemcen, dont la ville devint l'une des grandes capitales du Maghreb, il fut un important pôle de résistance contre les Arabes.

A.E.

AKG-IMAGES / DE AGOSTINI / BIBLIOTECA AMBROSIANA

SAHARA, COMMERCE ET TRAFIC AU-DELÀ DES DUNES

Contrairement au grand vide annoncé, le Sahara et notamment le Sahara algérien qui recouvre près des 4/5e du pays actuel, a été un lieu actif d'interactions entre différents peuples et empires. Même s'il a pu apparaître comme un obstacle aux échanges humains, il n'a jamais constitué une frontière infranchissable. Lorsqu'il quitte Alger pour le Grand Sud, le voyageur finit par se heurter soit au Grand Erg occidental, soit au Grand Erg oriental, dans tous les cas à une immense mer de sable qui, envisagée du dos d'une dune, semble courir jusqu'au Niger. Une perspective d'enlisement et de langue gonflée par la soif qui a fait faire demi-tour à plus d'un audacieux. En réalité, plus des trois quarts du territoire saharien sont occupés par des regs, vastes plaines caillouteuses d'une désespérante platitude et de hamadas, plateaux rocheux où seuls quelques tourbillons de poussière viennent rompre une monotonie qui finit par gripper l'âme. Mais le Sud algérien s'anime aussi de deux massifs montagneux, le Hoggar, où culmine à 2 918 mètres le mont Tahat, plus haut sommet d'Algérie et le Tassili n'Ajjer, célèbre pour ses peintures rupestres qui témoignent d'un temps où un climat plus favorable entretenait une savane arborée sillonnée par la grande faune africaine.

C'est sur ces hauteurs un peu plus fraîches que s'installent au cours du premier millénaire les Touaregs, issus de populations berbères comme les Zénètes et les Sanhadjas qui occupaient le Sahara central et septentrional. Les premiers voyageurs arabes comme le chroniqueur al-Bakrï (1014-1094) les mentionnent



Le roi du Mali Mansa Moussa (1312-1337) assis sur son trône. En face de lui, un Touareg sur son chameau (détail de l'Atlas catalan de 1375).

Si la côte algérienne et son arrière-pays ont souvent occupé le devant de la scène historique, le Grand Sud, malgré son aridité et son âpreté, n'en demeure pas moins un carrefour d'échanges, de conflits et de traditions. Bien plus qu'un simple décor sans vie, il a contribué, à sa manière, à façonner l'âme et l'identité de l'Algérie.



L'or de Kofi Karikari, roi des Ashanti, dans l'actuel Ghana.



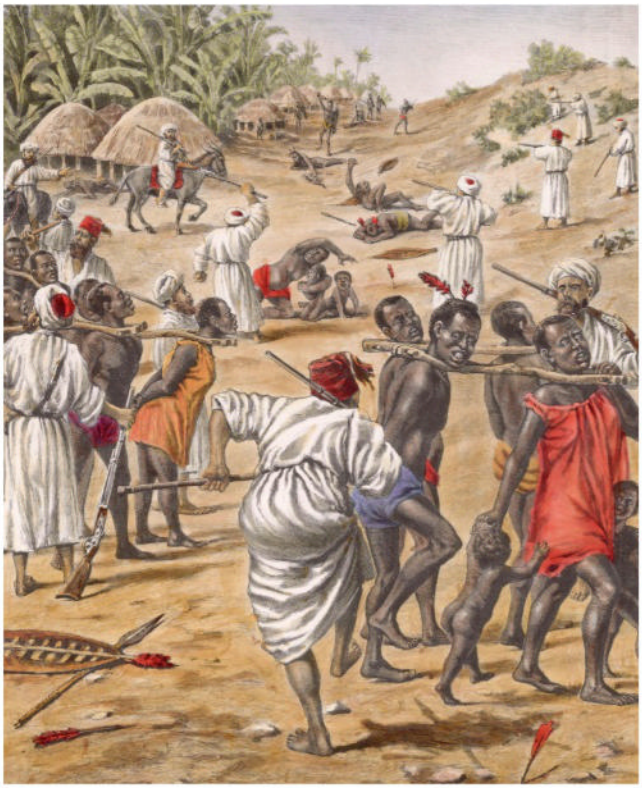
comme les hommes portant le voile : *« Jamais en aucune circonstance ils n'ôtent ce voile qu'ils ne quittent pas plus que leur peau. Aux autres hommes qui ne s'habillent pas comme eux, ils appliquent un sobriquet qui dans leur langue signifie "bouche à mouches" »*. De fait, quand on vit avec des troupeaux, le *tagelmust*, le voile comme on dit en langue tamachek, évite d'en gober ! Les Touareg sont en effet des éleveurs, de chèvres et de moutons pour les plus modestes, de chameaux pour les plus prospères. La nature du cheptel a scindé leur société en deux castes principales, d'un côté les *Imghad*, propriétaires d'ovins et de caprins, assujettis à l'impôt, de l'autre, une classe de guerriers aristocrates, les *Imajeghen*, frugaux et endurants comme leurs chameaux, sachant aussi bien manier l'épée que bichonner leur monture. Ces deux castes d'hommes libres ne sauraient se mêler aux *Iklan*, classe servile d'hommes et de femmes razziés lors d'expéditions guerrières et totalement dépendants de la famille qu'ils servent. Diffusé depuis le Proche-Orient, le chameau à une bosse, que personne dans ces contrées ne se résout à nommer dromadaire, est présent dans tout le Maghreb à partir du IIIe siècle. Grâce à ce grincheux, mais fidèle compagnon de vadrouille, capable de tenir plusieurs jours sans boire – à condition tout de même de lui trouver de la verdure tous les soirs ! – les Touareg ont acquis autonomie et mobilité jusqu'aux régions les plus inhospitalières.

D'UNE OASIS L'AUTRE

Hormis quelques zones de désolation absolue, l'espace saharien a toujours été sillonné par des familles recherchant les meilleures conditions pour les hommes et les bêtes. Le désert qu'elles ont réussi à dompter se décline en « pâturages » plus ou moins verts en fonction des saisons qui déterminent les transhumances pour répondre au mieux aux besoins alimentaires des troupeaux. Au-delà des déplacements liés au pastoralisme, des caravanes s'organisent également pour se procurer des produits de première nécessité

THE GRANGER COLL NY / AURIMAGES - WORLD HISTORY ARCHIVE / AURIMAGES

vers certaines oasis propices à la culture de céréales et de palmiers dattiers. Ainsi, les Kel-Aïr du Nord Niger se sont-ils longtemps rendus dans le Hoggar ou Tassili n'Ajjer pour se ravitailler en orge, en sel ou en tissu pour les *tagelmust*. Lorsque l'attrait pour les richesses du Bilad al-Sudan, le « pays des Noirs », devient suffisamment irrépressible pour que des marchands du nord décident de s'associer et de lancer les premières expéditions vers le sud, les conditions matérielles sont en place avec des Touareg susceptibles de conduire une caravane sur de longues distances ainsi que des chameaux capables de porter leurs 150 à 200 kg plusieurs semaines d'affilée et de relier le nord du Maghreb au pays du Sahel. Mais au fait, pourquoi diable se rendre vers le sud, risquer l'insolation, sa fortune et sa vie pour traverser le Bilad al-atash, le Pays de la Soif ? Mais pour l'or bien sûr, ce rêve des rois, objet de toutes les convoitises, de toutes les folies. Il paraît qu'au royaume du Ghana – qui s'étend alors autour des fleuves Sénégal et Niger – il pousse dans le sable comme les carottes. En 1068, le géographe al-Bakri évoque encore avec émotion son roi richissime qui se promène avec une énorme pépite pour y attacher son cheval. Une tentation irrésistible pour tous les satrapes de l'Orient musulman qui éprouvent alors une impérieuse fringale de métal précieux pour frapper monnaie. À défaut de carottes, cet or se récolte sous forme de paillettes dans les alluvions des rivières des pays Bambuk (ouest Mali), pays Bouré (Guinée) ou pays Sirba (ouest Niger).



Raid d'un village africain par des chasseurs d'esclaves arabes (gravure sur bois, d'après un dessin de E. Buffeti, 1884).

AKG-IMAGES

Hormis peut-être quelques allers-retours de nature plus ou moins guerrière dans l'Antiquité, les premières véritables expéditions commerciales transsahariennes nous sont rapportées par Ibn al-Saghir. L'historien du IXe siècle qui réside à Tahert, capitale de la dynastie des Rostémides au sud-est de l'actuelle Oran, rapporte que sa ville a lancé en 777 une traversée en direction du Sahel qui a duré près de deux mois. Tahert est l'un des fiefs des Berbères ibadites. Ces derniers vont être les principaux artisans de l'expansion du commerce longue distance à travers le désert : points d'eau et pâturages sont recensés, les distances relevées avec précision, des puits creusés si nécessaire, bref des axes commerciaux se dessinent même si certains imams corsetés dans leur Coran réprouvent ces richesses accumulées en pays païen.

« Hommes d'affaires, marchands et autres notables fortunés deviennent armateurs de caravanes ou investissent dans les marchandises d'entreprises commerciales contre rétribution selon un système de commandite (qirâd), moyen habile pour contourner l'interdiction coranique de l'usure », raconte l'historien et anthropologue Roger Botte. Bientôt, les Berbères ibadites contrôlent toute la chaîne du commerce transsaharien depuis les terminaux caravaniers jusqu'aux oasis-relais. Du VIIIe au XIe siècle, leur monopole englobe tous les grands faisceaux de routes nord-sud, notamment l'axe central qui joint Tahert à Gao, l'un des plus anciens centres urbanisés d'Afrique de l'Ouest, en passant par Ténès, Biskra et Ouargla. *« À partir du milieu du Xe siècle, un État musulman s'est organisé au débouché de chaque grand faisceau de routes méridiennes, points d'arrivée des produits et de leur redistribution vers la Méditerranée et vers l'Orient »* souligne Roger Botte. *« Toute l'histoire politique et dynastique du Maghreb s'ordonne autour de ces terminaux qui sont l'objet de luttes féroces pour en acquérir le contrôle : lutte des Idrisides, des Rustémides et des Aghlabides au IXe siècle ; lutte des Idrisides contre les Fatimides au Xe siècle ; lutte des Fatimides et des Umayyades… »* Et entre ces terminaux, les maisons de négoce fondent des représentations dans les villes et oasis relais qui jouent le rôle de points de ravitaillement et d'intermédiaires successifs. On y trouve le repos, de nouveaux guides, des dattes fraîches, des chameaux qui le sont tout autant, mais aussi des marchandises venues des deux rives du désert.

TRAITE TRANSSAHARIENNE

La complémentarité mutuelle des produits du nord et du sud aiguillonne le commerce transsaharien pendant des siècles. Du Maghreb s'écoulent textile, barres de cuivre, chevaux, blé et fruits secs, figues, raisins, dattes, produits manufacturés… Bientôt, l'Europe profite de ce trafic pour écouler ses propres denrées. À la fin du XVIIIe siècle, l'explorateur écossais Mungo Park s'étonnera de retrouver en plein pays Burnou de la gaze française. Un peu plus tard, l'Allemand Heinrich Barth découvre sur les marchés de Kano, du coton de Manchester, des soieries de Lyon, des perles de Venise, des épées de Solingen et même du savon de Marseille. Dans l'autre sens, depuis le Soudan, en

plus de l'or, circulent ivoire, gomme, ambre, peaux de chèvres, plumes d'autruche, noix de kola – un excitant prisé avant la mode du thé – ainsi qu'à partir du XIVe siècle de la maniguette, le poivre de Guinée… Un inventaire à la Prévert qui ne serait pas complet sans son volet le moins glorieux.

Très vite, l'islam se diffuse à dos de chameau le long des grands axes caravaniers. Paradoxalement, la nouvelle n'est pas très bien accueillie par les autorités musulmanes du Nord. C'est que jusqu'au Xe siècle, le Maghreb, pépinière d'esclaves, exporte notamment de belles Berbères vers les harems des cours abbassides. Hélas, le Coran stipule qu'un musulman ne peut être réduit en esclavage. *« Une fois taries les sources maghrébines d'esclaves en raison de la conversion des Berbères à l'islam, les marchands – eux-mêmes Berbères – vont commencer à subvenir aux besoins en main-d'œuvre servile par la fourniture d'esclaves noirs subsahariens »*, explique Roger Botte. Au fur et à mesure de l'islamisation, le « Pays des noirs » devient un nouveau gisement de mécréants bons à asservir. *« D'ailleurs, il est très probable que tous ces États sahéliens – dont seules les élites étaient islamisées – limitèrent ou freinèrent les conversions des animistes à l'islam afin de ne pas créer de difficultés économiques pour le pays et de pouvoir ainsi continuer à alimenter le lucratif commerce des esclaves. On le sait avec certitude pour le Kânem dont le roi et l'aristocratie zaghâwa au tout début du XIe siècle cessèrent d'encourager l'islamisation. »*

Sur une période d'environ 1 200 ans, entre 6 et 10 millions d'esclaves sont acheminés, enchaînés, les mains liées, à travers le Sahara. Beaucoup sont destinés à la domesticité, certains deviennent ouvriers agricoles dans les oasis, travaillent dans les palmeraies, entretiennent les canaux d'irrigation et des dizaines de milliers sont recrutés dans les armées abbassides. Les Zaghal et Zaghâwa ont le triste privilège de devenir eunuques pour servir notamment dans les mosquées de la Mecque et de Médine.

L'arrivée des Portugais et l'ouverture de comptoirs commerciaux sur les côtes occidentales de l'Afrique à la fin du XVe siècle marquent la fin de l'apogée du commerce transsaharien. Les routes maritimes sont jugées plus rapides, plus sûres et plus rentables que les longues traversées sahariennes. Caraques et caravelles sont préférées aux vaisseaux du désert. Bientôt, avec la chute des empires sahéliens, les paillettes aurifères africaines ne représentent plus qu'à peine 10 % de l'or arraché aux mines sud-américaines. Le trafic humain s'en sort un peu mieux : les razzias d'esclaves perdurent jusqu'au XIXe siècle, mais la traite négrière atlantique supplante progressivement la traite transsaharienne. Les dunes grignotent les pistes, les puits s'ensablent comme les souvenirs des grands convois chameliers. Le Sahara s'écarte de la course du monde, se marginalise peu à peu… jusqu'à la découverte au XXe siècle d'énormes gisements d'hydrocarbures.

Christophe Migeon



Scène de marché aux esclaves par Otto Pilny (1866-1936), peintre suisse orientaliste, qui livrait au début du siècle une vision fantasmée du commerce esclavagiste en terres maghrebines.

AURIMAGES

Caravanes fantômes

Les caravanes partent généralement entre octobre et mars. Dans ce désert en proie aux tempêtes de sable et aux sempiternels conflits touareg, les risques sont importants. Une colonne importante, flanquée d'une solide escorte a plus de chances d'arriver à bon port. Certaines comptent jusqu'à 12 000 chameaux. Bien entendu, il s'agit de s'acquitter de droits de passage auprès des tribus touareg dont le convoi traverse les territoires. Ces péages s'accompagnent parfois d'une prestation donnant accès aux puits. Mais trop souvent ces protections ne suffisent pas. La culture orale touareg fourmille d'histoires de caravanes englouties par le désert, décimées par des pillards ou victimes de la soif. Et le soir sous la tente se chuchotent les légendes de ces caravanes fantômes errant éternellement dans le désert, condamnées à ne jamais retrouver leur chemin. L'un des derniers exemples historiques date de 1805, quand une caravane entre Teghaza et Tombouctou, forte de 2 000 hommes et 1 200 chameaux s'évanouit à tout jamais dans les sables.

L'ÈRE DES DYNASTIES BERBÈRES



Du VIIe au XVe siècle, la future Algérie est le lieu d'une étatisation croissante, menée par des dynasties berbères indépendantes. Leur puissance culmine avec la domination almohade sur tout le Maghreb, à la charnière entre les XIIe et XIIIe siècles.

En 647, le Maghreb – soit l'« Occident », dans la langue des conquérants – est frappé par un premier raid arabe. L'islam et ses guerriers venus d'Orient s'installent durablement, mais les structures sociales berbères ne disparaissent pas pour autant. Preuve de leur vitalité, une grande révolte éclate contre le pouvoir omeyyade de Kairouan dès 739-740, en réaction à une politique favorisant les Arabes au détriment des tribus locales. À la suite de cette insurrection, des Berbères kharidjites – une branche dissidente de l'islam – forment des bastions autonomes. Ces embryons d'États éphémères, aujourd'hui mal connus, redéfinissent le paysage politique de la région jusqu'au Xe siècle.

Au cœur du Maghreb central – la côte et l'arrière-pays algériens actuels jusqu'au Sahara septentrional –, le bref émirat de Tlemcen (742-789) ouvre le bal de ces pouvoirs kharidjites. Il est fondé par Abou Qurra, de la tribu berbère des Zénètes. Aux côtés des Sanhadjas et des Masmoudas, les Zénètes forment alors une des trois grandes confédérations tribales berbères. À l'époque, le pouvoir au Maghreb central est détenu par des tribus issues de ces confédérations, et change au gré des alliances et des conflits entre elles. Dans ce contexte complexe, Abou Qurra stabilise autour de lui une première structure pré-étatique. Tlemcen *« constitue pendant plusieurs décennies l'une des capitales du Maghreb central »* et *« un pôle de résistance acharné contre les Arabes »*, expliquent ainsi les historiens Philippe Sénac et Patrice Cressier dans *Histoire du Maghreb médiéval – VIIe-XIe siècle* (Armand Colin, 2012). Depuis sa cité, Abou Qurra n'a de cesse de réunir les tribus pour lutter contre le pouvoir arabe sunnite des califes abbassides, les nouveaux maîtres du monde islamique. Malgré sa résistance, l'émirat de Tlemcen reste dépendant d'Abou Qurra, reposant entièrement sur son génie politique à entretenir des alliances tribales. Peu après sa mort, l'émirat succombe à Idris Ier, créateur de la dynastie



Carte marine de l'océan Atlantique Nord-Est, de la mer Méditerranée, de la mer Noire et de la mer Rouge, par le navigateur catalan Mecia de Viladestes, en 1413.

chiite arabe des Idrissides. Elle règne sur le Nord du Maroc et l'ouest algérien de 789 à 985.

Si un pouvoir étatique berbère peine encore à éclore au Maghreb au VIII[e] siècle, les pouvoirs arabes venus d'Orient ne font pas mieux. Comble de l'humiliation, le gouverneur de Kairouan (en actuelle Tunisie), incarnation officielle des califes arabes au Maghreb, doit même fuir sa capitale ! De 758 à 761, Kairouan passe en effet aux mains de révoltés kharidjites. Leur dirigeant, un certain Ibn Rustum est désigné imam (chef religieux et laïc) par plusieurs tribus berbères en 777 : ainsi naît l'émirat rustémide de Tahert, l'actuelle Tiaret (voir *Sahara, commerce et trafic au-delà des dunes*, p. 58). La

AURIMAGES

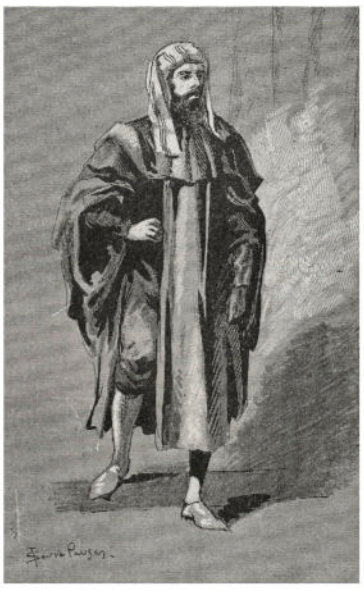


Un gouverneur almohade de Séville tient un conseil de guerre dans son château fortifié, l'Alcázar. Dynastie berbère-musulmane fondée au XIIe siècle, les Almohades furent les premiers à ériger un palais sur ce site, appelé Al-Muwarak, à l'emplacement de l'actuel Alcázar.

capitale du royaume prospère rapidement, et devient un carrefour majeur. Le chroniqueur Ibn al-Saghir, qui habite la Tahert rustémide, décrit une ville cosmopolite qui commerce jusqu'aux confins du monde connu. À la mort d'Ibn Rustum, ses descendants lui succèdent. Grave erreur : c'est un véritable affront à la doctrine kharidjite, dans laquelle l'imam doit être choisi par les croyants – un reflet de la coutume de cooptation des chefs tribaux berbères. Les dirigeants rustémides se trouvent alors confrontés à une opposition grandissante, tandis qu'ils combattent les pouvoirs environnants.

ALMORAVIDES

Malgré une courte existence émaillée de luttes, l'émirat rustémide marque la région. Plus élaboré que l'émirat de Tlemcen, il devient le premier pouvoir berbère doté d'une structure étatique, quoique lâche et fortement inspirée des pouvoirs arabes. Les Rustémides disposent ainsi d'un chef de la police, d'un chef des finances, d'un cadi [un juge musulman, *NDLR*], d'une véritable armée… Mais, signe d'un pouvoir encore un peu faiblard, ils ne semblent pas avoir frappé monnaie ni s'être entourés d'une grande cour, notent Philippe Sénac et Patrice Cressier. Après avoir dominé à son zénith la quasi-totalité de l'Algérie actuelle, l'émirat de Tahert s'éteint avec fracas en 909, sous les coups du tout jeune califat chiite arabe fatimide. Ce dernier éclot au Maghreb avec le soutien clé des Kutamas, une tribu berbère de l'actuelle Petite Kabylie fraîchement convertie au chiisme. Les Fatimides considèrent leur calife comme infaillible et source de toute autorité, en tant qu'imam commandeur de tous les croyants. La dynastie contrôle directement le Maghreb central jusqu'en 972.



Ibn Tumart (v. 1080-1130), leader berbère musulman et fondateur du mouvement almohade (gravure de Serra Pausas, 1890).

À partir de cette date, l'imam fatimide se fixe au Caire et délègue le contrôle de la région à des vassaux berbères sanhadjas, les Zirides. Ceux-ci s'affranchissent des Fatimides au début du siècle suivant, signant le retour des Berbères aux affaires. Jusqu'au milieu du XIIe siècle, les deux dynasties issues des Zirides (les Badicides dans l'est algérien, et les Hammadides dans le reste du Maghreb central) forment des proto-États structurés sur le modèle fatimide. L'émir concentre toute l'autorité, dont il délègue une partie à des chefs locaux – la recette parfaite pour des pouvoirs instables, peu légitimes et très dépendants des alliances tribales et des circonstances.

La situation change radicalement dans les années 1060-1070 sous l'impulsion de l'Empire almoravide, un nouveau pouvoir berbère venu du Maghreb extrême (actuel Maroc et ouest algérien). Il apparaît au milieu du XIe siècle comme un mouvement de réforme sunnite dans des tribus sanhadjas du Sahara.

AKG-IMAGES / SCIENCE SOURCE - AKG-IMAGES / UIG / PHAS

Les Almoravides promeuvent un nouveau modèle de gouvernance bicéphale, clé de voûte de leur stabilité. À leur tête dirige un cheikh, le chef militaire, associé à un imam, le guide religieux qui légitime le cheikh et sa lignée. Exit donc le souci récurrent que pose la succession dynastique des chefs, puisque les tribus berbères se conforment à la parole de l'imam. Les Almoravides innovent aussi en créant un réseau de fortifications, un avantage militaire décisif pour s'ancrer là où ils manquent de soutien tribal. Incarnations d'une autorité parfois distante, ces forteresses diffusent *« dans le territoire et dans les esprits la notion d'Empire et l'idée d'État »*, selon l'ouvrage *Histoire du Maghreb médiéval – XIe-XVe siècle* (Armand Colin, 2021), de Pascal Buresi et Mehdi Ghouirgate. Mais la transition d'un système tribal à un système étatique ne se fait pas sans heurts : *« L'installation d'un pouvoir fort au Maghreb s'accompagne d'une fiscalité d'autant plus insupportable que les populations locales, avant la domination des Almoravides, n'acquittent vraisemblablement pas d'impôts »*, précisent les auteurs. À partir des années 1120, sous le poids conjugué de révoltes locales, de l'expansion des royaumes chrétiens dans la péninsule ibérique et de la pression almohade, le pouvoir vacille. Il finit par s'effondrer en 1147, au même moment que ses voisins hammadides et badicides.

À LIRE

Histoire de l'Algérie – Des origines à nos jours, Michel Pierre, Tallandier, 2023.

Histoire du Maghreb médiéval – VIIe-XIe siècle, Philippe Sénac et Patrice Cressier, Armand Colin, 2012.

Histoire du Maghreb médiéval – XIe-XVe siècle, Pascal Buresi et Mehdi Ghouirgate, Armand Colin, 2021.

ALMOHADES

Unissant tout le Maghreb en une décennie seulement, les Almohades sont une dynastie berbère masmouda originaire du Haut Atlas qui revendique une nouvelle forme de sunnisme, différente de celle des Almoravides. Derrière cette rupture religieuse revendiquée, le pouvoir almohade poursuit le processus d'étatisation entamé par ses prédécesseurs. *« Les Almohades intègrent dans leur administration un certain nombre de fonctionnaires de l'époque almoravide. Au Maghreb Central, les Almohades confirment Tlemcen dans son rôle de capitale, et ils reconduisent les anciennes élites almoravides »*, soulignent Pascal Buresi et Mehdi Ghouirgate. L'empire almohade pousse la centralisation à de nouveaux sommets grâce à sa doctrine théologique originale, synthèse des grands courants de l'islam. À la manière du chiisme des Fatimides, le dogme almohade défend l'impeccabilité d'Ibn Toumart, le fondateur du mouvement, considéré comme le Mahdi [le messie qui viendra à la fin des temps dans l'Islam, *NDLR*]. En tant qu'imams successeurs du Mahdi, les Almohades revendiquent le titre de calife, soit la domination sur l'ensemble du monde musulman. C'est une première pour un pouvoir berbère, et une véritable révolution dans cette région excentrée et encore peu arabisée. Fort d'une légitimité absolue, spirituelle et terrestre, le nouveau pouvoir entreprend de grandes réformes. Il mesure ainsi la superficie de toutes les terres maghrébines pour rationaliser le prélèvement des impôts fonciers. Ces impôts sont perçus par des membres de tribus alliées bénéficiant d'avantages, permettant de contrôler du même coup territoire et tribus. Enfin, les nouveaux souverains créent un corps de fonctionnaires qui s'assurent du respect de la doctrine religieuse d'État. *« Recrutés enfants dans tout l'Empire, ils recevaient une formation complète, théorique et pratique, dispensée par les meilleurs enseignants. Il semble que ce système d'éducation, destiné à former une élite capable d'assumer toutes les fonctions administratives et militaires, ait été inspiré du Livre V de la République de Platon. [Ils] devaient apprendre par cœur le Coran et les ouvrages du Mahdi, ainsi que le dogme almohade »*, détaillent les deux historiens. Mais, même sous la tutelle d'un califat berbère, l'unité du Maghreb n'a qu'un temps et s'effrite progressivement.

En 1229, à la suite du reniement de l'impeccabilité d'Ibn Toumart par le calife almohade al-Ma'mûn, le gouverneur de Tunis fait sécession en restant fidèle à la foi de l'empire : ainsi naît la dynastie hafside d'origine masmouda dans l'actuelle Tunisie et l'est algérien. En 1235, des Zénètes s'emparent du reste du Maghreb central et y fondent la dynastie zianide. Enfin, les Mérinides, eux aussi zénètes, prennent le contrôle du futur Maroc. Nées sur les décombres du califat almohade, ces trois principautés berbères sont plus faibles que leur illustre prédécesseur. En 1415, la prise de Ceuta par le Portugal ouvre une ère d'ingérences étrangères qui iront croissant. Elles aboutiront à la mise sous tutelle, puis à la fin des trois derniers États berbères entre le XVe et le XVIe siècle.

François Mallordy



La capture de Ceuta au Maroc, le 21 août 1415 (azulejos du XVIIIe siècle, conservés à Portimão, Algarve, Portugal).

WORLD HISTORY ARCHIVE / AURIMAGES

LA REVANCHE ÉCLAIR DE L'ESPAGNE

À l'aube du XVIe siècle, les Rois Catholiques d'Espagne, avec la bénédiction du pape, s'emparent d'Oran, d'Alger et d'autres ports du littoral algérois. Un prolongement de la *Reconquista* qui fait des milliers de victimes, mais ne dure guère…



Le cardinal Francisco Jiménez de Cisneros (1436-1517) entrant à Oran (fresque de Juan de Borgona, début du XVIe siècle).

1492. Le Royaume d'Espagne achève sa *Reconquista* en reprenant Grenade, dernier bastion musulman dans la péninsule ibérique. Mais Ferdinand II d'Aragon et Isabelle la Catholique voient beaucoup plus loin. Leur objectif : constituer un Empire au-delà des mers dans les Indes occidentales, comme ils désignent alors l'Amérique. Prendre le contrôle des ports d'Afrique du Nord leur permettrait de lancer des expéditions transatlantiques et d'assurer leurs bases arrière. Avant de passer à l'action, le couple royal sollicite la validation de Rodrigo Borgia, devenu depuis peu le pape Alexandre VI. *« En 1496, avec la Bulle Ineffabilis, le souverain pontife autorise les Rois Catholiques à occuper les royaumes africains septentrionaux et à se considérer comme leurs légitimes propriétaires. Cette guerre sainte, aussi appelée Reconquête, est légitime à ses yeux puisqu'il s'agit de récupérer les anciens territoires de l'Hispanie romaine »*, note l'historien Juan Carlos D'Amico dans *Charles Quint, un rêve impérial pour l'Europe*.

Dès 1497, le Royaume d'Espagne organise une première expédition militaire, qui aboutit à la prise de Melilla, aujourd'hui enclave autonome espagnole des côtes marocaines. Dans le testament qu'elle rédige avant de mourir, en 1504, la reine Isabelle incite ses successeurs à reprendre la guerre sainte. Un an plus tard, Ferdinand II lance une nouvelle expédition et s'empare de la baie de Mers el-Kébir, dans l'actuelle Algérie. Les Espagnols chassent les Maures de la ville. En représailles, les musulmans multiplient les raids sur la côte espagnole. Leur cible favorite : Almeria qui, pour se protéger, érige des fortifications encore visibles aujourd'hui. En 1505, le cardinal Cisneros, nommé Grand Inquisiteur d'Espagne, prend la situation en main. *« Pour lui, la croisade menée par la Castille, contre les musulmans en Afrique comme dans la conquête des Indes occidentales, constitue les deux faces d'une même lutte pour le triomphe de la foi chrétienne »*, reprend Juan Carlos D'Amico. Mal-

THE GRANGER COLL NY / AURIMAGES

À LIRE

Charles Quint, un rêve impérial pour l'Europe, Juan Carlos D'Amico et Alexandra Danet, éd. Perrin, 2022.



gré son âge avancé – 73 ans ! -, Cisneros prend la tête de ses troupes pour assiéger Oran. Les défenseurs d'Oran refusent de se convertir au christianisme et de se déclarer vassaux de la Castille. L'assaut, donné le 18 mai 1509, se solde par un massacre faisant plusieurs milliers de victimes et par la capture de nombreux prisonniers envoyés aux galères. Sur les ruines de la mosquée Ibn al-Baitar, entièrement rasée, le cardinal lance la construction de l'église Saint-Louis, aujourd'hui délabrée au cœur de la vieille ville.

LES OTTOMANS PRENNENT LE RELAIS

En 1510, c'est la prise de Béjaïa. Plus de 4000 musulmans y trouvent la mort en défendant âprement la ville abandonnée par leur roi Abd al-Rahman. En 1511, les villes de Ténès, Mostaganem, Cherchell et Dellys, situées à l'est d'Oran, le long de l'actuel littoral algérien, sont à leur tour envahies. Les Espagnols profitent des dissensions qui règnent entre les califats, mais ils restent prudents et ne visent que les ports faciles à atteindre. Salim at-Toumi, le cheikh de la tribu arabe des Thaâliba, qui règne alors sur Alger, opte pour un compromis. Il se rend à Béjaïa se soumettre à Pedro Navarro, le capitaine espagnol qui vient de prendre l'ancienne capitale hammadide. Comble de l'humiliation, on l'envoie à Burgos signer un traité avec le roi Ferdinand II d'Aragon. Il emporte avec lui de riches présents et 130 esclaves chrétiens libérés, raconte dans son journal le Flamand Jean-Baptiste Gramaye, fait prisonnier par des corsaires algérois. L'autre prix à payer ? La construction d'une forteresse espagnole sur les îlots qui font face à Alger. Deux ans plus tard, le fameux « Peñon » sort de terre. De ce poste stratégique, les garnisons hispaniques espèrent empêcher les corsaires de mouiller à Alger et menacent de bombarder la ville si besoin.

La cohabitation avec les Espagnols est difficile. Pour déloger l'occupant, l'aristocratie marchande d'Alger décide de faire appel au corsaire d'origine ottomane Baba Arudj, alias Barberousse, dont les exploits commencent à courir les mers. À la tête d'une troupe de Turcs et de Berbères, Barberousse parvient à libérer la ville. Après avoir assassiné l'émir Salim at-Toumi, il se fait proclamer sultan d'Alger, sécurise son territoire jusqu'à Ténès, 200 kilomètres plus à l'ouest, et s'empare du sultanat de Tlemcen, dans les terres au sud-est d'Oran. Entre-temps, Ferdinand d'Aragon meurt, et Charles de Habsbourg, futur empereur Charles Quint, hérite des couronnes de Castille et d'Aragon. Il envoie au gouverneur espagnol d'Oran des troupes en renfort. En 1518, Barberousse tombe au champ de bataille de Tlemcen. Reprenant le pouvoir à Alger, son frère fait allégeance au sultan de Constantinople Sélim Ier. Un soutien militaire précieux, qui permet au cadet de Barberousse de reprendre puis détruire la forteresse du Peñon, remplacée par une digue protégeant le port.

Désormais, les Ottomans ont l'avantage. Trois siècles durant, jusqu'en 1830, la régence d'Alger devient une province ottomane semi-autonome, dirigée par des Deys et des Beys. Cernée de toutes parts, l'Espagne s'accroche à ses enclaves d'Oran et Mers el-Kébir. Ce n'est qu'en 1792, après le tremblement de terre qui ravage Oran, qu'elle restituera ces deux places fortes à la régence d'Alger.

Pascale Desclos



Les grands sièges d'Oran et de Mers el-Kébir, ayant eu lieu de février à juin 1563, une tentative majeure de la régence d'Alger pour reprendre ces villes aux Espagnols (huile sur toile de Vicente Mestre, 1613).

THE PICTURE ART COLLECTION / ALAMY / HEMIS

ALGER, LA BARBARESQUE



Pendant plus de trois siècles où bravoure et fourberie font bon ménage, le corso, cette guerre navale permanente entre États chrétiens et musulmans, met la Méditerranée en ébullition. Harcèlement des flottes marchandes, razzias impitoyables et traites d'esclaves font d'Alger l'une des plus puissantes régences ottomanes.

Soudain un cri déchire le silence : « Une voile à l'est ! ». Tous les regards se tournent vers l'horizon tandis que le sang se fige dans les veines. Une frégate, fine et rapide, se détache sur la ligne bleue du ciel. L'un des matelots prononce dans un souffle ce mot tant redouté qui noue encore un peu plus les tripes : « Les Turcs ! ». Pour une grosse caraque marchande comme celle-ci, la meilleure chance de salut demeure la fuite. Ne reste plus qu'à forcer les voiles et prier Notre-Dame de la Garde. Mais le vent et la Vierge ne s'avèrent d'aucun secours. Vingt minutes plus tard, des grappins sont lancés et mordent le bois humide. Les faucilles emmanchées coupent les cordages. Dans une clameur effroyable assaisonnée de quelques coups de mousquets, plusieurs dizaines de démons hirsutes sautent sur le pont, cimeterre ou poignard à la main. Toute résistance est inutile. C'est tout juste si les forbans fracassent un ou deux crânes. Tandis que les volutes de fumée se dissipent, l'équipage et les quelques passagers sont rassemblés sur le pont et dépouillés de tout vêtement. Les coffres sont forcés, vidés de tout objet de valeur. Arrivés quasi nus, les pillards arborent casaques et pourpoints moins d'un quart d'heure plus tard. Fers aux pieds et mains liées dans le dos, les malheureux réalisent, la gorge sèche, toute l'horreur du cauchemar qu'ils sont en train de vivre : les voici désormais captifs des mahométans.

Entre la Renaissance et le début du XIX[e] siècle, nul marin d'Europe occidentale ne s'embarque sans la peur d'être attaqué par ce qu'il était convenu d'appeler les pirates barbaresques. Tout le littoral nord de la Méditerranée vit dans la hantise de leurs razzias. *« Le mot* barbaresque *– de la région de la Barbarie qui désignait alors le Maghreb – est un terme péjoratif et connoté qui reflète mal une réalité plus complexe »*, tempère Guillaume Calafat, maître de conférences en histoire moderne à l'Université Paris 1 Panthéon-Sorbonne. *« La guerre de course est une pratique endémique en Méditerranée et c'est un phénomène parfaitement symétrique : chrétiens et musulmans s'y adonnent les uns comme les autres sous couvert de guerre sainte. »* Cette guérilla maritime enflamme l'imaginaire européen et nourrit pendant



Khayr ad-Dîn, dit Barberousse, deuxième du nom après la mort de son frère aîné Arudj, défait la Sainte Ligue de Charles Quint sous le commandement d'Andrea Doria lors de la bataille de Prévéza en 1538 (huile sur toile de Ohannes Umed Behzad, 1866).

longtemps terreur et fantasmes. Certains noms comme Barberousse ou Dragut convoquent encore un défilé d'images de rapines et de morts cruelles. En ce début de XVI[e] siècle, les chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem harcèlent depuis leur fief de Rhodes le trafic maritime des Ottomans qui viennent de prendre Constantinople. Pour protéger sa marine marchande, le sultan Bajazet II autorise les particuliers à armer en course sous leur propre responsabilité. Et c'est ainsi que débutent les deux fils d'un janissaire de l'île de Lesbos en Grèce. Le premier, Arudj, est l'un des moteurs de la poussée ottomane en direction du Maghreb. En 1516, le corsaire parvient à déloger les Espagnols d'Alger, élimine le roitelet qui avait fait appel à ses services et devient maître de la ville. Est-ce parce qu'il se teint la barbe au henné ou à cause du surnom affectueux que lui donnent ses hommes « Baba Arudj » que ses exploits le font connaître en Occident sous le nom de Barberousse ? Mystère. En tout cas, à sa mort deux ans plus tard, son frère cadet Khayr ad-Dîn reprend le surnom ainsi que la gloire qui l'entoure, et prête allégeance au sultan ottoman Selim II qui l'élève au rang de beylerbey – émir des émirs – la plus haute charge dans une province de l'Empire. C'est lui qui donne à Alger son impulsion corsaire. La ville devient une régence – plus exactement un eyalet – sous tutelle de la Sublime Porte et, dans le même temps, un repaire de forbans, d'écumeurs des mers et de marchands interlopes, un entrepôt où se troquent et s'entassent esclaves et marchandises arrachés par le rapt et l'abordage. À la tête d'une vingtaine de galères et de plusieurs galiotes, le nouveau Barberousse s'en prend d'abord aux présides, ces places fortes espagnoles sur le littoral maghrébin. Nommé amiral en chef de la flotte ottomane, il devient l'un des marins les plus redoutés des ennemis de l'Empire ottoman, les Habsbourg d'Espagne et les États italiens. En 1522, à la suite de la chute de Rhodes et de l'éviction des chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem, Khayr ad-Dîn entend porter la guerre sur toutes les côtes d'Espagne, de France et d'Italie. Pas une simple guerre, mais une guerre sainte contre les ennemis de la Foi, un djihad maritime béni par les oulémas, ces docteurs de la religion islamique.

NAVAL MUSEUM, ISTANBUL, TURKEY / AURIMAGES

En transformant la Méditerranée en coupe-gorge, il s'agit bien de perturber le trafic maritime de la Chrétienté et d'affaiblir les Infidèles. Brigand sanguinaire pour les chrétiens, héros de la « vraie religion », bras armé du Prophète et grand bâtisseur pour les musulmans, Khayr ad-Dîn passe aussi parfois pour le père de la nation algérienne.

Les effets de cette flambée de violence ne tardent guère à se faire sentir : les Européens se voient contraints d'organiser leur trafic marchand par flottes entières, en convois ou sous la protection de galères royales. Les frais de navigation augmentent tout comme les polices d'assurance ou les frais de *stallagio*, liés au stockage des marchandises, le temps d'attendre une occasion favorable pour les acheminer sans risques. Pour autant, les chrétiens ne se contentent pas de trembler dans leurs chausses et ripostent avec leurs propres corsaires depuis leurs bases de Livourne, Majorque ou encore Malte, où l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem a trouvé refuge en 1530 avec la bénédiction de Charles Quint. On finit par adopter le mot italien « corso » pour désigner ces activités de déprédations maritimes réciproques en Méditerranée, à mi-chemin entre la piraterie sans foi ni loi et la course réglementée par des lettres de marque, délivrées par un État ou une autorité locale, autorisant un capitaine à attaquer les navires ennemis. *« Ce n'est pas de la piraterie*, souligne Guillaume Calafat. *Ce sont des corsaires, des entrepreneurs de la violence qui arment avec l'aval des États. D'un côté de la Méditerranée comme de l'autre, ils doivent reverser une partie du butin qu'ils prennent en mer aux autorités, d'ordinaire entre 8 et 10 % de la valeur des prises. »* Pour autant, tous les coups semblent permis pour s'emparer de sa proie : de faux pavillons sont hissés sans la moindre vergogne, des messages sont lancés dans la langue du navire convoité pour l'approcher au plus près.



Baba Arudj Barberousse (1474-1518), corsaire qui chassa les Espagnols d'Alger.



Khayr ad-Dîn Barberousse (1476-1546), frère cadet d'Arudj, émir des émirs.

CORSAIRES MUSULMANS

Au fait, qui sont ces corsaires musulmans, ces hommes dépeints dans notre littérature comme des brutes assoiffées de sang, aussi noires que le péché ? Il faut bien l'avouer, la course en mer n'est pas sans attirer les crapules impécunieuses, les gens sans aveu et autres consciences en dépôt de bilan. Mais première surprise, de nombreux raïs – tel est le titre donné aux capitaines de corsaires, chez les Barbaresques – sont des « renégats », des chrétiens qui ont abjuré leur religion pour embrasser l'Islam. Certains l'ont fait une fois prisonniers, pour adoucir leur sort, d'autres par arrivisme, attirés par les possibilités d'enrichissement et de promotion sociale qui s'offraient à eux en Barbarie. *« Là encore, renégat est un terme péjoratif pour désigner les convertis ; les Turcs parlaient de mamelouks, de serviteurs. Certains ont pu accéder à de hautes charges politiques »*, précise Guillaume Calafat. Et ils sont nombreux, ces mamelouks, à avoir pu embrasser de belles carrières : Hassan Corso, né Pietro Paolo Tavera, un Corse nommé caïd d'Alger en 1549, Ciphut Sinan, un Juif de Smyrne surnommé le Borgne à la suite d'une décharge d'escopette, Hassan Veneziano, un renégat vénitien, placé à la tête de la régence d'Alger entre 1577 et 1580, Mourad Raïs, né Jan Janszoon van Haarlem, un Hollandais capturé en 1618 aux îles Canaries et chef d'expéditions lointaines en Atlantique, Mourad Corso, bey de Tunis en 1613, né Giacomo Senti, Ali Bitchin, à l'origine Piccinin, un Italien devenu en 1621 Grand amiral d'Alger… la liste est longue.

En 1581, Antonio de Sosa, prêtre et écrivain portugais, lui-même captif à Alger, note que sur les 35 corsaires les plus importants de la Régence, plus de la moitié sont des renégats dont un bon tiers d'Italiens. La plupart ont décidé de « se faire Turcs » pour fuir la prude et corsetée Europe chrétienne, se rapprocher d'un rêve de société égalitaire et d'une certaine liberté d'action. Un parfait roturier peut ainsi envisager une carrière à laquelle il lui était impossible d'aspirer dans son pays d'origine trop attaché au lignage et aux quartiers de noblesse. Les Barbaresques ont bénéficié à peu de frais de leur connaissance approfondie du littoral nord-méditerranéen, mais aussi de leur expertise technique et de leur savoir-faire en matière de navigation et de construction de navires. Il semble bien que ces convertis aient joué un rôle décisif dans le développement des navires à coques rondes comme les chébecs ou les brigantins, ces trois-mâts ou deux-mâts légers, maniables et rapides, qui ont assuré les succès des Barbaresques. Le chébec est pourvu de rames comme la galère, gréé en voiles latines et peut accueillir jusqu'à 300 hommes et 25 canons. Grâce à sa coque fine et légère, il rattrape les galions ou les frégates, les dépouille et disparaît avant qu'une flotte ennemie ne puisse réagir. Longue et étroite – environ 50 mètres de long sur 5 mètres de large – la galère ne s'aventure guère en pleine mer. Les corsaires en font un engin complémentaire au chébec. Son faible tirant d'eau lui permet de naviguer près des côtes, de surprendre un navire au mouillage et d'entrer dans des criques inaccessibles



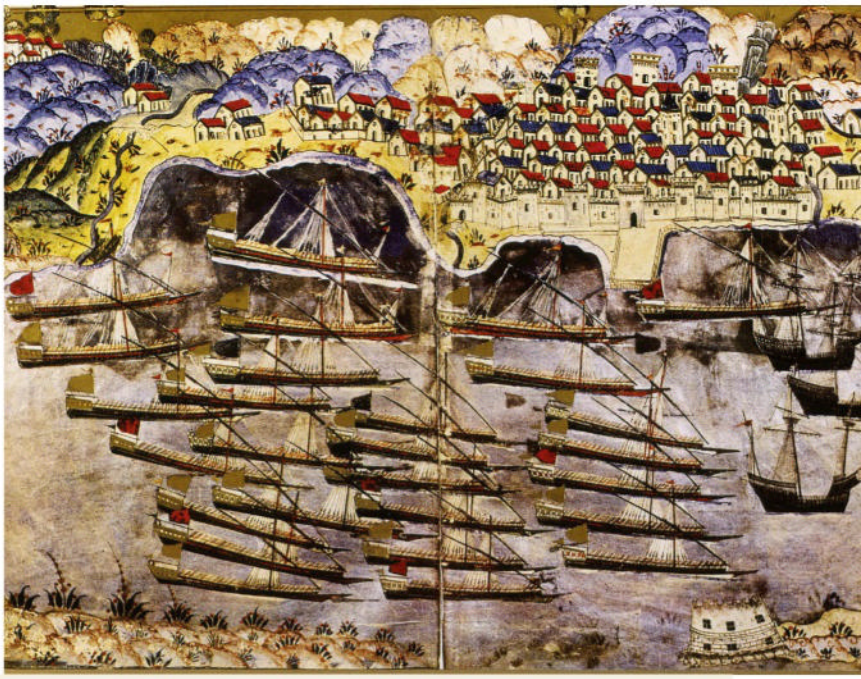
Dragut (1514-1565), corsaire, ancien esclave chrétien.

AURIMAGES - COLLECTION OF ART HISTORY MUSEUM, VIENNE - NAVAL MUSEUM, ISTANBUL, TURKEY / AURIMAGES

pour lancer des raids surprises sur les villages côtiers. L'outil parfait pour une razzia réussie.

Car nos corsaires ne se contentent pas d'attaquer des navires : ils lancent aussi des raids sur les côtes. La clé du succès réside dans la rapidité de l'opération : un échouage discret des chaloupes près d'un village isolé à la faveur des ténèbres de la nuit, les assaillants approchent à pas de loup en petits groupes, égorgent si besoin une ou deux sentinelles avant d'enfoncer la porte des maisons et de sortir de leur lit les occupants sidérés. Les torches s'embrasent, le chaos s'installe, cris et gémissements finissent par se confondre en un hurlement collectif. Les plus chanceux parviennent à se sauver par une fenêtre, filent à moitié nus dans le maquis, s'échappent sans se retourner vers l'intérieur des terres. Hommes, femmes et enfants sont ligotés, traînés vers la plage à la lueur des torches, tandis que les pillards défoncent coffres et armoires, raflent vivres, vêtements, or et argent. Mais le véritable butin, ce sont les captifs, condamnés à l'esclavage. Les habitants des rivages méditerranéens vivent dans la hantise permanente de ces enlèvements aussi soudains que violents. L'insouciance n'est plus de mise sur les côtes espagnoles et italiennes. La liberté, la vie même, deviennent des privilèges bien fragiles. Les îles en particulier – Baléares, Corse, Sardaigne – sont des proies très convoitées par les corsaires algérois. En 1544, le fameux Dragut s'empare de l'île de Gozo, près de Malte, et réduit toute sa population en esclavage. Une défense terrestre tente de s'organiser. Les tours dites génoises qui jalonnent encore de nos jours le littoral corse témoignent de ce système de fortifications destinées non pas à repousser les raids, mais à avertir le plus tôt possible les populations locales et permettre leur fuite dans la montagne. Chacun redoutait alors d'entendre le lugubre mugissement de la conque marine, le culombu, par laquelle le guetteur signalait une voile suspecte. Les côtes françaises n'échappent pas à la menace. La Napoule et la Valette sont pillées en 1531. Même Nostradamus s'en mêle et met en garde dans un quatrain écrit en 1545 : « *Non loin du port pillerie et naufrage/De la Cieutat frapte Isles Stecades*/De Saint Tropé grand marchandise nage/Chasse barbare au rivage et bourgades*. » Mais ces diables de Barbaresques n'hésitent pas à étendre le terrain de leurs forfaits jusqu'en Atlantique et la mer du Nord. En 1627, Mourad Raïs, le renégat d'origine hollandaise atteint même l'Islande, pille le village de Grindavik et enlève près de 250 captifs.

Le rapt de tous ces malheureux ne répond pas principalement à une demande de main-d'œuvre bon marché, mais bien à un vil besoin de numéraire. Certains d'entre eux par exemple sont revendus à leurs proches juste après leur enlèvement



La flotte barbaresque hivernant dans le port de Toulon en 1543, par Matrakçı Nasuh (1550). En bas à droite, la Tour royale, récemment construite en 1514.

Quand la France s'acoquinait avec les Barbaresques

L'ennemi de mon ennemi ne pourrait-il pas être mon ami ? Sur ce pari audacieux, François Ier tente de faire alliance avec le sultan de l'Empire ottoman Suleyman contre sa bête noire Charles Quint. Et il n'hésite pas à traiter directement avec les corsaires barbaresques de Barberousse. Après une première prise de contact en 1533, il envoie Jean de La Forest auprès du beylerbey pour lui proposer de monter un raid maritime contre la Corse et les côtes génoises au moment où les Français entrent en campagne contre la Savoie. En 1537, la flotte ottomane et les corsaires barbaresques lancent une offensive conjointe contre l'Espagne et les Habsbourg. Autant dire que cette alliance incongrue entre la très chrétienne monarchie française et les ennemis de la Croix scandalise toutes les cours européennes. En 1543, François Ier va encore plus loin : il autorise la flotte de Barberousse à s'installer à Toulon. Pendant six mois, la ville est transformée en base arrière des corsaires barbaresques qui n'attaquent pas les vaisseaux du royaume mais ravagent les côtes italiennes et espagnoles, sous l'œil complice des Français. La cathédrale Sainte-Marie Majeure est convertie en mosquée et les habitants de plusieurs quartiers sont aimablement priés d'évacuer leurs maisons pour héberger les 30 000 corsaires musulmans. Finalement, François Ier devra s'acquitter d'une forte somme pour se débarrasser de ses encombrants invités !

HERITAGE IMAGES / AURIMAGES



Représentation des chrétiens capturés par les musulmans durant les guerres en Méditerranée au XIIIe siècle, et délivrés grâce à l'action de saint Pierre Nolasque, fondateur catalan de l'Ordre de la Merci (huile sur toile de Francisco Pacheco, 1602).

AURIMAGES

directement sur les plages ou dans des barques mouillées un peu au large. En Andalousie, où la pratique est courante au XVIe siècle, cela s'appelle « l'alafia », le pardon. Mais la plupart des captifs sont embarqués pour Alger ou Tunis où ils sont alors réduits en esclavage. De 1530 à 1780 entre 1 et 1,2 million d'Européens auraient subi ce triste sort. *« Un chiffre qui est le fruit d'extrapolations assez hasardeuses et donc à prendre avec prudence, d'autant que les situations variaient beaucoup d'un captif à l'autre »*, rappelle Guillaume Calafat. *« Certains retrouvaient la liberté au bout de deux jours, d'autres ne revenaient jamais. La captivité de musulmans en Europe a longtemps été occultée, mais il est probable qu'au total les corsaires chrétiens aient fait eux aussi plusieurs centaines de milliers de prisonniers. Au début du XVIIe siècle, une ville comme Livourne comptait au moins 20 % de captifs turcs ! »*

MARCHÉ AUX ESCLAVES

Alger est alors le principal port de détention pour les esclaves chrétiens. Sitôt à terre, les corsaires se rendent au marché aux esclaves du Batistan. La morne procession des captifs enchaînés tête basse subit les avanies d'une foule haineuse et agressive, prodigue en insultes et crachats. Un premier tri est effectué pour séparer le menu fretin des personnages susceptibles de faire l'objet d'une rançon.

À LIRE

Méditerranées – Une histoire des mobilités humaines (1492-1750), **Guillaume Calafat et Mathieu Grenet, Points Histoire, 2023.**

Histoire des pirates et des corsaires, de l'Antiquité à nos jours, **Gilbert Buti et Philippe Hrodej, CNRS Éditions, 2016.**



Tous vont être vendus à l'encan. Les artisans, charpentiers, calfats, ou marins expérimentés sont également recherchés pour leur savoir-faire. Le sort le moins enviable est sans doute celui des esclaves au service du souverain de la province ottomane, le dey. Ceux-là sont logés dans l'un des trois bagnes de la ville capables d'accueillir au total 7 000 prisonniers et astreints à des travaux rigoureux, le plus souvent à l'arsenal ou sur les chantiers de l'État. La littérature occidentale a souvent dépeint pour les pauvres captifs des conditions de détention et des châtiments dignes des premiers martyrs chrétiens. Les bonnes âmes y dénoncent avec force détails les *matamores*, ces caves sombres et humides, véritables culs-de-basse-fosse où ils étaient entassés, nourris de pain moisi et d'eau croupie, vêtus de guenilles grouillantes de vermine. Et malheur à l'évadé qui une fois repris aurait été soumis à un catalogue de supplices dignes du neuvième cercle des Enfers : écartèlement entre quatre barques, noyade enfermé dans un sac, crucifixion sur une croix de Saint-André, empalement sur des crocs, séquestration dans un tonneau hérissé de pointes de fer et qu'on fait rouler à l'occasion… les atrocités concoctées par les sectateurs de Mahomet ne manquent pas de fantaisie. Et le bon abbé Léon Godard de s'indigner en 1853 dans son recueil *Soirées algériennes : « Nos bons chrétiens étaient traités comme les nègres. »*

Sans minorer les souffrances physiques et psychologiques des captifs, il semble nécessaire de dresser un tableau un peu moins dramatique. Car la finalité de cet esclavage est bien d'obtenir une rançon contre la liberté des captifs et il n'y a donc aucun intérêt à gâcher cette « monnaie d'échange ». Un système d'intermédiaires spécialisés dans la négociation de captifs se met en place sur les deux rives de la Méditerranée. Les familles des plus aisés sont contactées et priées de régler de fortes rançons. Les moins fortunés ne sont pas abandonnés pour autant. Deux ordres religieux spécialisés dans la rédemption, les Mercédaires et les Trinitaires récoltent des dons et se chargent des tractations. Plusieurs ports se dotent de sociétés de rédemption financées par les autorités publiques, des aumônes recueillies dans les églises ou des cotisations obligatoires versées aux confréries des gens de mer : Civitavecchia (1581), Venise (1586), Palerme (1596), Gênes (1597), Malte (1607). Les jeunes individus susceptibles de renier leur foi plus facilement et de mettre leurs compétences au service de l'ennemi sont négociés en priorité. Des caisses de rachat d'esclaves sont aussi constituées par des minorités comme à Livourne où une « *cassa per il riscatto degli schiavi* » voit le jour en 1606 pour le rachat des esclaves juifs. Et côté maghrébin, le même type de caisses, approvisionnées par les legs, les dons de fondations pieuses ou les quêtes dans les

Le captif se liant d'amitié avec le renégat de Murcie dans la prison d'Alger, gravure de Gustave Doré (1832-1883) pour *Don Quichotte de la Manche* de Miguel de Cervantes (1547-1616), tome I, édition de 1880-1881.



AKG-IMAGES / DE AGOSTINI PICTURE LIBRARY

Cervantes, fers aux pieds

Le 26 septembre 1575, la galère El Sol, avec son bord Miguel de Cervantes, vétéran de la fameuse bataille navale de Lépante, accompagné de son frère Rodrigo, fait route vers Barcelone lorsqu'elle est arraisonnée par des Barbaresques commandés par le renégat albanais Arnaut Mami. Tout le monde est envoyé à fond de cale en direction d'Alger. «*Je me vis, dans la nuit qui suivit cette fameuse journée, avec des fers aux pieds et des menottes aux mains […]. Je me trouvai l'année suivante, qui était 1572, à Navarin, ramant dans la capitane appelée Les Trois Fanaux. […] Pendant tous ces événements de la guerre, je restai attaché à la rame sans nul espoir de recouvrer la liberté, du moins par ma rançon, car j'étais bien résolu de ne pas écrire à mon père la nouvelle de mes malheurs.* » Là, il faut bien avouer que le futur écrivain brode un peu : il n'a jamais ramé sur une galère, car non seulement les lettres de recommandation de personnalités importantes, comme Don Juan d'Autriche, le discernait comme un captif de valeur, mais, en plus, l'absence de sa main gauche perdue à Lépante le rendait bien incapable de manier l'aviron ! Il est en fait revendu au pacha d'Alger. Malgré plusieurs tentatives d'évasion, il passe près de cinq ans en captivité et finit par être libéré par les religieux de l'Ordre des Trinitaires contre une rançon de 500 écus d'or.





Bombardement d'Alger par la flotte française sous le commandement d'Abraham Duquesne (1610-1688) le 27 juin 1683 (gravure de 1853).

Combat acharné de marins américains sous les ordres de l'officier de marine Stephen Decatur (1779-1820) lors de l'abordage d'un corsaire tripolitain (gravure sur bois, 1855).

HERITAGE IMAGES / AURIMAGES - THE GRANGER COLL NY / AURIMAGES

mosquées, est institué pour racheter les captifs musulmans. Un commerce de captifs se met ainsi en place, contournant subtilement les interdictions ecclésiastiques de faire du négoce avec les infidèles. La couronne d'Espagne par exemple n'octroie des licences aux marchands voulant commercer avec l'Afrique du Nord qu'à condition de s'engager à libérer des chrétiens. Des règles strictes sont mises en place de part et d'autre, des contrats sur les paiements de rançon sont signés devant le notaire ou le cadi et sont scrupuleusement respectés. On cite même le cas de capitaines de navires marchands condamnés à de fortes amendes pour avoir ramené des captifs n'ayant pas fait l'objet d'une négociation. Ainsi, à la fin du XVII[e] siècle, un capitaine de Capbreton quitte Alger avec deux captifs génois évadés à son bord. Arrivé à Marseille, il est condamné pour cela à 1 500 livres d'amende, tandis que les deux passagers en fuite sont renvoyés à Alger pour un rachat en bonne et due forme ! L'économie de la rançon s'avère particulièrement lucrative et fait les beaux jours du port d'Alger pendant presque trois siècles. Si le XVII[e] siècle voit sans doute l'apogée de la course barbaresque en matière de puissance et d'activité, les États européens, notamment la France, commence à s'offusquer de l'insolence de ces « gredins ». Des expéditions militaires sont lancées contre Alger et d'autres repaires corsaires, on bombarde la ville avec un succès mitigé, on signe de solennelles promesses de restitution d'esclaves et d'aimables traités proclamant une paix perpétuelle qui ne dure guère plus d'une année, et les cimeterres brillent toujours au soleil. Le lobby des armateurs corsaires, très influent au sein des gouvernements des provinces réclame de n'être jamais en paix en même temps avec tous les États européens, histoire de garder leurs marins affûtés. Mais la pression militaire croissante des États chrétiens, l'intensification des campagnes de bombardements et la modernisation des marines occidentales commence à affaiblir les forbans du Croissant. Les États-Unis, fraîchement indépendants, et dont les flottes marchandes ont été attaquées en Atlantique, redressent la crête et conduisent deux guerres à l'encontre des Barbaresques, d'abord contre Tripoli entre 1801 et 1805, puis Alger en 1815, avec une puissance inédite. En quelques batailles navales éclair, la US Navy inflige une déculottée aux régences et les contraignent à signer des traités humiliants. Avec le bombardement de 1816 par une flotte anglo-néerlandaise déterminée, la régence d'Alger poursuit sa perte d'influence en Méditerranée. Quelques années plus tard, à la suite d'un malheureux coup d'éventail sur l'auguste personne du consul de France, les sabres d'abordage retournent définitivement au fourreau…

Christophe Migeon

*ancien nom des îles d'Hyères



Combat naval dans le golfe de Lépante, le 7 octobre 1571 (école vénitienne, XVIe siècle).

WORLD HISTORY ARCHIVE / AURIMAGES

L'ÉVENTAIL QUI FIT TOMBER ALGER

Un malheureux coup de chasse-mouches… et la France prend la mouche. Peut-on vraiment croire que la « gifle » du dey d'Alger infligée au consul de France soit la cause de la conquête de l'Algérie et de 130 ans d'occupation ?

Nos bons vieux manuels d'histoire ont longtemps représenté au moyen d'une iconographie très colorée Jeanne d'Arc gardant ses moutons à Domrémy, Saint Louis rendant la justice sous son chêne, Henri IV et sa poule au pot, ou encore Napoléon franchissant le Grand-Saint-Bernard. Parmi ces vignettes qui participaient à la construction de notre mémoire nationale républicaine, des générations d'écoliers se sont particulièrement ébaudies de la « gifle du dey d'Alger ». La scène figurait un satrape enturbanné, vautré sur des coussins, soufletant d'un coup de plumeau un brave consul français, interloqué autant qu'indigné par cette odieuse agression. Au-delà de la personne de notre auguste plénipotentiaire, c'était bien la nation tout entière qui se voyait infliger ce camouflet. Ne pas répondre à cet affront était inimaginable. Le débarquement des troupes françaises sur les côtes algéroises était le seul moyen d'effacer le rouge sur la joue du consul et laver l'honneur de la France. Tout cela était parfaitement résumé dès 1846 dans le livre de lecture courante de Charles Jeannel, *Petit-Jean*, approuvé à la fois par le Conseil de l'instruction publique et par plusieurs évêques : *« Le dey d'Alger, appelé Hussein, ne voulut point écouter les justes réclamations qui lui furent faites ; il jeta son éventail à la tête de l'envoyé du roi et le chassa de son palais. C'était insulter la nation française. On envoya un vaisseau pour demander réparation de cet outrage et offrir une paix équitable. Le dey refusa net. Alors le vaisseau sortit du port d'Alger ; mais au moment où il partait, tous les canons de la ville tirèrent sur lui. C'était une perfidie et une lâcheté […]. Huit mois après, cent vaisseaux de guerre et quarante mille Français partaient pour l'Afrique. »* Mais cette jolie fable ne résiste guère à l'épreuve des faits.



AKG-IMAGES

UN PRÉTEXTE TOUT TROUVÉ

Alors que s'est-il vraiment passé ce 29 avril 1827 ? Depuis quelques années, les relations entre Paris et



Le 29 avril 1827, le dey Hussein frappe le consul Pierre Duval d'un coup d'éventail, fournissant à la France son *casus belli* pour la conquête de 1830 (gravure sur bois d'après Gerlier).

la Régence d'Alger s'étaient dégradées notamment à propos d'une dette contractée par la France durant la période révolutionnaire. L'Algérie avait alors livré à la France plusieurs tonnes de blé pour une valeur de 7 millions de francs payables ultérieurement et sans intérêt. Louis XVIII avait bien remboursé la moitié de la créance, mais la somme avait été consignée dans l'attente d'un arbitrage et 30 ans plus tard la France rechignait encore à apurer sa dette. Ce 29 avril, à l'occasion de la fin du ramadan, les ambassadeurs musulmans et européens viennent au palais présenter leurs vœux au dey, comme le veut la tradition. Le consul de France, Pierre Duval, en poste depuis 1814, fait partie de la délégation. Le bonhomme est un affairiste, que la presse française d'ailleurs accuse de détournement de fonds dans cette histoire de blé. Hussein lui demande s'il a une réponse du roi de France aux trois lettres amicales qu'il lui a envoyées au sujet de la dette. Il semblerait que Duval ait fait savoir un peu légèrement à son Excellence que Charles X avait d'autres chats à fouetter que de lui écrire. À partir de là, les versions divergent, le dey lui aurait tantôt fait signe avec son chasse-mouches – ou son éventail en plumes de paon, c'est selon – de s'en aller, tantôt lui aurait effleuré l'épaule avec ledit instrument deux ou trois fois. Dans son rapport, Duval dit même avoir été frappé avec le manche du chasse-mouches. En tout cas, il n'y a jamais eu de gifle.

À la suite de cet incident, la France dépêche deux missions à Alger, la première pour évacuer le consul et les ressortissants français, la seconde pour transmettre un improbable ultimatum à Hussein : il lui faut d'abord présenter ses excuses dans les 24 heures, puis faire arborer le pavillon français sur tous les bâtiments officiels, faire saluer ce dernier par 100 coups de canon et envoyer tous les plus hauts officiers de la Régence à bord du vaisseau *La Provence* mouillé dans la rade pour y présenter des excuses au consul. Sans surprise, le dey rejette l'humiliante injonction, tout en déclarant à certains Français encore présents en Algérie qu'il n'a jamais eu l'intention d'insulter la France et qu'ils peuvent rester dans le pays en toute sécurité. Mais rien n'y fait. Pour Charles X, c'est un *casus belli*. L'occasion est trop belle. Voilà un moment qu'il cherche à restaurer le prestige d'une monarchie à bout de souffle face à une opinion de plus en plus critique. Quoi de mieux qu'une conquête chrétienne de l'Afrique pour s'imposer à nouveau sur la scène internationale et faire oublier Waterloo ? Bien sûr, il s'agit de trouver des prétextes un peu plus glorieux : on invoque donc la libération d'un peuple opprimé par les Turcs ainsi que celle de milliers de captifs chrétiens qui croupissent dans les geôles algéroises, victimes de la perfidie barbaresque. Sauf que depuis 1816 et le bombardement meurtrier d'Alger par l'escadre anglo-hollandaise dirigée par lord Exmouth, les corsaires ne sont plus opérationnels. Il ne reste presque plus de prisonniers à Alger. Les Français n'en découvriront que 122 dans les bagnes.



Portrait du dey Hussein, Hussein Pacha, dey d'Alger (gravure par Achille Devéria d'après un dessin de Florent Thierry, 1830).

Dans un premier temps, un blocus est imposé dans l'espoir d'obtenir excuses et réparations. En août 1829, sous la pression de l'Angleterre, la France fait un geste d'ouverture et lève le blocus. Un navire avec des parlementaires est envoyé à Alger, mais il est accueilli par des boulets de canon. Dès lors, les *deys* sont jetés ! D'autant que le tsar Nicolas Ier qui se méfie de l'expansionnisme britannique décide de soutenir Charles X. Le 14 juin 1830, un corps expéditionnaire de 37 000 soldats, accompagné par 27 000 marins et 103 navires de guerre, débarque sur la plage de Sidi Ferruch, 30 km à l'ouest d'Alger. Trois semaines et quelques coups de canon plus tard, Alger capitule. Hussein est exilé avec famille, harem et eunuques, d'abord à Livourne, puis à Alexandrie où il s'éteindra en 1838. Duval, lui, ne verra rien de la conquête française, il meurt d'une attaque de paludisme un an avant le débarquement. Quant à Charles X, il ne profitera guère de ses succès militaires : quelques semaines plus tard, il est renversé par la monarchie de Juillet et prié lui aussi de partir en exil.

Christophe Migeon

AKG-IMAGES / LISZT COLLECTION

Leurs dirigeants se disent à la fois "rois des Maures et des Romains" et sont connus par leurs grands tombeaux

Entretien avec l'historien **Mehdi Ghouirgate**

Cahiers de Science & Vie : Voilà environ 3000 ans, quand les Phéniciens ont investi le littoral de l'Afrique du Nord, le Maghreb était depuis longtemps peuplé de Berbères. Qui sont-ils ?

Mehdi Ghouirgate : Précisons tout d'abord que les Phéniciens, qui s'installent dans le sud de la mer Méditerranée dans un mouvement d'expansion en grande partie déterminé par le commerce, vont apporter l'alphabet, le concept de cités et interagir avec les populations locales pour former des civilisations hybrides. On retrouve ainsi une forme systématique de bilinguisme chez les élites numides, c'est-à-dire dans les royaumes berbères des Massæsyles et des Massyles qui gravitent autour de Carthage : ils utilisent le punique, qui est la langue phénicienne, mais aussi une langue qui les rassemble et serait sans doute l'ancêtre des langues berbères. Quant aux origines des Berbères, elles ont donné lieu à des débats acharnés : à l'époque coloniale, on les a rattachés à diverses ascendances européennes, notamment celtiques, supposant ainsi un lien avec les Français. On a aussi suggéré qu'ils étaient venus du Proche-Orient, ce qui collait avec le nationalisme arabe. Toutefois, on ne trouve pas trace à l'époque néolithique d'un apport massif de population en provenance de la péninsule Ibérique ou du Proche-Orient ; tout comme on n'identifie pas de langue en Afrique du Nord qui aurait précédé le berbère.

CSV : Comment et pourquoi les Romains finissent-ils par s'imposer ?



DR

MEHDI GHOUIRGATE, Professeur à l'Université Bordeaux Montaigne, professeur associé à l'Université Mohammed VI Polytechnique de Rabat, il a co-écrit ou écrit de nombreux ouvrages, notamment : *Histoire du Maghreb médiéval* (Armand Colin, 2021), *Histoire des pays d'Islam* (Armand Colin, 2018), *Ibn Kaldhûn, itinéraires d'un penseur maghrébin* (CNRS éd. 2024).

M.G. : Carthage constitue une rivale de Rome, et les guerres puniques vont amener les Romains à débarquer au tournant du IIIe siècle avant notre ère sur le sol africain lors de la bataille de Zama, dans ce qui correspond aujourd'hui à la Tunisie. Dans un premier temps, comme toujours, ils jouent d'abord sur les divisions tribales des Berbères et font ainsi alliance avec le roi Massinissa, qui étend sa domination vers Carthage. Ce royaume numide a sans nul doute joué un rôle important dans l'émergence d'une élite trilingue, parlant à la fois le punique, le berbère et le latin. Mais son pouvoir est tout relatif, et les Romains finissent par annexer l'*Africa vetus*, c'est-à-dire l'ancien territoire carthaginois. Ils font ensuite de même avec ce qui correspond à l'Algérie actuelle : après avoir vaincu Jugurtha, un petit-fils de Massinissa, ils créent au Ier siècle la province d'*Africa nova*. Puis suit un moment de forte acculturation, durant lequel Rome impose son modèle de cités et érige quantité de monuments sur le littoral, à Hippone, Icosium (Alger), Caesarea (Cherchell), etc. Les populations berbères continuant de vivre selon un modèle tribal sont alors repoussées vers les hauts plateaux et les massifs montagneux du sud. Et pour les contrôler, au IIe siècle, les Romains créent au nord du massif des Aurès des cités-casernes comme Thamugadi (Timgad) ou Mascula (Khenchela), tout en multipliant les petits postes fortifiés.

CSV : Vous évoquez une forte acculturation : quel fut son impact sur les pratiques religieuses ?



LES DIEUX DES ROMAINS SONT ADOPTÉS, MAIS ADORÉS EN FONCTION DES CULTES BERBÈRES OU LIBYQUES

M.G. : Les dieux des Romains sont adoptés, mais adorés en fonction des cultes antérieurs que l'on peut qualifier de berbères ou libyques. Puis à partir du IIIe siècle, Rome a tendance à reculer un peu partout du fait de ses divisions internes, et ses provinces d'Afrique constituant son grenier à blé, c'est là que se déroulent les guerres civiles. Cette période troublée enclenche une montée en puissance des tribus berbères, mais aussi dans le nord une dynamique favorable de conversions au monothéisme, à savoir le judaïsme et surtout la nouvelle religion chrétienne. Et ce, que ce soit par le besoin d'un dieu rédempteur ou par une acculturation synonyme de la diffusion de certaines formes de philosophies grecques, et notamment la croyance en l'Un de Platon : cela jouera un rôle déterminant dans la conversion du futur saint Augustin, un Berbère qui se réclame d'une Afrique intégrée à la romanité, et ne parle que le latin. Au IVe et Ve siècles, il va avec d'autres imposer une nouvelle pensée catholique et relever l'Église romaine, et partant, l'emprise de Rome, en s'opposant alors aux donatistes – des chrétiens qui, à la suite des répressions du siècle précédent, font l'apologie des martyrs et s'adonnent au pillage des fermes de grands propriétaires. Mais au siècle suivant, l'Afrique romaine ne résistera pas à l'invasion des Vandales, un peuple germanique arrivant par la mer de la péninsule ibérique. Et l'Empire romain d'Occident va lui-même disparaître après les attaques des Wisigoths, des Francs et surtout des Ostrogoths.

Cette fresque romaine (20 av. J.-C. – 25 apr. J.-C.) représente la scène finale de Sophonisbe, princesse numide, avant son suicide. Peinte dans un cadre de banquet, elle montre Sophonisbe auprès de son mari Massinissa et entourée de serviteurs, s'apprêtant à se donner la mort après sa capture par les Romains.

CSV : Quel rôle vont alors jouer les tribus berbères ?

M.G. : Libérées de Rome, elles sont aussi opposées aux Vandales et remontent du sud en aspirant à recouvrer leurs terres. Bien qu'on ait peu de sources écrites les concernant, il semble que des royaumes berbères émergent à ce moment-là dans toute l'actuelle Algérie, depuis le nord du Maroc jusqu'au massif des Aurès. Leurs dirigeants se disent à la fois « rois des Maures et des Romains », et sont connus

AKG-IMAGES / MONDADORI PORTFOLIO / 2008 / ELECTA



Le personnage du *Caïd*, dans l'œuvre de Delacroix de 1837 ci-dessus, évoque une figure de pouvoir, typique des sociétés du Maghreb et de leurs dirigeants, notamment sous les dynasties almoravides (1040-1147) et almohades (1121-1269).

par les grands tombeaux ou djeddars en forme de pyramide. Et si l'on en croit Procope, un chroniqueur byzantin s'intéressant à la reconquête de l'Afrique, ils se présentent comme des alliés potentiels des Byzantins, autrement dit des Romains d'Orient. Mais les Byzantins ne parviendront à reprendre pied que principalement dans la partie orientale du Maghreb, dans ce qui constitue aujourd'hui la Tunisie et l'est de l'Algérie, c'est-à-dire dans l'ancien territoire urbanisé des environs de Carthage. Et pour peu de temps. Le peuple arabe jusque-là maintenu dans la marginalité va en effet s'attaquer aux empires perse et byzantin, les deux plus grands empires de l'époque, et profitant de leur rivalité, il va infliger de terribles défaites à leurs armées.

CSV : Cette conquête arabo-musulmane va se heurter à des fronts de résistance au Maghreb, tout en arrivant sur le territoire de l'Algérie d'aujourd'hui. Or il est difficile de les combattre : vous en soumettez une, et le temps d'attaquer la suivante, la première se rebelle à nouveau, etc. Face à ces tribus, les conquérants arabes vont donc connaître leurs pires défaites – l'histoire a retenu les noms de Koceïla ou de la Kahina. Alors, la seule manière pour eux de l'emporter, c'est d'associer des guerriers berbères au partage de butin. Pour preuve, le débarquement en péninsule Ibérique est opéré sous les ordres d'un Berbère, Tariq ibn Zyad, qui a d'ailleurs laissé son nom à Gibraltar – ou djebel Tariq, qui signifie montagne de Tariq. D'ailleurs, quand l'expansion arabo-musulmane se retrouve bloquée, tous les Berbères se rebellent ! Les Arabes reprendront le contrôle de la situation dans l'Al Andalus, mais ils sont chassés des futurs territoires du Maroc et de l'Algérie, exception faite de la zone frontalière avec la Tunisie. Ils vont ensuite récupérer les fortins byzantins et trouver une forme de *modus vivendi* avec la population locale. Et l'islamisation des Berbères va se faire dans l'indépendance, avec notamment et de façon originale une nouvelle période de conversions à des formes berbérisées de l'Islam – avec un Coran en berbère et des prophètes s'exprimant dans cette langue. Le Maghreb en tant que terre indépendante du califat d'Orient est un lieu de mission propice à l'accueil des formes schismatiques de l'islam. Comme par exemple le kharidjisme, fonctionnant avec un chef politico-religieux dont le pouvoir est assez faible et qui ne doit pas nécessairement être un Arabe.

CSV : Comment les tribus berbères des Almoravides vont-elles alors s'emparer du pouvoir ?

M.G. : Dans la secondee moitié du Xe siècle, les Fatimides – de confession chiite – quittent le Maghreb pour s'installer au Caire. Ils confient le pouvoir à leurs anciens lieutenants berbères, punissant néanmoins ces Zirides par l'envoi de tribus

LE DÉBARQUEMENT EN PÉNINSULE IBÉRIQUE EST OPÉRÉ SOUS LES ORDRES D'UN BERBÈRE, TARIQ IBN ZYAD

en enrôlant localement des combattants…

M.G. : En effet, progressant tous azimuts, vers l'est comme vers l'ouest, les guerriers arabes qui circulent à cheval ou à dos de chameau occupent l'Égypte et en 642, ils prennent rapidement Alexandrie aux Byzantins – une prise majeure, eu égard à l'importance commerciale de ce port. Le bassin méditerranéen connaît alors une période de crise, en raison d'une pandémie de peste. Et la mainmise sur des butins constitue le moteur de la guerre pour les Arabes. Mais après avoir conquis le centre et le nord de l'actuelle Tunisie, ils vont rencontrer des sociétés tribales qui leur ressemblent bédouines à la suite d'une tentative d'émancipation. À ce moment-là, l'arrivée d'or et d'esclaves en provenance de l'Afrique sahélienne, ou Bilad al-Sudan, se fait plus massive. Pour s'assurer des revenus stables, le pouvoir politique est installé sur le littoral, à Béjaïa (Bougie). Mais au milieu du XIe siècle, des Berbères Sanhadja du Sahara, que l'on nommera Almoravides, remontent vers le nord en suivant la route de l'or. Galvanisés et unis par un chef charismatique, véritable interprète des desseins de dieu sur terre, ils s'emparent du sud de l'actuel Maroc et d'Al Andalus, avant de faire main basse sur les grands marchés de l'or que sont des

NANTES, MUSÉE DES BEAUX ARTS / AURIMAGES



***Mariée berbère*, Josep Tapiro Baró, vers 1896.**

cités comme Alger et Tlemcen. Le commerce avec les chrétiens leur assure des revenus et des armes, et de cette époque datent les premières grandes mosquées. Mais au XII[e] siècle, ils sont dans l'incapacité de faire face en même temps aux attaques de monarchies chrétiennes dans la péninsule ibérique, et de Berbères Masmouda qui les défient dans le sud du Maroc et vont former les Almohades. Pour la première fois dans l'histoire du Maghreb, ce mouvement installe une véritable unité territoriale et politique. Comme ses prédécesseurs, il ne pourra cependant pas faire front de manière simultanée aux chrétiens et à des concurrents locaux – en l'occurrence, des Berbères et les armées bédouines sur lesquelles ils s'appuient.

CSV : La Reconquista ne fut donc pas la seule cause de leur chute.

M.G. : Elle y a évidemment participé. Mais pour tenir tête aux tribus berbères, les Almohades avaient en quelque sorte fait des bédouins arabes leur garde prétorienne, contribuant à les rendre plus puissants tout en les faisant progresser vers l'ouest. Au XIV[e] siècle, alors que le Maghreb fait face à un effondrement démographique en raison de la peste et des vagues de sécheresse, ces tribus arabes poursuivent leur mouvement d'expansion et d'intégration des populations berbères pourtant plus nombreuses – ce dont a témoigné Ibn Khaldoun. Or parallèlement, sur le littoral, les grandes cités avaient fait appel à des mercenaires de la péninsule ibérique pour faire rentrer l'impôt. Et en fin de compte, au début du XV[e] siècle, Ceuta passe aux mains des Portugais, qui profitent de l'affaiblissement et du morcellement territorial du Maghreb occidental pour faire du Maroc leur chasse gardée. Quant aux Espagnols, au siècle suivant, ils parviennent à s'emparer de grandes cités portuaires du futur territoire de l'Algérie, dont Oran et Bejaïa, où ils détruisent tous les monuments rappelant le passé musulman.

CSV : Pour quelles raisons Alger fait-elle alors appel aux Ottomans ?

M.G. : Parce qu'elle sait ne pouvoir compter sur personne d'autre. Les Ottomans cherchent en effet à s'opposer à l'hégémonie espagnole et vénitienne en mer Méditerranée, et pour y parvenir ils font appel à de petits équipages bien entraînés, à commencer par des corsaires originaires des Balkans, dont le fameux Barberousse. Ces pirates et d'autres vont dépeupler toute une partie du littoral du sud de l'Europe, menant des razzias et faisant des prisonniers – dont le romancier espagnol Miguel de Cervantès – pour les échanger contre rançon, ou les faire travailler pour pallier le manque de main-d'œuvre. Les Ottomans n'en restent pas moins bien plus attachés au sort de l'Europe qu'à celui du Maghreb, et se contentent d'envoyer sur place des janissaires, tout en laissant une grande marge de manœuvre aux gouverneurs locaux. Parmi les élites urbaines, tant que la menace espagnole persiste, certains voient en eux des sauveurs de l'islam – posture qui est aujourd'hui encore celle des dirigeants de l'Algérie. D'autres vont entretenir une relation plus ambigüe : s'étant repliés à l'intérieur des terres de Bejaïa au début du XVI[e] siècle, ils forment une principauté connue sous le nom de royaume de Koukou, qui parvenant à maintenir son indépendance jusqu'au XVII[e] siècle, s'oppose tantôt aux Espagnols, tantôt aux Ottomans. Enfin, dans l'arrière-pays, les seuls contacts des populations arabes et berbères avec les autorités ottomanes se résument aux visites des percepteurs venant collecter l'impôt par la force au moment des moissons. Majoritairement tribales, ces populations des hauts plateaux et des montagnes considèrent les Ottomans comme des oppresseurs – et donneront plus tard du fil à retordre aux Français. Hormis la bataille d'Alger, c'est dans ces régions excentrées que se déroulera la guerre d'Algérie.

Propos reccueillis par Anne Lefèvre-Balleydier

AURIMAGES

LES CAHIERS SCIENCE&VIE COMPLÉTEZ



N°221
Révoltes paysanne. De la féodalité à la technocratie



N°220
Le Liban ou l'utopie multiconfessionnelle



N°219
École & religion. Les liaisons dangereuses



N°218
Drogue. Comment elle a fait et défait notre histoire



N°213
Campagne d'Egypte. Bonaparte Derrière le fiasco militaire, l'héritage scientifique



N°212
Généalogie. Et si le roi était votre cousin ?



N°211
A l'abordage de nos cités maritimes



N°210
Au fil de La Loire. Vers une autre histoire de France



N°205
Ukraine - Aux origines du mal



N°204
Paris & les rois



N°203
Berceau de la civilisation, Le Nil et ses derniers secrets



N°202
Aux origines des Arts Martiaux

RETROUVEZ NOS ANCIENS NUMÉROS SUR

www.kiosquemag.com

VOTRE COLLECTION



N°217
Sociétés secrètes. Aux origines du complotisme américain



N°216
Impressionniste. Les secrets d'une révolution



N°215
Israël, Palestine. Terre de dieu, enfer des hommes



N°214
La magie des pierres. Pourquoi elles nous fascinent



N°209
Montagne - La conquête des cimes



N°208
Le chat - Comment il nous a domestiqués



N°207
Arbres - Les racines du monde



N°206
Le Mystère Compostelle

POUR COMMANDER ET S'INFORMER

Par courrier : Renvoyez le bon de commande avec votre règlement à :
La Boutique Les Cahiers de Science&Vie
59898 Lille Cedex

Par téléphone au **01 46 48 48 03**
du lundi au samedi de 8h à 20h.
(paiement par CB uniquement)

Retrouvez plein d'autres produits sur :
https://www.kiosquemag.com

BON DE COMMANDE

Retournez ce bon à La Boutique Les Cahiers de Science & Vie - 59898 Lille Cedex 9

N°	Réf.	Qté	N°	Réf.	Qté	Prix unitaire	Sous-total
202	611576	X	203	611715	X	6€90	
204	611905	X	205	612114	X		
206	612276	X	207	612462	X		
208	612654	X	209	612841	X		
210	613000	X	211	613215	X		
212	613556	X	213	613378	X		
214	613732	X					
215	613885	X	216	614043	X	7€90	
217	614236	X	218	614395	X		
219	614587	X	220	614952	X		
221	615323	X					

	SOUS-TOTAL	€
FRAIS D'ENVOI (cochez la case de votre choix)	☐ Inférieur à 13€ en envoi normal	3€
	☐ Supérieur à 13€ en envoi normal	5€
	TOTAL GÉNÉRAL	€

Je règle par chèque libellé à l'ordre des Cahiers de Science&Vie.

Vous souhaitez régler par carte bancaire ?
Rendez-vous sur **www.kiosquemag.com**
c'est rapide, simple et 100% sécurisé !

Kiosque Mag — Disponible sur kiosquemag.com

Mes coordonnées : ❑ Mme ❑ M. (* À remplir obligatoirement) **# M090 # V1659671**

Nom*|___|___|___|___|___|___|___|___|___|___|___|___|___|___|___|___|___|___|___|___|___|___|___|___|___|

Prénom*|___|___|___|___|___|___|___|___|___|___|___|___|___|___|___|___|___|___|___|___|___|___|___|___|___|

Adresse* |___|___|___|___|___|___|___|___|___|___|___|___|___|___|___|___|___|___|___|___|___|___|___|___|___|

|___|___|___|___|___|___|___|___|___|___|___|___|___|___|___|___|___|___|___|___|___|___|___|___|___|___|

CP*|___|___|___|___|___| Ville*|___|___|___|___|___|___|___|___|___|___|___|___|___|___|___|___|___|___|___|

Email |___|___|___|___|___|___|___|___|___|___|___|___|___|___|___|___|___|___|___|___|___|___|___|___|___|
(indispensable pour le suivi de mon abonnement et recevoir la version numérique)

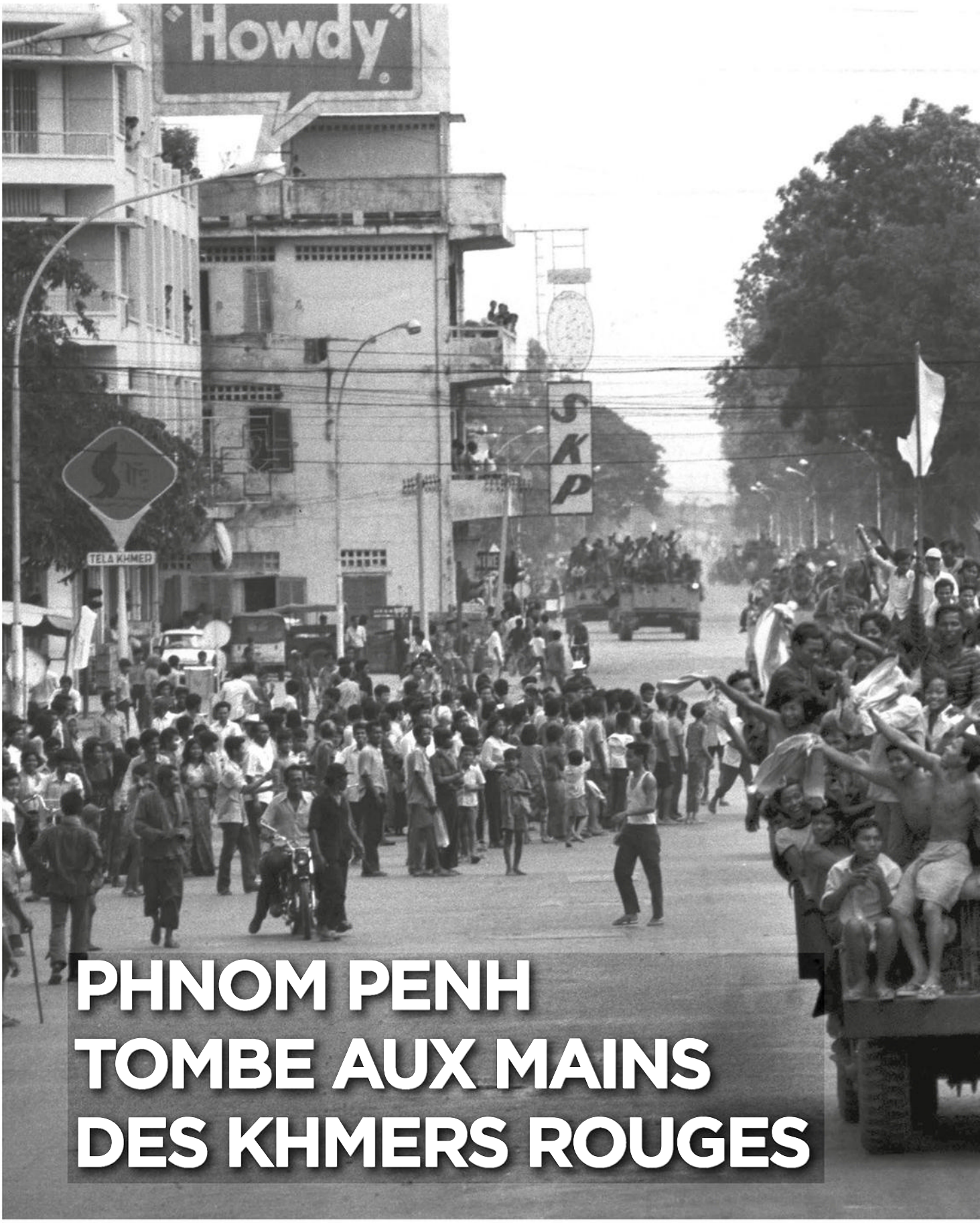
Téléphone |___|___|___|___|___|___|___|___|___|___| (portable de préférence pour envoi de sms si besoin)

Date d'anniversaire |___|___|___|___|___|___|___|___| (pour vous le souhaitez)

☐ Je ne souhaite pas recevoir les offres Privilège des Cahiers de Science & Vie et Kiosquemag sur des produits et services similaires à ma commande par la Poste, e-mail et téléphone. Dommage!

☐ Je ne souhaite pas que mes coordonnées postales et mon téléphone soient communiqués à des partenaires pour recevoir leurs bons plans. Dommage!

Offre valable en France Métropolitaine jusqu'au 31/12/2025. Conformément à l'article L 221-18 du code de la consommation, vous disposez d'un droit de rétractation de 14 jours à compter de la réception de votre commande et vous pouvez nous retourner votre colis dans son emballage d'origine complet. Les frais d'envoi et de retour restent à votre charge. Responsable de traitement des données personnelles : Reworld Media Magazines SAS. Finalités du traitement : gestion de la relation client, opérations promotionnelles et de fidélisation. Données postales et téléphoniques susceptibles d'être transmises à nos partenaires. Conformément à la Loi informatique et Libertés du 6-01-78 modifiée, vous pouvez exercer vos droits d'opposition, accès, rectification, effacement, portabilité, limitation à l'utilisation de vos données ou donner vos directives sur le sort de vos données après décès en écrivant à Reworld Media-DPD, c/o service juridique, 40 Avenue Aristide Briand 92220 Bagneux ou par mail à dpd@reworldmedia.com. Vous pouvez introduire une réclamation auprès de la CNIL - www.cnil.fr. Pour toute autre information, vous pouvez consulter nos CGV sur kiosquemag.com.



PHNOM PENH TOMBE AUX MAINS DES KHMERS ROUGES

ROLAND NEVEU / GAMMA



17 AVRIL 1975

Un jour suffit pour que le destin du Cambodge bascule. Ce 17 avril 1975, aux premières heures de la matinée, de longues cohortes de jeunes Khmers rouges armés jusqu'aux dents, vêtus d'uniformes noirs et du traditionnel Krama, cette écharpe à damier rouge et blanc, déferlent sur Phnom Penh, sa capitale. *« Toute la ville a été libérée (…) à 9 h 30 »*, annonce triomphalement le communiqué officiel diffusé par la radio des vainqueurs. Désertée par les dernières forces du maréchal proaméricain Lon Nol, président de la République khmère depuis 1970 après l'éviction du roi Norodom Sihanouk, elle est tombée sans résistance. Lassée par cinq ans d'une guerre civile violente et meurtrière, la population accueille avec soulagement l'armée dirigée d'une main de fer par Saloth Sâr, alias Pol Pot ou « Frère numéro 1 », le secrétaire général du Parti communiste du Kampuchéa (PCK). Mais leur espoir de paix est brisé presque instantanément. Sous prétexte de l'imminence d'un bombardement américain, les ressortissants étrangers présents sont en effet expulsés et les quelque deux millions et demi d'habitants évacués de force. Car Pol Pot, comme Mao, voue une haine féroce à l'Occident. Tout ce qui évoque la culture urbaine et capitaliste – la propriété, l'argent, les livres, les lunettes, les chaussures, etc. – est immédiatement banni. Et les citadins et intellectuels, contaminés par « l'esprit et l'impérialisme bourgeois », les opposants politiques ou les moines bouddhistes sont les uns exécutés, les autres envoyés dans les ateliers ou à la campagne pour y être « rééduqués », dans le cadre du plan de ruralisation forcée. Tous sont mis au travail, creusant la terre, édifiant des digues, détournant des rivières pour cultiver le riz, etc. Pendant trois ans, huit mois et 20 jours, le Kampuchéa démocratique (le nouveau nom du pays) va ainsi se transformer en un gigantesque camp de travail et centre d'extermination. Les travailleurs meurent en effet en masse de faim, d'épuisement ou de maladie. Et c'est sans compter les milliers d'individus emprisonnés, torturés et exécutés au sein des centres de rétention comme celui de Tuol Sleng ou « S21 » dirigé par le tristement célèbre Douch. La folie sanguinaire s'arrête le 7 janvier 1979 lorsque l'armée vietnamienne envahit le pays. Près de deux millions de Cambodgiens sont morts, soit le quart de la population ! Pol Pot et ses complices trouvent, eux, refuge dans la jungle d'où ils continueront à mener des actions de guérilla. Arrêté en 1997, il sera condamné à la réclusion à perpétuité. Il décèdera l'année suivante. Plus de trente ans plus tard, seuls trois des responsables comparaitront devant un tribunal international. Douch écopera ainsi de trente ans de prison pour crimes contre l'humanité.

Fabienne Lemarchand

En s'emparant de la capitale cambodgienne, les Khmers rouges mettent un terme à cinq ans de guerre civile contre la République khmère de Lon Nol. Présentée comme une libération, leur victoire inaugure l'un des régimes les plus meurtriers du XXe siècle.

CLÉOPÂTRE, L'ICÔNE ÉNIGMATIQUE



La mort de Cléopâtre, vers 1878, collection privée. Entre exotisme et érotisme, ce thème a beaucoup inspiré les peintres orientalistes du XIXe siècle.

Depuis deux millénaires, les mœurs exotiques et les amours tumultueuses de la dernière reine d'Égypte alimentent tous les fantasmes. Elle est même devenue une figure mythique, dont le cinéma s'est emparé avec gourmandise. Pourtant, par bien des côtés, elle demeure un mystère pour les archéologues et les historiens, qui traquent les moindres traces de son existence.

LE MYTHE CLÉOPÂTRE ET LA QUÊTE DU TOMBEAU PERDU

Puissante ou sulfureuse, stratège ou croqueuse d'hommes, combattante héroïque ou cruelle despote… Mais qui fut donc vraiment Cléopâtre VII, ultime représentante de la dynastie macédonienne des Ptolémées, qui régna sur l'Égypte entre 51 et 30 av. J.-C. ? Son aura de mythe absolu, dont se sont emparés au fil des siècles de nombreux peintres, auteurs ou cinéastes – et même des auteurs de BD, des concepteurs de jeux vidéo, etc. –, contraste avec les lacunes des sources historiques et archéologiques la concernant. D'elle, on ne connaît guère que le portrait pas toujours flatteur laissé par les historiens romains. Son œuvre politique reste largement ignorée, et l'on cherche en vain son tombeau depuis des décennies. Même son long nez, qui fait tourner la tête du druide Panoramix dans *Astérix et Cléopâtre,* pourrait bien n'être qu'une légende !



Cléopâtre VII, née en 69 av. J.-C., régna de 51 à 30 av. J.-C.

En effet, on ne dispose d'aucune représentation réaliste pour confirmer de façon certaine la longueur de son appendice nasal, immortalisée par le philosophe Blaise Pascal dans ses *Pensées* par la célèbre phrase *«Le nez de Cléopâtre, s'il eût été plus court, toute la face de la terre aurait changé».* On peut même se demander si sa fameuse beauté n'est pas un mirage, les auteurs romains attribuant surtout son succès à sa conversation. Dès lors, on comprend que le petit monde de l'égyptologie ait été en ébullition lorsque Kathleen Martínez, responsable des fouilles égypto-dominicaines du site de Taposiris Magna, a annoncé en décembre dernier la mise au jour d'un petit buste en marbre blanc qui, selon elle, représenterait la dernière souveraine d'Égypte.

Au début des années 2000, cette ancienne avocate dominicaine s'est prise de passion pour Cléopâtre, au point de lâcher sa carrière pour se consacrer à la recherche de son tombeau perdu. Elle a acquis la conviction que la reine avait planifié sa mort et s'était fait ensevelir secrètement dans un temple égyptien. Celui de Taposiris Magna, à 45 km à l'ouest d'Alexandrie, lui est apparu comme le lieu de sépulture le plus prometteur. Financé sur sa fortune personnelle, son projet de fouilles a reçu l'aval des autorités égyptiennes. Les excavations du site se poursuivent désormais depuis plus de vingt ans et ont permis d'importantes découvertes, notamment celle d'une vaste nécropole. La campagne de fouilles 2024, menée par la mission égypto-dominicaine

HERITAGE IMAGES / AURIMAGES - MINISTÈRE DU TOURISME ET DES ANTIQUITÉS D'EGYPTE

de Taposiris Magna en collaboration avec l'Université nationale Pedro Henríquez Ureña (UNPHU), a fait surgir des dépôts de fondation du temple un ensemble d'objets remarquables représentatif de la fin de l'époque ptolémaïque, dont ce fameux buste censé figurer Cléopâtre.
Mais bien que la statuette arbore un diadème royal, l'interprétation de Kathleen Martínez, qui tient essentiellement à sa certitude d'avoir identifié le site du tombeau royal, est loin de faire l'unanimité… En effet, la majorité des égyptologues pense que celui-ci a été englouti sous la Méditerranée à l'est du port d'Alexandrie, où des fouilles sous-marines ont été entreprises dès les années 1990. De plus, le visage de marbre ne ressemble guère aux quelques représentations stylisées de la reine déjà connues. Enfin, selon des déclarations de l'ancien ministre égyptien des Antiquités Zahi Hawass, ce buste est de facture romaine et serait donc postérieur à sa mort.

LA SŒUR RIVALE ARSINOÉ ET LE DÉCEVANT CHROMOSOME Y

Faute d'avoir découvert la royale sépulture, les archéologues pensaient avoir identifié celle d'Arsinoé IV, la plus jeune sœur et rivale de la souveraine, morte en 41 av. J.-C. Depuis les années 1990, on soupçonnait que les ossements reposant dans un monument funéraire découvert à Éphèse en 1929, l'Octogone, étaient les siens. Des analyses entreprises à partir de 2007 étaient venues étayer cette théorie : retracée dans le documentaire *Cléopâtre – Portrait d'une tueuse* (2009), l'enquête qui avait conduit les archéologues à cette conclusion offrait une vision beaucoup moins glamour de la reine d'Égypte que celle du cinéma hollywoodien, celle-ci n'ayant pas hésité à faire assassiner sa jeune sœur et son frère Ptolémée XIII…
Las, en janvier 2025, une nouvelle étude menée sur les ossements par une équipe pluridisciplinaire du département d'anthropologie évolutionniste de l'Université de Vienne a contredit l'identification des ossements. Certes, leur datation concorde avec celle de la mort de la princesse. *« Mais est ensuite venue la grande surprise : dans des tests répétés, le crâne et le fémur ont clairement montré la présence d'un chromosome Y – en d'autres termes, un homme »*, a expliqué l'anthropologue Gerhard Weber, responsable de cette étude. Selon les chercheurs, *« il est maintenant clair que ce n'est pas la sœur de Cléopâtre qui a été enterrée dans l'Octogone à Éphèse ».*
Bien que son nom ait traversé les siècles, l'épais voile d'ombres qui entoure la souveraine ptolémaïque n'est donc pas près d'être levé. Dans son exposition-événement *Le mystère Cléopâtre,* qui ouvre ses portes à partir du 11 juin 2025, l'Institut du monde arabe (Paris) a choisi d'ex-



Chambre funéraire voûtée de l'Octogone d'Éphèse, datant du Ier siècle av. J.-C., surmontée d'un sarcophage en marbre. Les ossements qu'il contenait ont longtemps été attribués à Arsinoé IV, sœur cadette de Cléopâtre VII, assassinée en 41 av. J.-C., mais la génétique vient de révéler la présence d'un… chromosome Y !

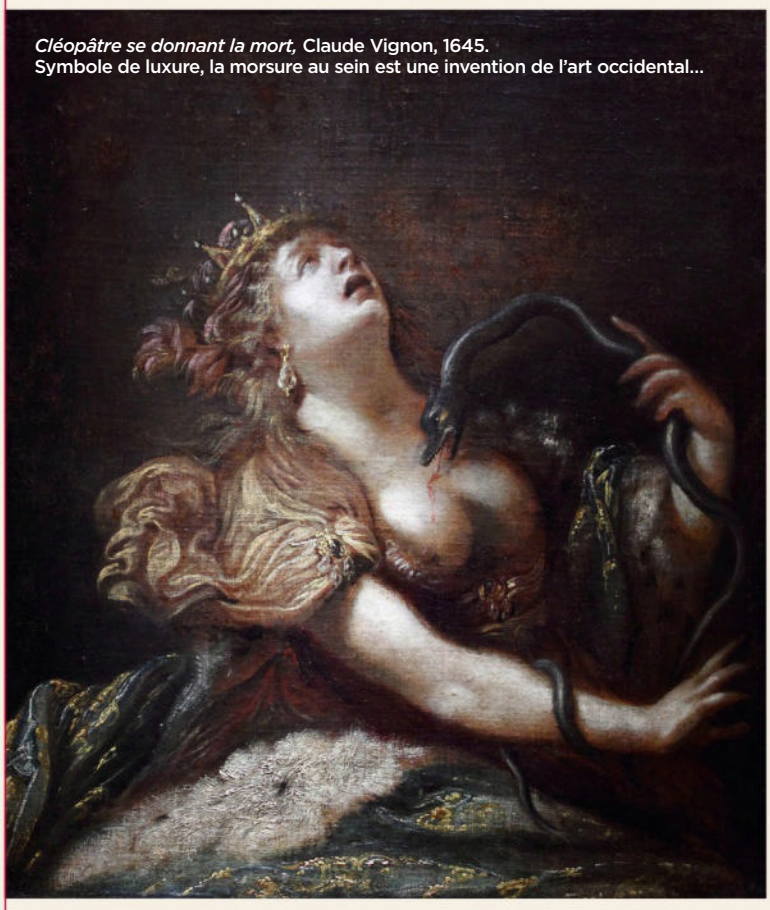


Objets découverts dans le temple de Taposiris Magna, dont des pièces de monnaie et la tête d'une statue représentant peut-être Cléopâtre VII.

MANUEL COHEN / AURIMAGES - MINISTÈRE DU TOURISME ET DES ANTIQUITÉS D'EGYPTE



Crâne de l'Octogone d'Éphèse conservé à l'Université de Vienne. Initialement attribué à Arsinoé, il proviendrait en réalité d'un jeune Romain.



Cléopâtre se donnant la mort, **Claude Vignon, 1645. Symbole de luxure, la morsure au sein est une invention de l'art occidental…**

UNIVERSITÉ DE VIENNE / GERHARD WEBER - CLAUDE VIGNON, MUSÉE DES BEAUX-ARTS DE RENNES

plorer l'écart entre mythe et réalité historique connue : *« Depuis sa mort, il y a deux mille ans, sa notoriété n'a cessé de croître – une renommée d'autant plus surprenante que nulle biographie antique ne la fonde. Autour de son personnage se sont forgés une légende puis un mythe singulier associant passion et mort, volupté et cruauté, richesse et guerre, politique et divinité, qui éclairent les regards contrastés que l'Occident porte sur la civilisation égyptienne et, plus généralement, sur le statut dont y bénéficiait la femme d'État »,* peut-on lire sur son site.
Sa légende posthume tient pour beaucoup à ses amours tumultueuses avec Jules César puis Marc Antoine, qui en leur temps défrayèrent la chronique. Divine fille d'Isis pour les Égyptiens, elle n'est qu'une femme fatale débauchée pour les Romains – Pline l'Ancien la taxe même de « reine prostituée » ! Sa fin tragique a aussi nourri les imaginaires. Après la lourde défaite essuyée face à la flotte d'Octave lors de la bataille navale d'Actium en 31 av. J.-C., Marc Antoine puis Cléopâtre choisissent tous deux de se donner la mort. Les circonstances du suicide de cette dernière restent incertaines : *« Cléopâtre, dans la tour où on la gardait, attenta elle aussi secrètement à ses jours, soit en se faisant piquer par un aspic, soit en usant d'un de ces poisons subtils qui tuent par le seul contact »*, écrit le géographe Strabon. La tradition veut qu'elle ait offert son bras au serpent, mais les peintres de la Renaissance vont érotiser la scène en situant la morsure du reptile sur sa poitrine dénudée… Et au début du XVII[e] siècle, Shakespeare joue la surenchère dans sa pièce *Antoine et Cléopâtre*, la belle Égyptienne s'appliquant d'abord un aspic sur le sein, puis un second sur un bras…

CLÉOPÂTRE SUPERSTAR ENTRE SÉDUCTION, POUVOIR ET WOKISME

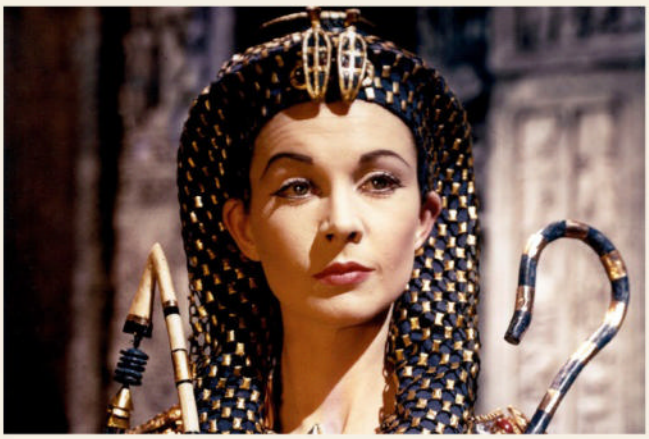
Le destin de Cléopâtre fournira le prétexte de plusieurs autres pièces, opéras ou ballets, offrant notamment à l'actrice Sarah Bernhardt un rôle de femme fatale à sa mesure en 1890. Mais c'est surtout le cinéma qui va immortaliser son image. Dès 1899, elle apparaît dans un court-métrage de Méliès. De nombreux réalisateurs du cinéma muet lui emboîtent le pas, présentant souvent Cléopâtre comme une aguicheuse séductrice. C'est d'ailleurs en l'interprétant dans *La Reine des Césars* que Theda Bara, la première « vamp » du cinéma américain, connaît son plus grand succès en 1917, habillée de voiles transparents. Le film sera censuré… En 1934, c'est au tour de Cecil B. DeMille de s'attaquer au mythe. Il choisit de lui prêter les traits mutins de la Française Claudette Colbert, qu'il affuble de tenues affriolantes, multipliant les scènes « osées ». Nouveau scandale… Adapté d'une pièce de Bernard Shaw, le *César et Cléopâtre* de Gabriel Pascal sorti en 1945 vaut, lui, surtout le détour par les costumes sophistiqués portés par une Vivien Leigh aux allures de déesse. Puis c'est Sophia Loren qui endosse le rôle en 1954 dans une comédie italienne, *Deux nuits avec Cléopâtre,* qui dépeint la reine façon mante religieuse (ses amants d'une nuit sont exécutés au matin…). Et avec la *Cléopâtre* incarnée par Élisabeth Taylor en 1963, c'est l'apothéose ! Avec son budget démesuré, ses stars au cachet indécent et ses quelque 4500 figurants, cette superproduction hollywoodienne réalisée par Joseph Mankiewicz restera dans l'histoire du cinéma comme le film de tous les superlatifs… Difficile après ça d'imaginer la reine égyptienne sous d'autres traits !
Pourtant, elle continue d'être une source d'inspiration inépuisable pour le septième art. En 2002, dans *Astérix et Obélix : Mission Cléopâtre*, Alain Chabat, qui a choisi d'explorer la veine comique sans rien lâcher sur le charme, confie ainsi le rôle à Monica Bellucci. Et ce n'est pas fini ! Deux films mettant Cléopâtre à l'honneur – un biopic porté par l'actrice israélienne Gal Gadot et une adaptation du livre *Cléopâtre* de Stacy Schiff sous la houlette du réalisateur québécois Denis Villeneuve – sont annoncés pour 2025 ou 2026. Les temps ont changé et ils devraient proposer une image moins stéréotypée de l'iconique souveraine, mettant en valeur la brillante femme de pouvoir. Netflix a également annoncé pour 2026 sa série documentaire *Queen Cleopatra*, qui fait partie d'une collection consacrée aux reines africaines et promet un regard nouveau sur *« la vie fascinante et le génie politique de la reine ».*



La Reine des Césars (1917), de J. Gordon Edwards, avec Theda Bara.



Cléopâtre (1934), de Cecil B. DeMille, avec Claudette Colbert.



César et Cléopâtre (1945), de Gabriel Pascal, avec Vivien Leigh.



Cléopâtre (1963), de Joseph L. Mankiewicz, avec Elizabeth Taylor.



Astérix & Obélix : Mission Cléopâtre (2002), de Alain Chabat, avec Monica Bellucci.



Cléopâtre (annoncé en 2025), de Kari Skogland, avec Gal Gadot.

Malgré de louables intentions, le projet de Gal Gadot a suscité la controverse dès son annonce en 2020, d'aucuns jugeant l'actrice «trop blanche» pour incarner la reine égyptienne. Mais quand certains accusent Gal Gadot de *whitewashing*, d'autres s'indignent sur les réseaux sociaux du choix d'Adele James, une actrice noire, pour jouer la reine dans le docu-fiction de Netflix, reprochant à la plateforme son afrocentrisme ou brandissant l'épouvantail du wokisme. Ces polémiques font écho aux débats des historiens autour de l'appartenance ethnique de Cléopâtre. En effet, si on connaît son père, Ptolémée XII, on ignore qui était sa mère et bien qu'elle soit souvent présentée comme d'ascendance gréco-macédonienne, des chercheurs lui prêtent des origines égyptiennes ou africaines. Selon les analyses de 2007, la forme du crâne attribué à Arsinoé IV offrait des caractéristiques africaines, ce qui semblait étayer la possibilité que sa sœur Cléopâtre ait été elle aussi noire ou métisse… Mais puisque les chercheurs pensent désormais que les ossements sont ceux *«d'un jeune homme présentant des anomalies du développement qui était probablement romain»*, retour à la case départ ! Le mystère reste entier…

Marielle Mayo

À VOIR

Le mystère Cléopâtre, **exposition à l'Institut du monde arabe (Paris), du 11 juin 2025 au 11 janvier 2026.**

FOX FILMS / EVERETT / WITZEL / AURIMAGES - EVERETT COLLECTION / AURIMAGES - 20TH CENTURY FOX FILM CORPORATION / COURTESY EVERETT COLLECTION / AURIMAGES - ALL FILM ARCHIVE / MARY EVANS / AURIMAGES - PARAMOUNT PICTURES

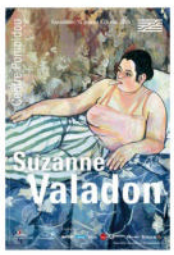
SUZANNE VALADON, FOLLEMENT LIBRE

Après le Centre Pompidou-Metz et le Musée des Beaux-Arts de Nantes, c'est au tour du Centre Pompidou de Paris de célébrer Suzanne Valadon (1865-1938) à travers une éblouissante rétrospective donnant à voir toute l'étendue du talent et de l'audace de cette artiste autodidacte.

Sa vie est digne d'un roman de Zola. Suzanne Valadon, née Marie-Clémentine en 1865 dans une bourgade de Haute-Vienne, de père inconnu et d'une blanchisseuse, débarque à Paris à l'âge de 5 ans. Elle grandit dans le Montmartre populaire et bohème de la fin du XIXe siècle. Comme les filles de sa condition, elle quitte l'école vers l'âge de 12 ans, et enchaîne les petits boulots : serveuse, marchande des quatre saisons, apprentie modiste, puis acrobate, son rêve d'enfance… Mais une mauvaise chute met fin à sa brève carrière circassienne. À 15 ans et d'une beauté ravageuse, Marie-Clémentine devient alors modèle. Douée, la jeune fille, qui se fait désormais appeler Maria, pose pour les grands maîtres de son temps : Pierre Puvis de Chavannes, Paul-Albert Bartholomé, Auguste Renoir ou encore Henri de Toulouse-Lautrec avec qui elle a une liaison passionnelle. *« Toi qui poses nue pour des vieillards, tu devrais t'appeler Suzanne »*, lui lance-t-il, en référence à l'épisode biblique qui porte son nom. Ce sera son prénom d'artiste. Elle qui dessine depuis son



***Adam et Ève* ou *Été*,**
Suzanne Valadon, 1909.



SUZANNE VALADON
CENTRE POMPIDOU, PARIS
Jusqu'au 26 mai

CENTRE POMPIDOU, MNAM-CCI/BERTRAND PREVOST/ DIST. GRANDPALAISRMN

enfance profite de ces séances pour observer, questionner, et s'imprégner de la manière de travailler des artistes, de leur technique, et se forger peu à peu un style. Jusqu'en 1893, la jeune femme produit essentiellement des œuvres au crayon, au fusain, à l'encre ou à la sanguine. Elle croque sans relâche ses proches, sa mère, sa domestique, son fils Maurice, né en 1883, au père inconnu, auquel le Catalan Miquel Utrillo donnera plus tard son nom. Puis elle ose la couleur. L'un de ses premiers portraits est celui d'Erik Satie, son amant éphémère, éconduit au bout de quelques mois. En 1894, elle participe au Salon de la Société nationale des Beaux-Arts. Une première pour une femme ! Surtout, cette même année, elle fait une rencontre fondatrice avec Edgar Degas. *« Vous êtes des nôtres ! »*, s'exclame-t-il, enthousiaste à la vue de ses œuvres. Il la prend sous son aile, lui enseigne la technique de gravure du vernis mou et collectionnera ses dessins et estampes.

BRISER LES CODES

Maria la modèle devient ainsi dans ces années 1890 une artiste à part entière. Libre, audacieuse, peu soucieuse des conventions et des bienséances de son époque dans sa vie personnelle comme dans son œuvre. Elle a de nombreux amants, deux maris, Paul Mousis puis André Utter, un ami de son fils rencontré en 1909 et de 21 ans son cadet… Côté artistique, elle cherche à exprimer la vérité des corps et des visages. Elle représente ses modèles (et elle-même) sans les idéaliser, avec leurs imperfections, leur embonpoint, leur couperose ou leurs rides, brisant les codes de la féminité. *« Je peins les gens pour apprendre à les connaître »*, explique-t-elle. La femme bien en chair de *La chambre bleue* peinte en 1923, négligemment vêtue d'un débardeur rose et d'un pantalon de pyjama rayé, fumant sa cigarette, une pile de livres posée à ses côtés, n'est clairement pas là pour plaire ou pour séduire. Pas plus que son *Autoportrait aux seins nus*, réalisé en 1931 alors qu'elle a 66 ans. *« Il faut être dur avec soi, avoir une conscience, se regarder en face »*, dira-t-elle. Ses nus féminins s'offrent aux regards de manière crue, dans leur masse et leur singularité, dans ce style qui lui est propre, avec ces



***Autoportrait aux seins nus*, Suzanne Valadon, 1931.**

lignes noires qui cernent les visages et les corps. Et qui transgressent les canons de beauté et les stéréotypes artistiques féminins représentés par les maîtres pour qui elle a posé. Il est une autre frontière que Suzanne Valadon va transgresser dans les premières années du XXe siècle : celle des nus masculins, un domaine jusqu'alors réservé aux hommes. Elle est la première femme à les peindre de face et en grand format. En 1909, elle immortalise ainsi André Utter en Adam à ses côtés. Cinq ans plus tard, elle le fait encore poser nu pour son monumental *Lancement de filet*, de dos, de trois quarts et de face, corps galbé et musclé. Artiste reconnue et recherchée par ses contemporains, Suzanne Valadon entame dans les années 1920 une série de portraits bourgeois, de femmes de la société, le plus souvent amies ou mécènes, ou d'hommes ayant compté dans sa vie. Elle peindra jusqu'à sa mort, en 1938, à Montmartre, laissant une œuvre prolifique – près de 500 toiles et 300 œuvres sur papier répertoriées. La rétrospective que lui consacre actuellement le Centre Pompidou, qui rassemble 200 peintures et dessins, permet de saisir la puissance créatrice de cette artiste et son univers inclassable. Un régal pour les yeux.

Fabienne Lemarchand



Portrait de Suzanne Valadon peignant dans son atelier, anonyme.

AKG-IMAGES - CENTRE POMPIDOU, MNAM-CCI/PHILIPPE MIGEAT/ DIST. GRANDPALAISRMN

PROMENADE STYLÉE

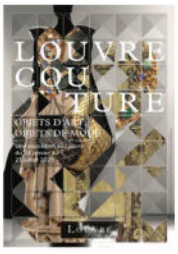
Avec *Louvre Couture. Objets d'art, objets de mode,* la mode s'installe sur son plus beau podium, dans le musée des musées. Et le visiteur de flâner sur les ponts dressés entre créations contemporaines et chefs-d'œuvre intemporels, de Byzance au Second Empire.

Une première en son genre : le Louvre consacre une exposition à la mode, intégrée au cœur même de ses collections. Olivier Gabet, directeur du département des Objets d'art et ancien maître d'œuvre du musée des Arts décoratifs, orchestre cette rencontre féconde entre créateurs contemporains et patrimoine. Dans les salles du premier étage des ailes Richelieu et Denon, sur près de 9000 mètres carrés, une centaine de silhouettes et d'accessoires conversent avec les chefs-d'œuvre du musée.

Il aurait pu s'agir de célébrer simplement l'éclat français – et même parisien – du Louvre et de la haute couture réunis. Mais l'ambition est autre : *« Ce qui m'intéressait particulièrement, c'était de montrer que le lien entre la mode et l'histoire de l'art, si évident dans la haute couture des années 70-90 avec des figures comme Givenchy, Saint Laurent ou Lagerfeld, perdure aujourd'hui au sein de nouvelles générations de designers, même en dehors du cadre strict de la haute couture »*, explique le commissaire. Certains créateurs entretiennent une relation sincère et fructueuse avec les objets d'art, faisant du musée une source d'inspiration vivante. Ainsi, l'exposition célèbre autant les maisons iconiques que celles plus discrètes, mais essentielles à cet échange. Et aux côtés des maisons françaises, des créateurs néerlandais, italiens ou japonais trouvent pleinement leur place.



Christian Dior, par John Galliano, 2004-2005, dans les appartements Napoléon III.



LOUVRE COUTURE. OBJETS D'ART, OBJETS DE MODE
MUSÉE DU LOUVRE, PARIS
Du 24 janvier au 21 juillet 2025

Rendons d'abord à Jack Lang ce qui appartient à Jack Lang. Dès les années 80, le ministre de la Culture a adoubé la mode parmi les arts officiels. On lui doit notamment l'organisation des premiers défilés au Louvre, d'abord dans la cour carrée sur des structures éphémères, avant que le Carrousel ne devienne leur lieu emblématique. *« Ce qui frappe, rétrospectivement, c'est la cohérence de la vision : la dimension industrielle, le soutien de l'État, la patrimonialisation avec la création du*

NICOLAS MATHEUS



Parmi les arts précieux du Moyen Âge, Christian Dior, par John Galliano, 2006-2007 ; Dries Van Noten, par Dries Van Noten, 2017 ; Marine Serre, par Marine Serre, 2023-2024 ; Christian Dior, par Maria Grazia Chiuri, 2018-2019.

musée et la transmission avec les premiers jalons de l'Institut français de la mode », précise Olivier Gabet.

Le poids des groupes de luxe sur les institutions culturelles est aujourd'hui indéniable. Heureusement, la relation entre mode et musées n'est pas réductible à une histoire de gros sous. *« Une dimension souvent invisible, mais essentielle, demeure : celle du processus créatif lui-même »*, insiste le commissaire, soulignant au passage que l'exposition n'a pas été financée par LVMH, Kering, Hermès ou Chanel, mais par des mécènes extérieurs. Les stylistes, comme les historiens de l'art, puisent dans les archives et nourrissent leur imaginaire des œuvres du passé. Ce qui pousse, en retour, les conservateurs à repenser l'historiographie et l'histoire de l'art. Nombre de créateurs, hier comme aujourd'hui, ont du reste été de fervents amateurs d'art, parfois collectionneurs eux-mêmes. À l'image de Marie-Louise Carven, dont la collection d'arts décoratifs des XVIIe et XVIIIe siècles a rejoint le Louvre.

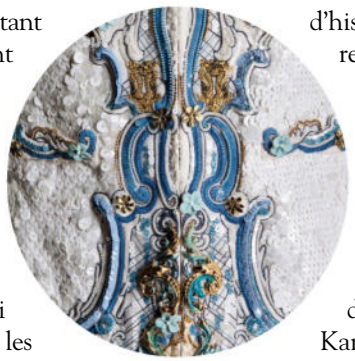
POUSSER UNE PORTE

Si 45 maisons sont présentes dans l'exposition, toutes ne pouvaient, bien sûr, illustrer ce dialogue : *« Des créateurs extraordinaires, comme André Courrèges ou Pierre Cardin, n'ont pas ce rapport marqué au patrimoine »*, souligne Olivier Gabet. À l'inverse, un Christian Lacroix aurait justifié à lui seul une exposition entière, *« aussi le limiter à une seule de ses silhouettes XVIIIe aurait été réducteur. »* Avec la scénographe Nathalie Crinière, le commissaire a ainsi parsemé le département des objets d'art des robes et accessoires qui s'imposaient, sans déplacer aucune œuvre des collections permanentes. Sans forcer – certains salons étant même exemptés –, ils ont misé sur la rareté, l'appel à la curiosité du flâneur, isolant ici une création, formant là un duo, un trio, voire un quatuor de figures invitées qui paraissent pourtant chez elles depuis toujours. Ainsi disposées, elles dessinent les jalons d'une promenade libre, ouverte aux jeux d'échos et de contrastes.

À l'image de Mathieu Blazy, nouveau directeur artistique de Chanel, qui, au Louvre, aime *« pousser une porte »* pour passer de l'Égypte antique à la peinture du XVIIe siècle, le visiteur peut ainsi se laisser happer par ces ruptures d'échelle et de temps qui font tout le charme du lieu. Glissant d'un univers à un autre, il explore ce décor mouvant, car, comme le rappelle Olivier Gabet, *« il n'y a pas qu'une seule entrée au département des objets d'art, mais six ou sept »*.

Ou bien, plus simplement, comme le lecteur d'une revue d'histoire, il peut choisir de remonter le fil du temps, de Byzance au Second Empire, et initier son parcours dans le salon Charlemagne. Là, entre la magnificence médiévale et une idée de l'élégance parisienne, se dresse une silhouette de Karl Lagerfeld, tirée de sa collection Métiers d'Art *Paris-Byzance* pour Chanel. À l'instar de Coco, Lagerfeld part d'une base sobre – manches longues, coupe aux genoux –

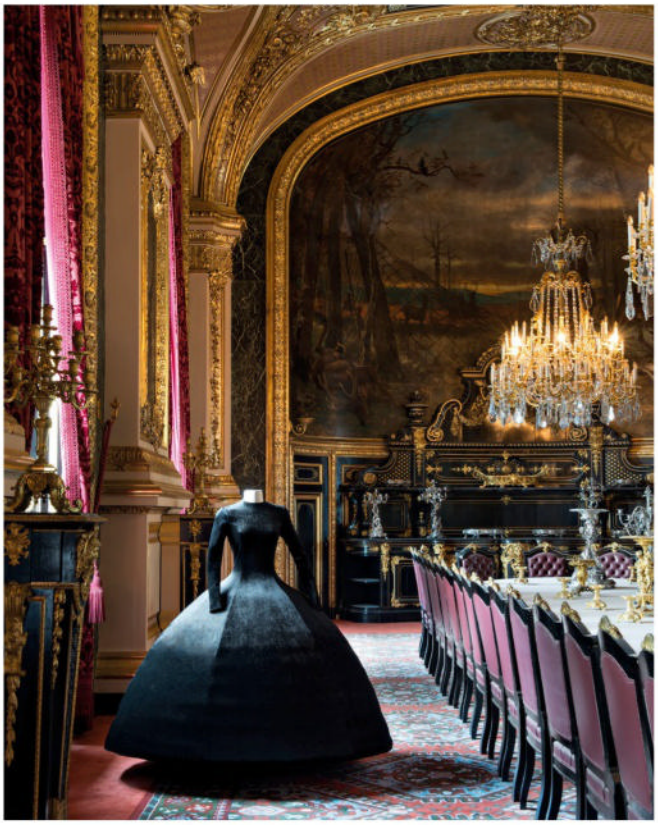






Inspirations XVIIIe siècle. En haut, Maison Balmain, par Olivier Rousteing, 2023 ; au milieu, Chanel, par Karl Lagerfeld, 2019 ; en bas, Givenchy, par Hubert de Givenchy, 1990-1991.

MUSÉE DU LOUVRE - NICOLAS BOUSSER - NICOLAS MATHEUS



Balenciaga, par Demna, 2020, dans la grande salle à manger des appartements Napoléon III.



Jean-Paul Gaultier, par Jean-Paul Gaultier, 2008-2009, porte du grand salon des appartements Napoléon III.

qu'il magnifie par des bijoux massifs. Ici, des pierres précieuses serties dans le métal, un montage bâte, technique chère à Byzance, que l'on retrouve ensuite dans l'art carolingien des VIIIe et IXe siècles, et jusqu'à la garde de l'épée du sacre des rois de France du XIIIe siècle, présentée à ses côtés.

Dans une veine similaire, une robe fourreau en velours d'Yves Saint Laurent, ourlée de pierres polies sur la ligne des épaules, dénote une inclination pour l'orfèvrerie des Goths du Ier millénaire.

UNE PART DE RÊVE

Certaines correspondances sont évidentes, d'autres plus subtiles. Elles participent toutes à une mise en résonance où l'œil navigue entre inspirations revendiquées et affinités secrètes. *« Il y a aussi une part de rêve, de sensibilité, dans les rapprochements opérés »*, explique Olivier Gabet, refusant une démarche trop monolithique, qui aurait frôlé l'ennui.

Ainsi, une robe en taffetas blanc froissé de Charles de Vilmorin se fond dans les drapés acérés des ivoires gothiques. Une sculpture de métal de Daniel Roseberry fait écho aux bustes-reliquaires. La « Robe Cathédrale » d'Iris van Herpen transpose l'architecture flamboyante dans les lignes d'un corps ciselé.

Dans les salles Renaissance, face aux céramiques naturalistes de Bernard Palissy, une robe de Lee Alexander McQueen, issue de sa collection Plato's Atlantis, pare la chair d'une seconde peau reptilienne.

Viennent ensuite les créations qui répondent aux tapisseries géantes, notamment celle de *La bataille de Zama* – évoquée dans notre dossier sur l'Algérie avant les Français– où la cavalerie numide de Massinissa affronte les éléphants carthaginois de Scipion. Les roses brodées, aux pétales rembourrés d'une robe de Viktor & Rolf rappellent les bordures de la tenture, tandis qu'une nouvelle silhouette de McQueen, tout près, laisse éclore des fleurs des emmanchures et de l'encolure, à l'image de celles qui s'échappent du cadre pictural. Lagerfeld, encore lui, dans cette galerie Scipion, mêle les codes de Chanel au vêtement masculin du XVIe siècle, évoquant les figures des Chasses de Maximilien.

Plus loin, Paco Rabanne ou Thierry Mugler s'imposent au rayon des armures. L'influence du Grand Siècle présente un défilé de créateurs dans les salles du Conseil d'État, puis Nicolas Ghesquière et Christian Louboutin, entre autres, se font les ambassadeurs du XVIIIe, avant que John Galliano ne nous entraîne dans le sillage de Sissi impératrice, au bout des appartements Napoléon III.

Une approche inédite des collections qui aura avant tout le mérite d'interroger l'expérience du visiteur du Louvre, entretenant ainsi une réflexion vivante sur ce que peut être une promenade inspirée. Les cartels sont d'une précision remarquable, raffinés sans être jamais pompeux, et les enfants ne sont pas oubliés : ils repartiront instruits sur l'histoire des styles, des métiers d'art et éclairés sur les coulisses de la création. Tout est « juste », dans le sens où chaque élément trouve sa place, dans le temps et dans l'espace, comme le vise constamment Olivier Gabet. Et le savoir-faire de la scénographe Nathalie Crinière, qu'il salue, confine à point nommé à la « haute couture ».

Julien Nénault

NICOLAS MATHEUS

LES CAHIERS SCIENCE&VIE

Au printemps, explorez **les secrets des civilisations !**



Photo non contractuelle. © shutterstock.com

Votre abonnement : 6 numéros par an

+ EN CADEAU la montre à quartz



ABONNEZ-VOUS POUR 5,90€ sans engagement

PROFITEZ-EN en flashant le QR code ci-dessus ou rendez-vous sur **bit.ly/abo-csv-222**

LES CAHIERS SCIENCE&VIE **BULLETIN D'ABONNEMENT** à retourner sous enveloppe affranchie à :
Les Cahiers de Science et Vie – Abonnements – 59898 Lille cedex 9

M036 # D1071653

① Je choisis mon offre d'abonnement :

☐ **Offre liberté : 5,90€ par numéro** puis 6,50€ tous les 2 mois au lieu de ~~8,72€~~*. 1 numéro tous les 2 mois **+ la montre en cadeau** (1) **-32%**

Je résilie quand je le souhaite. Je remplis le mandat ci-dessous accompagné de mon RIB. Je règlerai 6,50€ tous les 2 mois l'année suivante.

☐ **Offre annuelle : 39,90€**/an au lieu de ~~52,32€~~*. 6 numéros par an (2) **-23%**

Mon abonnement se renouvellera automatiquement à la date anniversaire sauf résiliation de ma part.

② Je valide mon règlement :

Par prélèvement automatique :
Je complète l'IBAN à l'aide de mon RIB et je n'oublie pas de **joindre mon RIB**.

IBAN

Vous autorisez Reworld Media Magazines à envoyer des instructions à votre banque pour débiter votre compte, conformément aux instructions de Reworld Media Magazines . Créancier : Reworld Media Magazines 40, avenue Aristide-Briand - 92220 Bagneux Cedex 09 France - Identifiant du créancier : FR 05 ZZZ 489479.

Date et signature obligatoires :

Le ☐☐/☐☐/☐☐☐☐

Par carte bancaire : je me rends sur KiosqueMag.com : **bit.ly/abo-csv-222**
La boutique officielle des Cahiers de Science & Vie
Plus simple, plus rapide, 100% sécurisé !

Par chèque (formule annuelle uniquement) :
je renvoie le coupon accompagné de mon chèque libellé au nom des Cahiers de Science & Vie (sans agrafe, ni scotch) à :
Les Cahiers de Science & Vie Service abonnement 59898 Lille Cedex 9

③ J'indique les coordonnées du bénéficiaire de l'abonnement :

Nom** : Prénom** :

Adresse postale** :

CP** : Ville** :

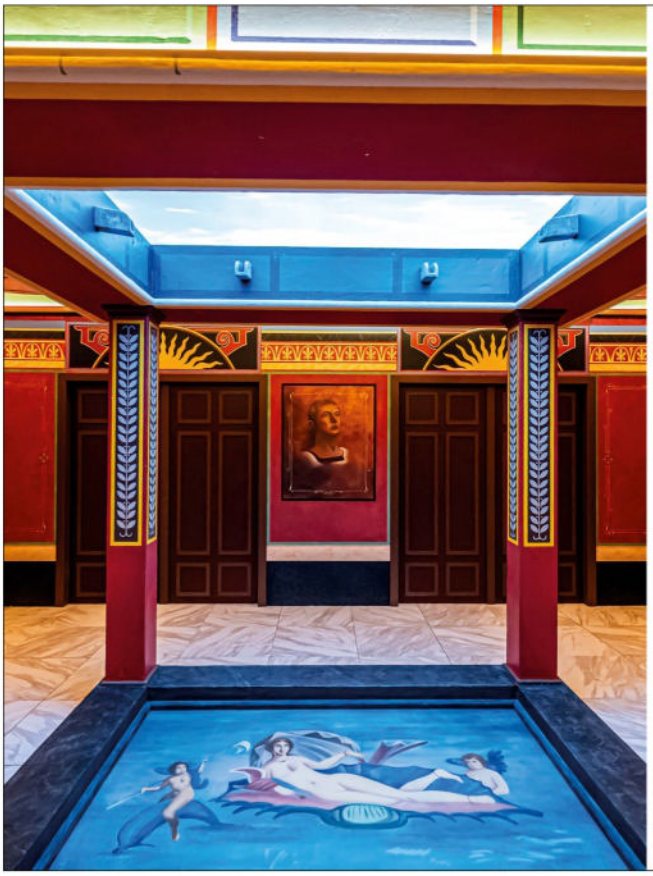
Tél. (portable de préférence) : (Envoi d'un SMS en cas de problème de livraison)

Email :
(Utile pour accéder à votre magazine en numérique et à votre espace client sur Kiosquemag.com, et gérer votre abonnement) **À remplir obligatoirement

Date de naissance : ☐☐/☐☐/☐☐☐☐ (pour fêter votre anniversaire)

☐ Je ne souhaite pas recevoir les offres Privilège Les Cahiers Science & Vie et Kiosquemag sur des produits et services similaires à ma commande par la Poste, e-mail et téléphone. Dommage !
☐ Je ne souhaite pas que mes coordonnées postales et mon téléphone soient communiqués à des partenaires pour recevoir leurs bons plans. Dommage !

*Le prix de référence à l'année se compose du prix kiosque : 6 n° des Cahiers Science & Vie à 47,40€ et des frais de port à 4,92€. **À remplir obligatoirement. (1) Offre liberté (sans engagement) : je peux résilier à tout moment sur simple appel ou par courrier au service client. Après 1 an, je serai prélevé de 6,50€ tous les 2 mois. (2) Offre avec engagement : abonnement annuel automatiquement reconduit à date d'anniversaire. Le règlement s'effectue en 1 seule fois. Vous serez informé par écrit dans un délai de 3 mois avant le renouvellement de votre abonnement. Vous aurez la possibilité de l'annuler 30 jours avant la date de reconduction auprès du service client. A défaut l'abonnement sera reconduit pour une durée identique à votre abonnement initial. Pour toute autre information, vous pouvez consulter nos CGV sur kiosquemag.com et contacter le service client par mail sur serviceabomag.fr ou encore par courrier à Reworld Media Magazines - Service Client - 40 avenue Aristide Briand - 92227 Bagneux. Offre réservée aux nouveaux abonnés en France Métropolitaine valable jusqu'au 17/06/2025. DOM-TOM et autres pays nous consulter. Vous disposez, conformément à l'article L. 221-18 du code de la consommation, d'un droit de rétractation de 14 jours à compter de la réception du magazine en notifiant clairement votre décision à notre service abonnement. Les informations demandées sont destinées à la société REWORLD MEDIA MAGAZINES (KiosqueMag) à des fins de traitement et de gestion de votre commande, de la relation client, des réclamations, de réalisation d'études et de statistiques et, sous réserve de vos choix, de communication marketing par KiosqueMag et/ou ses partenaires par courrier, téléphone et courrier électronique. Vous bénéficiez d'un droit d'accès, rectification, d'effacement de vos données ainsi que d'un droit d'opposition en écrivant à RMM-DPD, c/o service juridique, 40 avenue Aristide Briand – 92220 Bagneux, ou par mail à dpd@reworldmedia.com. Vous pouvez introduire une réclamation auprès de la CNIL - www.cnil.fr. Pour en savoir plus sur la gestion de vos données personnelles, vos droits et nos partenaires, consultez notre politique de Confidentialité sur www.kiosquemag.com.



LYON

IMMERSION À POMPÉI

Explorer la cité romaine de Pompéi telle qu'elle était en l'an 79 de notre ère, juste avant qu'elle ne soit ensevelie sous plusieurs mètres de pierres ponces et de cendres projetées par le Vésuve ? Tel est l'objectif de l'exposition présentée à La Sucrière de Lyon, grâce à des projections 3D, des maquettes et une centaine d'objets issus des fouilles archéologiques. Bijoux, outils d'artisans, ustensiles de cuisine, instruments chirurgicaux, statuettes, fresques murales, bas-reliefs ou encore pain carbonisé étonnamment bien préservé propulsent le visiteur dans le quotidien des habitants. On découvre une ville bouillonnante d'activités et d'énergie, encore en pleine reconstruction après le séisme qui l'avait ébranlée dix-sept ans auparavant. Une cité portuaire prospère, entourée de terres volcaniques fertiles où l'on cultivait la vigne, les oliviers et autres fruitiers. Jusqu'à ce jour de l'an 79 où tout bascula… ◗ **F.L.**



POMPEII, CITÉ IMMORTELLE
LA SUCRIÈRE, LYON
Jusqu'au 27 juillet 2025

AUBAGNE

DANS LES PAS DE PAGNOL

Je suis né dans la ville d'Aubagne sous le Garlaban couronné de chèvres au temps des derniers chevriers ». Jusqu'au 2 mai 2025, Aubagne honore son illustre enfant, Marcel Pagnol, à travers une exposition visible dans le hall de l'Hôtel de Ville. Il n'y vécut certes que deux années après sa naissance, sa famille rejoignant Marseille, où son père instituteur est affecté en 1897. Mais une trentaine d'années plus tard, Marcel retrouve les terres de sa petite enfance : il achète sur Aubagne 24 hectares de garrigue et fait construire décors et plateaux de tournage. Il y tourne Angèle en 1934, puis *Regain* et *La Fille du puisatier*, ou encore, après son élection à l'Académie française, *Manon des sources* en 1952 et le *Secret de Maître Cornille*. Les archives municipales, photographies, objets et souvenirs issus de dons privés dévoilent les racines profondes qui liaient Pagnol à sa ville natale. Des vitrines thématiques permettent de revivre les tournages dans les collines d'Aubagne et de découvrir ses amitiés avec des figures locales comme le journaliste Lucien Grimaud ou l'instituteur et directeur d'école Georges Berni. ◗ **A. L.-B.**

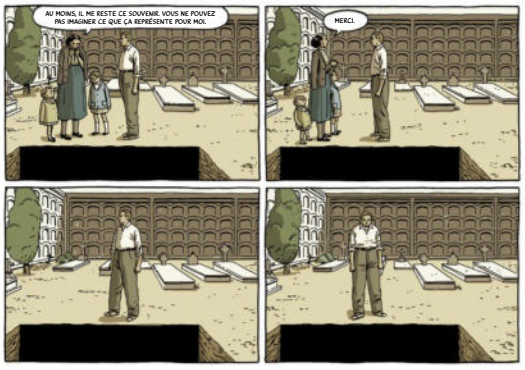


AUBAGNE & MARCEL PAGNOL, TERRE D'INSPIRATION
HÔTEL DE VILLE D'AUBAGNE
Du 18 novembre 2024 au 2 mai 2025



©TRENTESEPT ©TEMPORA - AKG-IMAGES / PAUL ALMASY







L'ABÎME DE L'OUBLI
PACO ROCA ET RODRIGO TERRASA
Delcourt/Mirages, 296 pages, 29,95 €

DES FOSSES PEU COMMUNES!

Elle s'appelle Pepica Celda. Une petite fille, même si le temps a passé depuis, bien décidée à rendre à son père la mémoire… Et partant, la dignité. Celle d'un homme tranquille, sans histoire, fusillé par l'épuration franquiste, jeté dans une fosse commune.

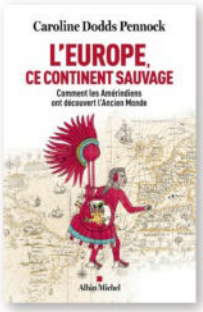
Alors, sous nos yeux, des hommes sortent de terre et témoignent, un à un, de leurs vies d'hommes, de la douleur des leurs, qui les ont vus à la fois assassinés, mais surtout effacés à jamais de la mémoire d'un pays fracturé par ce que la guerre a de plus laid. La guerre civile.

Le 14 septembre 1940, 532 jours après la fin de la guerre d'Espagne, José Celda est fusillé et enterré avec onze autres hommes. Un fossoyeur pas comme les autres recueille des bribes de ces existences fauchées par la revanche, la jalousie, la bêtise, la sauvagerie. Pour qu'ils ne soient pas oubliés.

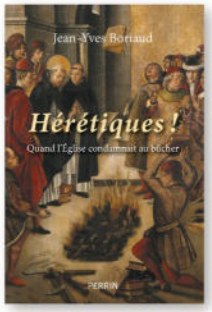
Des années plus tard, des archéologues croisent la route de cette femme obstinée et du travail de mémoire de ce fossoyeur humaniste. De cette rencontre naît un très beau roman graphique, signé des talentueux Paco Roca et Rodrigo Terrasa. Une balade mélancolique comme celles que l'on fait parfois dans des cimetières qui nous sont trop familiers, même s'ils n'ont pas forcément croisé la « grande » histoire. « Grande » façon de parler, bien sûr… ◗ **P.B.**

ÉDITIONS DELCOURT, 2025 — TERRASA, ROCA

AMÉRINDIENS, BÛCHERS,



L'EUROPE, CE CONTINENT SAUVAGE. COMMENT LES AMÉRINDIENS ONT DÉCOUVERT L'ANCIEN MONDE
CAROLINE DODDS PENNOCK,
Albin Michel, 384 pages.



HÉRÉTIQUES. QUAND L'ÉGLISE CONDAMNAIT AU BÛCHER
JEAN-YVES BORIAUD,
Perrin, 416 pages.



UNE HISTOIRE ANIMALE DU MONDE. À LA RECHERCHE DU VÉCU DES ANIMAUX DE L'ANTIQUITÉ À NOS JOURS
ÉRIC BARATAY,
Tallandier, 352 pages.

L'EUROPE, NOUVEAU MONDE

Quand on évoque la « découverte » de l'Amérique, c'est bien souvent sous l'angle des Européens partant à la conquête d'un continent inconnu. Caroline Dodds Pennock inverse ici la perspective, en retraçant le voyage méconnu des Amérindiens vers l'Ancien Monde aux XVIe et XVIIe siècles. Des esclaves aztèques aux diplomates mayas, en passant par les Tupinambas du Brésil exhibés à Rouen en 1550, ils furent des milliers à traverser ainsi l'Atlantique, contemplant d'un œil incrédule une Europe à la fois fascinante et effrayante. *« Les premiers Américains ont découvert ce "continent sauvage" : ils en ont observé les richesses, mais aussi les disparités brutales »*, rappelle l'historienne. Ces « colons » avaient en général quelque peine à s'adapter aux mœurs de leur pays d'accueil, comme cet Inuk qui, arrivé en Angleterre, entreprit de chasser des canards sur la rivière Avon avec un harpon ! S'appuyant sur des sources inédites et des témoignages oubliés, ce livre lève le voile sur un pan d'histoire coloniale rarement exploré et renouvelle notre compréhension du « choc des civilisations ».

FEU SACRÉ

C'est une plongée au cœur des mécanismes de répression qui, au fil des siècles, ont fait de la dissidence religieuse un crime passible du bûcher que propose ici l'historien Jean-Yves Boriaud. À travers une analyse historique minutieuse, il montre comment l'Église catholique, jalouse gardienne du dogme, a systématiquement diabolisé ses contestataires, assimilant leurs idées à des déviances criminelles, voire sataniques : *« S'en prendre à elle, fût-il décidé, c'était s'attaquer directement à l'Église, image du Corps du Christ, ce qui légitimait une riposte punitive à la hauteur de ce crime de lèse-majesté. »* Ce livre retrace l'évolution de ce combat, des premières excommunications à la mise en place au XIIIe siècle de la Sainte Inquisition, notamment contre les cathares. Surtout, il éclaire la logique implacable qui a mené à ces persécutions : d'abord marginalisés, puis qualifiés de sorciers, les hérétiques sont devenus les personnes à abattre pour préserver la pureté de la foi, mais aussi pour édifier les foules : *« Le spectacle même de leur châtiment, soigneusement mis en scène, devait dissuader les spectateurs de tomber dans l'Erreur. »* Ou comment la liberté de pensée fut sacrifiée sur l'autel des dogmes.

DANS LA PEAU DES ANIMAUX

L'histoire s'écrit souvent à hauteur d'homme, mais que se passerait-il si nous adoptions le point de vue des bêtes ? C'est l'ambition de ce livre à l'approche inédite : raconter le passé en intégrant les expériences, les perceptions et les vécus des animaux. Il explore tout un éventail d'interactions, de la place des chevaux durant la Grande Guerre – dont l'épuisement a eu une influence capitale sur l'issue de certaines batailles – aux chiens errants des villes modernes, perçus tantôt comme nuisibles, tantôt comme compagnons invisibles de l'homme urbain. On découvre aussi le triste sort réservé aux éléphants de guerre dans l'Antiquité : *« Forcés de traverser les Alpes dans le froid et la faim, ils avançaient péniblement, leur peau craquelée par le gel, leurs pattes glissant sur la roche. »* Beaucoup périrent avant même d'atteindre le champ de bataille, victimes des ambitions humaines… Dépasser la vision anthropocentrée pour comprendre comment ces êtres ont façonné l'histoire tout autant qu'ils l'ont subie : *« Il ne s'agit pas de devenir animal, c'est évidemment impossible »*, précise l'historien Éric Baratay, *« mais d'un effort de projection, d'une méthode »*. L'exercice invite subtilement à repenser la place des animaux dans nos sociétés.

DR

BÊTES & AUTRES HISTOIRES

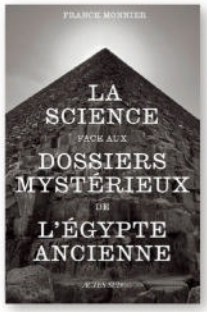
Par Cécile Gérardin



MARIE BONAPARTE : LA CONQUÊTE DU PLAISIR
VALÉRIE TROISIER, *HarperCollins, 352 pages.*

PIONNIÈRE **DU PLAISIR**

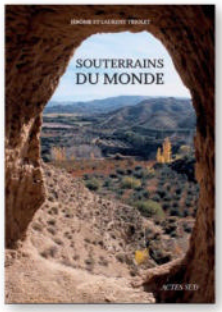
Marie Bonaparte, arrière-petite-nièce de Napoléon Ier, aimait se proclamer « la dernière de la lignée Bonaparte ». Mais au-delà de son illustre ascendance, elle fut une pionnière de la psychanalyse et l'une des premières à aborder scientifiquement le plaisir féminin. Née en 1882, Marie grandit dans un environnement dépourvu d'affection. Mariée au prince Georges de Grèce, homosexuel, elle cherche l'épanouissement dans des relations extraconjugales, mais demeure insatisfaite. Se considérant *« frigide »*, elle s'interroge sur sa sexualité. En 1924, elle mène une étude sur 200 femmes, concluant que la distance entre le clitoris et l'entrée du vagin influence la frigidité. Bien que cette théorie soit aujourd'hui dépassée, elle a le mérite d'avoir initié une approche scientifique du plaisir féminin. Sa rencontre avec Sigmund Freud est déterminante. De patiente, elle devient son amie et disciple, traduisant ses œuvres et introduisant la psychanalyse en France. Mais elle est progressivement marginalisée après la guerre, face à l'émergence de nouvelles théories psychanalytiques. Valérie Troisier, petite-fille de l'un des amants de Marie, dévoile avec délicatesse les combats intérieurs d'une femme dont les questionnements résonnent encore aujourd'hui.



LA SCIENCE FACE AUX DOSSIERS MYSTÉRIEUX DE L'ÉGYPTE ANCIENNE
FRANCK MONNIER, *Actes Sud, 137 pages.*

ÉGYPTE, SCIENCE ET LÉGENDES

La construction des pyramides, le mystère du Grand Sphinx ou encore la théorie des « ampoules » de Dendera… En confrontant mythes et connaissances scientifiques, l'égyptologue Franck Monnier explore quelques-unes des grandes énigmes de l'Antiquité. Dès l'introduction, il pose le décor : *« Ce livre réunit pour la première fois des positions réputées être radicalement incompatibles afin de les évaluer en toute objectivité. »* Loin des spéculations fantaisistes, il mobilise son expertise en égyptologie et en ingénierie pour analyser les arguments techniques et historiques sur lesquels reposent les théories alternatives qui ont fleuri au fil des décennies pour tenter de comprendre l'inexplicable. Ainsi, lorsqu'il évoque les alignements stellaires des pyramides ou les réseaux souterrains, il ne se contente pas d'exposer les hypothèses : il les confronte aux connaissances archéologiques et retrace leur évolution dans l'histoire des idées. Car, comme le rappelle l'auteur, *« choisir arbitrairement une intuition comme étant correcte ne résout pas le problème. C'est simplement l'éviter »*.



SOUTERRAINS DU MONDE
JÉRÔME ET LAURENT TRIOLET, *Actes Sud, 81 pages.*

LES **ENTRAILLES** DE L'**HISTOIRE**

Les spécialistes des souterrains Jérôme et Laurent Triolet n'en sont pas à leur premier voyage dans ces espaces fascinants – et inquiétants – que l'homme a creusés pour se protéger, résister ou survivre. En France, en Irlande ou au Bénin, leur nouveau livre, fruit de quarante ans de recherches, nous fait découvrir un patrimoine méconnu, à la croisée de l'archéologie et de l'histoire militaire. Dès les premières pages, les auteurs restituent la puissance émotionnelle de ces lieux : *« Coupés tout à coup du monde du dessus, au cœur de la roche, dans l'obscurité et le silence, d'étroits boyaux parfaitement taillés nous conduisent à des salles aux voûtes élégantes. »* En Bavière et en Autriche, *« une étroitesse à peine imaginable »* rappelle que ces galeries étaient avant tout des abris de fortune. Mais, partout, ces refuges souterrains, creusés du VIe au XXe siècle, témoignent d'une ingéniosité remarquable. L'ouvrage, illustré de nombreuses photos, en éclaire le rôle stratégique. Du réseau de tunnels du Vietnam utilisés pendant la guerre aux souterrains-refuges de Cappadoce, chaque chapitre nous rappelle que ces vestiges sont des témoins silencieux de luttes passées pour la survie.

RENDEZ-VOUS LE 18 JUIN PROCHAIN POUR NOTRE NUMÉRO :

BALADES ARCHÉOLOGIQUES EN FRANCE



Adossé à une falaise dominant la Dordogne, le village de La Roque-Gageac déploie ses toits de tuiles au pied de son fort troglodyte, creusé dans la roche calcaire.

ARTOKOLORO / QUINT LOX / AURIMAGES

LES CAHIERS SCIENCE&VIE

REWORLD MEDIA
LEADING MEDIA GROUP

REWORLD MEDIA MAGAZINES
Une publication du groupe
ÉDITEUR REWORLD MEDIA MAGAZINES SAS
40, avenue Aristide Briand
92227 Bagneux Cedex
DIRECTEUR DE LA PUBLICATION Gautier Normand
ACTIONNAIRE Reworld Media France
RCS Nanterre 477 494 371
Tel accueil : 01 41 33 50 00
RÉDACTION 40, avenue Aristide Briand
92227 Bagneux Cedex Tél. : 01 46 48 19 88.
DIRECTION DE LA RÉDACTION Karine Zagaroli et Philippe Bourbeillon, assistés de Bénédicte Orselli
RÉDACTEUR EN CHEF Philippe Bourbeillon
RÉALISATION Delicity
DIRECTRICE ARTISTIQUE Anaïs Delaporte
COUVERTURE Élienor Lo Meo
COORDINATION Marie-Pierre Ombrédanne
SECRÉTAIRE DE RÉDACTION Julien Nénault
RESPONSABLE PHOTO Pierre Husson

ONT COLLABORÉ À CE NUMÉRO
Anne Lefèvre-Balleydier, Pascale Desclos, Aimie Eliot, Cécile Gérardin, Fabienne Lemarchand, François Mallordy, Marielle Mayo, Christophe Migeon, Philippe Testard-Vaillant.
SERVICE LECTEURS sev.lecteurs@reworldmedia.com
DIRECTION-ÉDITION
Directeur d'édition : Germain Périnet
Éditrice adjointe : Charlotte Mignerey
DIFFUSION
Responsable ventes marché : Siham Daassa
Responsable diffusion : Isabelle Fargier
ABONNEMENTS ET DIFFUSION
Directrice marketing client : Catherine Grimaud
MARKETING
Responsable marketing et relations presse : Giliane Douls.
PUBLICITÉ. TÉL. 01 41 33 51 16
Directrice générale : Élodie Bretaudeau-Fonteilles
Directrice de Pôle Commercial : Catherine Mireux
Directrice de Publicité : Anne Lefeuvre
Planning : Sandrine Aleton, Angélique Consoli (53 52), Stéphanie Guillard (53 50)
Trafic : Catherine Leblanc (43 86)
FABRICATION Créatoprint, H. Bernardi, V. Brunehaut
DÉPARTEMENT INTERNATIONAL
Directeur : Andrea Albini, albini@reworldmedia.com
PRÉPRESSE/PHOTOGRAVURE Sylvain Boularand,

IMPRIMERIE IMAYE Graphic, 96, bd Henri-Becquerel, ZI les Touches 53021 Laval.
ISSN : n° 1157-4887
Commission paritaire : n° 1128 K 79605.
Tarif d'abonnement légal : 1 an, 6 n° : 41,40 €.
Dépôt légal : janvier 2025

RELATIONS CLIENTÈLE ABONNÉS
Service Abonnements :
Cahiers de Science & Vie 59898 Lille Cedex 9
Tél. : 01 46 48 47 87
(Ouverture du lundi au vendredi de 9h à 19h, le samedi de 9h à 18h)
Pour nous contacter par écrit :
https://www.serviceabomag.fr
COMMANDES D'ANCIENS NUMÉROS ET RELIURES :
Tél. : 01 46 48 47 87 www.kiosquemag.com
ÉTATS-UNIS ET CANADA : Express Mag, 8275, Avenue Marco Polo, Montréal, QC H1E 7K1, Canada. Tél. : 1 800 363-1310 (français) et 1 877 363-1310 (anglais). Fax : (514) 355-3332.
SUISSE : Edigroup. 39, rue Peillonnex 1225 Chêne Bourg. Tel. : 022 860 84 50 ; reworld@edigroup.ch
BELGIQUE : Edigroup Belgique. Bastion Tower Etage 20 – Pl. du Champs-de-Mars 5 – 1050 Bruxelles. Tél. : 070 233 304. reworld@edigroup.be

Affichage environnemental
Origine du papier : Allemagne.
Taux de fibres recyclées : 0 %.
Certification : PEFC. Impact sur l'eau : Ptot 0,014 kg/tonne.

LE TRI + FACILE BAC DE TRI

Certifié PEFC
Ce produit est issu de forêts gérées durablement et de sources contrôlées.
PEFC™ 10-31-1141
pefc-france.org

QU'EST-CE QU'ON ATTEND POUR ÊTRE HEUREUX ?

DES AIRES MARINES PROTÉGÉES !*



Agence Drôles d'oiseaux - © Getty - art-design-photography.com

*UNE AIRE MARINE PROTÉGÉE
EST UN ESPACE MARIN
OÙ LES ACTIVITÉS HUMAINES SONT RÉGULÉES
POUR PROTÉGER LA MER.

Découvrez les actions
de l'Institut océanographique de Monaco
en faveur de la mer Méditerranée !

@oceanomonaco

OCEANO

INSTITUT
OCÉANOGRAPHIQUE
MONACO

FAIRE CONNAÎTRE, AIMER ET PROTÉGER L'OCÉAN

LES CAHIERS
SCIENCE&VIE